

LA RÉALITÉ ET SES PRINCIPES

Conférence du 22 octobre 1991

Didier Houzel

"Principe est synonyme de commencement ; et c'est dans cette signification qu'on l'a d'abord employé, mais ensuite, à force d'en faire usage, on s'en est servi machinalement, par habitude et sans y attacher d'idée", ainsi s'exprimait Condillac dans sa Logique. Sa remarque n'est-elle pas une invite toujours actuelle à nous interroger sur la signification que nous donnons à ce terme ?

Lalande lui attribue cinq significations :

- 1- "Source ou cause de l'action",
- 2- "Ce qui rend compte d'une chose, ce qui en constitue ou ce qui en fait comprendre les propriétés essentielles et caractéristiques",
- 3- "Proposition posée au début d'une déduction ne se déduisant pas elle-même d'aucune autre dans le système considéré et par suite mise, jusqu'à nouvel ordre, en-dehors de toute discussion",
- 4- "Ensemble des propositions directrices d'une science auquel tout le développement ultérieur doit être abandonné",
- 5- "Règle ou norme d'action clairement représentée à l'esprit, énoncée par une formule".

Les définitions 1 et 2 sont de nature ontologique : le principe est ce qui fonde l'être de la chose. La définition 3 et 4 sont de nature axiomatique : le principe est une proposition ou un ensemble de propositions non démontrées, mais nécessaires au fondement d'une science, voire de tout raisonnement possible. La cinquième définition est de nature éthique ou axiologique : le principe guide l'action, il indique ce qu'il est bien de faire et recommandé de ne pas faire.

Dans quel sens Freud utilise-t-il "principe" dans l'expression "principe de réalité" ? Il est clair qu'il a emprunté le concept aux sciences pures de son époque. On le trouve dès 1895, dans l'Esquisse sous la forme du "principe d'inertie", dont Laplanche et Pontalis ont montré clairement la parenté avec les lois de la mécanique, en même temps que la transposition que fait Freud du principe physique en en changeant la nature même: "En physique, disent-ils, le principe d'inertie est une loi universelle, constitutive des phénomènes envisagés et susceptible d'être retrouvée à l'œuvre même dans des manifestations qui, pour l'observateur commun, la contredisent".

"...Au contraire, dans les transpositions psychophysiologiques de Freud, le principe d'inertie n'est plus constitutif de l'ordre naturel envisagé ; il peut être mis en échec par un autre mode de fonctionnement qui en limite le champ d'application."

Ce commentaire vaut, me semble-t-il, pour tous les usages ultérieurs que Freud fera du mot "*Prinzip*". On entre dans le domaine des "morphismes" tels que les a définis Laplanche dans ses "Nouveaux fondements pour la psychanalyse". Il entend par là des formes, des modèles qui n'ont que des parentés superficielles avec les disciplines de départ, un peu à la manière des modèles anatomiques sous-jacents aux conversions hystériques, mais qui ont cependant une grande valeur heuristique que Laplanche rattache aux processus de métaphorisation dont ils rendent compte.

Mais, il y a un autre aspect dans les transpositions de Freud. Ses sources, je l'ai dit, sont les sciences pures de son temps. Or, ces sciences elles-mêmes ont emprunté le concept de "principe" à la philosophie. Me voilà donc ramené à mon point de départ.

En philosophie "principe" peut avoir l'un des cinq sens donnés par Lalande. Dans les sciences de la nature, il s'opère déjà une transformation : les principes ne sont, certes, pas axiologiques ; toute référence explicite à un système de valeurs est à priori exclue par la démarche scientifique, comme l'est l'utilisation de "représentations-but" ; la science ne s'interroge pas sur le sens des phénomènes qu'elle explore, mais seulement sur le "comment" de leur fonctionnement : elle ne s'occupe pas des causes finales. Par contre, les principes scientifiques sont à la fois ontologiques et axiomatiques. Le "principe d'inertie" en mécanique, pour reprendre l'exemple qui a servi de point de départ à Freud, désigne à la fois une propriété fondamentale des corps matériels et un axiome de la théorie physique qui rend compte des lois de leur mouvement : la mécanique.

Symétriquement, le concept de "principe" dans l'œuvre de Freud relève, pour partie, du point de vue axiomatique et pour partie du point de vue axiologique. Le principe freudien a une signification axiomatique en ce sens qu'il est au fondement d'un modèle théorique. Mais il n'a pas seulement cette signification, il est aussi un mécanisme régulateur répondant à un système de valeurs, qui s'ordonne autour de représentations-but ; il a donc aussi une connotation axiologique. C'est ce que soulignent Laplanche et Pontalis, toujours à propos du "principe d'inertie" : "c'est seulement, disent-ils, par une sorte de déduction qui fait appel à une finalité que Freud peut soutenir que le principe d'inertie utilise pour ses fins une certaine accumulation d'énergie". La métapsychologie s'intéresse aux causes finales et non plus seulement aux causes efficientes, d'où une transposition par symétrie du concept de principe qui garde sa connotation axiomatique en lui associant une valence axiologique en lieu et place de la valence

ontologique que lui attribuaient les sciences de la nature. Il y a dans les principes freudiens une référence dynamique. Le principe indique ce vers quoi tend l'appareil psychique : l'inertie, le Nirvâna, le plaisir, la réalité.

Quelle réalité ? A une première analyse, il semblerait qu'il n'y ait que deux choix possibles : ou la réalité est donnée en soi et l'appareil psychique a pour tâche de l'explorer, de la connaître et de s'y conformer, choix qui définit un point de vue positiviste - ou la réalité est posée par la psyché qui ne fait alors que projeter à l'extérieur ce qu'elle crée en elle-même, choix qui définit un point de vue idéaliste. L'un et l'autre choix soulèvent des problèmes considérables : le choix positiviste ne résout en rien la question de savoir pourquoi ni comment l'appareil psychique investit la réalité, il ne laisse par ailleurs aucun rôle actif au sujet connaissant, qui se résume à n'être qu'un organe d'enregistrement et d'archivage d'objets formés au préalable. Le choix idéaliste, s'il résout a priori la question de l'investissement de la réalité, laisse entier le problème de savoir comment distinguer perception et représentation.

Dans son séminaire sur *L'Éthique de la psychanalyse*, Lacan souligne "le caractère problématique de ce que Freud pose sous le terme de réalité. S'agit-il de la réalité quotidienne, immédiate, sociale ? Du conformisme aux catégories établies, aux usages reçus ? De la réalité découverte par la science ou de celle qui ne l'est point encore ? Est-ce la réalité psychique ?" Il recommande de se référer à *L'Esquisse* pour interroger ce que veut dire dans la réflexion de Freud la thématique du principe de réalité comme opposé au principe de plaisir. Je suivrai son conseil.

Dans *L'Esquisse*, Freud ne peut échapper à un raisonnement circulaire en tentant d'articuler les deux points de vue positiviste et idéaliste. Sa première tentative pour distinguer perception et représentation (ou ce qu'il appelle alors "souvenir") est fondée sur une notion de perméabilité. Dans le langage neuronique qui est le sien, il distingue deux types de neurones : des neurones perméables, ou neurones ϕ , qui reçoivent les perceptions et des neurones imperméables ou neurones ψ , dont "dépendent la mémoire et probablement aussi les processus psychiques en général". Il semble donc partir d'un point de vue idéaliste : c'est la structure même de l'appareil psychique (peu importe qu'il soit décrit comme un système de neurones, c'est son aspect formel auquel je m'intéresse ici), qui définit un système de fonctionnement caractérisant la perception de la réalité. Mais Freud recourt à une opposition dedans/dehors, superficie/profondeur pour expliquer les deux types de fonctionnement qu'il suppose,

perméable et imperméable : les neurones ϕ sont perméables parce qu'ils sont traversés par une grande quantité d'énergie issue des objets externes, ce sont les neurones les plus superficiels, les plus en contact avec l'extérieur et de ce fait les plus intensément bombardés par de grandes quantités d'énergie.

Les neurones ψ , par contre, sont traversés par des quanta d'énergie plus faibles venant soit des neurones ϕ soit de l'intérieur du corps, quanta d'énergie créant les frayages, qui supportent les phénomènes de mémorisation, mais qui sont insuffisants pour perméabiliser complètement ces neurones. Nous voilà donc revenus à un point de vue positiviste : la réalité externe est donnée d'abord et c'est sous son influence que vont se différencier deux types de fonctionnement psychique.

Freud doit, cependant, revenir à la primauté de l'intrapsychique pour expliquer comment l'expérience perceptive est pourvue de qualités. La distinction entre neurones ϕ et neurones ψ introduisait une différenciation quantitative, qui permettait de définir une limite dedans/dehors, mais nullement d'expliquer les différences de qualités entre perception et remémoration. Freud introduit donc un nouveau type de neurones : les "neurones perceptifs" ou "neurones ω ", chargés de donner des "indices de qualité", nécessaires à la distinction entre perception et remémoration. "L'indice de qualité" et aussi un "indice de réalité".

Reste à expliquer le phénomène hallucinatoire, qui efface toute différence qualitative entre perception et remémoration. Les "indices de qualité ne suffisent donc pas à opérer cette différenciation. Freud y ajoute une "inhibition venue du Moi" qui atténue l'investissement de l'objet, ce qui permet de reconnaître l'irréalité de celui-ci. Mais d'où vient cette fonction inhibitrice du Moi : de sa capacité de jugement que Freud articule avec son activité perceptive. Il devient difficile de suivre sa démonstration pour savoir quel est le primum moyens. Cette fois, il n'y a plus de différence qualitative entre "l'investissement de souvenir empreint de désir et l'investissement perceptuel". C'est la dissemblance entre les deux qui est le moteur de l'activité de jugement. Mais, est-ce l'inhibition venue du Moi qui permet le jugement et de ce fait la distinction entre hallucination et perception, ou est-ce l'activité de jugement qui provoque l'inhibition venue du Moi jusqu'à ce que l'identité entre souvenir investi et perception soit atteinte. Le cercle du raisonnement se resserre sur une réalité insaisissable.

Deux portes de sortie pourtant semblent s'entrouvrir pour échapper à l'aporie : la référence à la relation d'objet, qui introduit un tiers entre l'activité psychique et la réalité : l'autre, l'interlocuteur, le partenaire, la

"personne secourable" comme l'appelle Freud, qui exécute "l'action spécifique" nécessaire à la satisfaction : "l'impuissance originelle de l'être humain devient ainsi la source première de tous les motifs moraux."

La seconde issue est représentée par l'intuition de ce qu'on appellerait aujourd'hui la "stabilité structurelle", intuition dont je vois la trace dans la façon dont Freud définit l'activité de jugement du Moi, c'est-à-dire comme une réduction jusqu'à l'identité de la dissemblance entre l'objet de désir remémoré, représenté ou halluciné, et l'objet réel perçu. Le système qui va du désir à sa satisfaction par l'objet est un système dynamique dans lequel la réalité joue le rôle d'attracteur. J'en vois aussi un indice dans la définition même du Moi que nous propose Freud : "Nous nous trouvons soudain, écrit-il, en face du plus obscur des problèmes, celui de la formation du moi, c'est-à-dire d'un complexe de neurones solidement attachés à leurs investissements et qui constituent aussi pour de courtes périodes de temps, un complexe à niveau constant".

Dans un article de 1969 sur les "*Principes du fonctionnement psychique*", Laplanche souligne cet aspect de la définition du Moi dans *l'Esquisse* : "... c'est une sorte de *Gestalt*, écrit-il, possédant une stabilité agissant par sa prégnance sur les représentations voisines, qui, sans elle, seraient soumises aux processus primaires".

Il y a là, indéniablement, la trace de l'influence de Fechner sur la pensée de Freud. Fechner avait clairement eu l'intuition de la "stabilité structurelle", concept loin d'être encore explicité à son époque. Il donna en 1873 la définition d'un "principe de stabilité" que Freud cite dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920) : "pour autant que les impulsions (*Antriebe*) conscientes sont toujours en relation avec du plaisir ou du déplaisir, on peut concevoir que plaisir et déplaisir aussi sont en relation psychophysique avec des conditions de stabilité et d'instabilité, après quoi se laisse justifier l'hypothèse ailleurs développée par moi de plus près, à savoir que tout mouvement psychophysique dépassant le seuil de la conscience s'accompagne de plaisir pour autant qu'il s'approche de la stabilité complète, au dessus d'une certaine limite de déplaisir pour autant qu'il s'écarte de la stabilité complète, au dessus d'une certaine limite.

Force est de constater que lorsque Freud, en s'inspirant de Fechner définit d'abord le "principe d'inertie neuronique", puis le "principe de constance", il réduit la définition de Fechner à l'un de ses aspects, le plus statique, celui qui correspond à un retour au minimum énergétique absolu, alors que le principe de Fechner décrit la propriété de l'appareil psychique de stabiliser des niveaux de fonctionnement à des minima

relatifs qui peuvent être atteints tantôt par diminution du niveau énergétique, tantôt au contraire, par augmentation de celui-ci. Freud, sans doute trop influencé par les principes de la thermodynamique de son temps, raisonne comme si le psychisme était d'abord un système clos : la seule voie vers la stabilité d'un tel système est celle qui conduit son niveau énergétique au minimum absolu ; c'est celle de la "stabilité simple". Dans un système ouvert, il peut y avoir stabilité pour des niveaux énergétiques élevés, loin de l'équilibre comme a dit Prigogine. Dans un tel système, des formes stables peuvent s'organiser sous l'effet de processus dynamiques consommateurs d'énergie.

Laplanche, dans l'article déjà cité, souligne cette interprétation statique que Freud donne des idées de Fechner, ainsi que l'impasse où le mène le modèle du système clos, la monade, qu'est pour lui l'appareil psychique avant toute rencontre avec la réalité. Y aurait-il un psychisme préalable à toute rencontre avec la réalité, qui se façonnerait secondairement selon les exigences de celle-ci ? On voit à quelle circularité nous ont conduit les efforts de Freud dans *l'Esquisse* pour envisager les choses sous cet angle. Peut-on alors poser le problème autrement ?

Très nombreux sont les textes dans lesquels Freud est revenu sur ce sujet. Le chapitre VII de la *Traumdeutung* et l'article de 1911 *Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques* sont les deux principaux textes théoriques. A vrai dire, ils n'ajoutent rien d'essentiel aux développements de *l'Esquisse*, si ce n'est qu'ils présentent, cette fois, le problème et ses tentatives de solution dans un langage métapsychologique et non plus dans un langage neuronique. Est-il besoin de souligner que c'est en 1911 que Freud introduit le concept de "Principe de réalité", qu'il situe dans un couple d'opposés avec le "Principe de plaisir" ? Il faut attendre des textes ultérieurs pour trouver de nouvelles intuitions, de nouvelles idées, riches, me semble-t-il, de promesses. Mais Freud n'a jamais articulé ces idées dans un modèle théorique systématique. Je dégagerai de la lecture de ces textes les axes de réflexions suivants :

1°) **Le glissement du Moi au Surmoi** du lieu de l'épreuve de la réalité, glissement qui s'opère avec la deuxième topique et qui est au mieux explicité dans *l'Abregé* : "C'est ainsi que le Surmoi, bien que devenu fraction du monde intérieur, continue cependant à assumer devant le Moi le rôle du monde extérieur". On voit là la réalité devenir véritablement une instance constitutive de l'appareil psychique.

C'est sur cet aspect de la réalité qu'a insisté Lacan dans son séminaire sur *L'Éthique de la psychanalyse*. Je ne m'y attarderai pas maintenant, mais j'y reviendrai pour introduire ma conception de la fonction parentale.

2°) L'opposition orientabilité/non-orientabilité

C'est en affinant la notion "d'épreuve de réalité" que Freud me semble avoir l'intuition de ce couple d'opposés : orientabilité/non-orientabilité. Deux grands textes métapsychologiques sont à citer en référence : *Pulsions et destin des pulsions* (1915), *Complément métapsychologique à la théorie du rêve* (1917):

"Plaçons-nous, dit Freud, dans *Pulsions et destin des pulsions*, dans la situation d'un être vivant, qui se trouve dans une détresse presque totale, qui n'est pas encore orienté dans le monde et qui reçoit des excitations dans sa substance nerveuse. Cet être sera très rapidement en mesure d'effectuer une première distinction et de parvenir à une première orientation. D'une part, il sentira des excitations auxquelles il peut se soustraire par une action musculaire (fuite) : ces excitations, il les met au compte d'un monde extérieur ; mais d'autre part, il sentira aussi des excitations contre lesquelles une telle action demeure vaine et qui conservent, malgré cette action, leur caractère de poussée constante ; ces excitations sont le signe d'un monde intérieur, la preuve des besoins pulsionnels. La substance perceptive de l'être vivant aura ainsi acquis, dans l'efficacité de son activité musculaire, un point d'appui, pour séparer un "dehors" et un "dedans."

On voit ici un mouvement centrifuge : ce n'est pas le choc du sujet contre une réalité extérieure donnée a priori qui constitue l'épreuve de réalité, mais bien l'activité du sujet qui s'oriente, et, ce faisant, opère une distinction entre un "dehors" et un "dedans". Certes, il s'agit d'une activité musculaire et/ou intrapsychique, mais l'essentiel est que le modèle soit constitué d'un appareil psychique qui peut, en prenant appui sur quelque chose, s'orienter.

A contrario, ne peut-on imaginer un appareil psychique non-orienté, ou plutôt non-orientable. C'est ce que j'avais tenté de faire dans un texte intitulé : *Le monde tourbillonnaire de l'autisme*, en me référant à la notion typologique d'orientabilité. Je vais essayer d'en donner une définition.

Les mathématiciens généralisent la notion de surface en définissant des surfaces à un nombre quelconque de dimensions, qu'ils appellent "variétés". Ce qui caractérise, au fond, une variété, c'est qu'elle est le bord d'un espace de dimension plus élevée, ainsi la surface d'une sphère peut être considérée comme le bord du

volume qu'elle contient. On définit deux types de variété : orientable et non-orientable. Dans le premier type les axes d'un repère de l'espace dans lequel est plongée la variété et dont l'origine est située sur la dite variété, ces axes restent dans la même orientation les uns par rapport aux autres si on déplace l'origine de façon continue sur la variété. Dans le second type, ces axes changent d'orientation réciproque au cours d'un tel déplacement.

La plus connue des variétés non-orientables est incontestablement le ruban de Mœbius. Je laisse la parole à René Thom pour dire ce qu'il arrive à un voyageur dans une telle variété : "...si vous avez une fourmi qui marche sur le ruban de Mœbius en décrivant l'âme du ruban de Mœbius, c'est-à-dire le cercle central, vous savez que quand elle a fait un tour elle revient de l'autre côté. Elle est passée de l'autre côté du ruban de Mœbius ; ce qui fait que si elle avait une gauche et une droite au départ, après avoir fait le tour, sa gauche est devenue sa droite et sa droite est devenue sa gauche".

Impossible, dans ces conditions, d'avoir une latéralisation stable, de savoir enfin où est sa droite et où est sa gauche. Continuons le même raisonnement en augmentant le nombre de dimensions de la variété et de l'espace dans lequel elle est plongée. De même que nous ne pouvons plus distinguer durablement notre droite de notre gauche, en nous promenant sur un ruban de Mœbius, de même nous ne pouvons plus distinguer un intérieur et un extérieur en nous déplaçant le long d'une variété non-orientable à trois dimensions plongée dans un espace à quatre dimensions. C'est ainsi que D. Meltzer décrit le monde de l'autisme :

"L'enfant, dit-il, ne peut, pendant le moindre laps de temps, faire la distinction entre être à l'intérieur ou à l'extérieur de l'objet. Regarder à l'intérieur des yeux du thérapeute peut immédiatement être transformé en regarder à l'extérieur de la fenêtre. Un instant de triomphe, par exemple sur les oiseaux du jardin en tant que bébés exclus à l'extérieur, se transforme immédiatement : l'enfant menace du poing et se tape la tête contre la poitrine du thérapeute. Les bébés extérieurs se sont soudain transformés en triomphants bébés intérieurs et le triomphe de l'enfant se retourne en rage incompréhensible. Un enfant nous donna la réponse à ces questions dans un moment d'intensité créatrice. Pendant des mois il avait dessiné des portes et des portails, généralement avec des grilles compliquées. Puis, progressivement, des maisons gothiques plutôt victoriennes prirent forme. Un jour, il dessina péniblement sur un côté de la page une maison décorée vue de face, une maison de Northwood, tandis que sur l'autre côté, il dessina un pub de Southend vu de derrière. Ainsi, l'enfant démontrait son expérience d'un

objet à deux dimensions: quand vous entrez par la porte de devant vous sortez simultanément par la porte de derrière d'un objet différent. C'est effectivement un objet sans intérieur".

S'agit-il d'un objet à deux dimensions, comme le dit Meltzer, ou d'un objet non-orientable et qui de ce fait n'a ni intérieur ni extérieur ? C'est l'hypothèse que je propose. Le travail d'interprétation dans la cure d'un enfant autiste aurait pour fonction de rendre orientable ce qui jusque là était non-orientable, et non d'ajouter des dimensions nouvelles à un espace psychique paucidimensionnel. Je conjecture que tout travail d'interprétation a fondamentalement la même visée : transformer le non-orientable en orientable, ce qui est une autre façon de dire qu'il s'agit de donner ou de trouver du sens à ce qui jusque là semblait en être dépourvu.

Avec l'épreuve de réalité telle qu'elle est décrite dans *Pulsions et destin des pulsions*, Freud me semble utiliser ce type de modèle : la réalité est au fond donneuse de sens elle apporte non seulement la satisfaction aux pulsions, mais aussi l'orientabilité à l'espace psychique. Les oppositions entre extérieur et intérieur, réalité perceptive et réalité psychique nous conduisent à des impasses si on les prend comme des données statiques. La distinction dehors/dedans, dont parle Freud prend tout son sens si on la réfère à un processus dynamique dans lequel l'expérience psychique du sujet peut ou non devenir orientable.

3) L'opposition continuité/discontinuité

En 1915, dans sa *Note sur le bloc-notes magique*, Freud introduit un autre couple d'opposés pour distinguer la réalité psychique et la réalité extérieure : l'opposition continuité/discontinuité : "...des innervations d'investissement sont envoyées de l'intérieur par coups rapides et périodiques dans le système Pc-Cs qui est complément perméable, pour en être ensuite retirées. Tant que le système est investi de cette façon, il reçoit les perceptions qu'accompagne la conscience et conduit l'excitation dans les systèmes amnésiques inconscients ; dès que l'investissement est retiré, la conscience s'évanouit et le fonctionnement du système est arrêté. Ce serait alors comme si l'inconscient, par le moyen du Système Pc-Cs, étendait vers le monde extérieur des antennes, qui sont rapidement retirées après en avoir dégusté les excitations. Ainsi, les interruptions qui, dans le cas du bloc-notes magique, proviennent de l'extérieur, je les faisais résulter de la discontinuité du flux d'innervation ; et, à la place d'une rupture de contact effective, on trouvait, dans mon hypothèse, l'inexcitation périodique du système perceptif. Je

supposais en outre que ce mode de travail discontinu du système Pc-Cs est au fondement de l'apparition de la représentation du temps".

Ainsi, à la continuité de l'investissement du système les, Freud oppose la discontinuité d'investissement du système Pc-Cs. Il s'agit, certes, d'une discontinuité temporelle. Je suggère d'étendre cette opposition aux dimensions spatiales de nos investissements. Cela revient à dire que la réalité psychique est connexe, alors que la réalité extérieure ne l'est pas. Le monde se donne à notre perception sous la forme d'objets séparés par des discontinuités plus ou moins étendues.

Cet aspect de la réalité extérieure a posé et pose encore bien des problèmes à la pensée scientifique : comment expliquer qu'entre des corps séparés s'exercent des actions à distance ? Depuis que Descartes a séparé l'objet de sa représentation, l'exploration scientifique du monde est devenue possible, mais son intelligibilité s'en est trouvée compromise. Comment, en effet, comprendre une réalité faite d'objets séparés dont les représentations que nous en avons ne sont que des instantanés successifs, sans participation à la substance même du monde ? Si les sens sont trompeurs et que seul le *Cogito* nous apporte la certitude, est-ce que nous n'allons pas indûment prêter aux objets du monde extérieur les propriétés de notre monde interne ? C'est le problème soulevé par Hume à propos de la notion de force. C'est aussi, fondamentalement, le problème que traitera Kant dans *"La critique de la raison pure"*. Arrêtons-nous un instant sur la critique kantienne, qui de toute évidence est sous-jacente à certaines formulations de Freud. La position de Kant revient au fond à distinguer deux ordres de réalité : la réalité phénoménale et la réalité nouménale. Seule, la première est accessible à notre connaissance. Mais il y a une relation non arbitraire entre ces deux réalités. Les sens pour Kant ne sont pas trompeurs ; par contre, la sensibilité a des formes à priori et les données sensibles doivent se soumettre aux catégories de l'entendement.

Le sujet transcendantal kantien a, peut-on dire, un rôle actif, mais non arbitraire, dans la constitution de la réalité phénoménale. Freud est bien proche d'un tel point de vue lorsque, dans un langage métapsychologique, il nous décrit l'activité perceptive : "...la perception n'est pas un processus purement passif, mais le moi envoie périodiquement dans le système de perception des petites quantités d'investissement grâce auxquelles il déguste les stimuli extérieurs, pour après chacune de ces incursions tâtonnantes, se retirer à nouveau" (*La négation*, 1915)

Il est franchement kantien dans ces deux passages de *l'Abrégé* :

"Dans notre domaine scientifique, comme dans tous les autres, il s'agit de découvrir derrière les propriétés (les qualités) directement perçues des objets, quelque chose d'autre qui dépende moins de la réceptivité de nos organes sensoriels et qui se rapproche davantage de ce qu'on suppose être l'état de chose réel. Certes, nous n'espérons pas atteindre ce dernier puisque nous sommes évidemment obligés de traduire toutes nos déductions dans le langage même de nos perceptions, désavantage dont il nous est à jamais interdit de nous libérer."

Et plus loin :

"La réalité demeure à jamais "inconnaissable" - ce que le travail scientifique tire des perceptions sensorielles primaires, c'est la découverte de connexions et d'interdépendances présentes dans le monde extérieur et qui peuvent d'une façon quelconque se reproduire ou se refléter dans le monde intérieur de notre pensée".

J'avance l'hypothèse qu'aux deux ordres de réalité kantienne, phénoménal et nouménal, la métapsychologie fait correspondre deux autres ordres de réalité : réalité extérieure et réalité psychique. La première est discontinue, faite d'objets séparés et d'individus. La seconde est continue. La chose-en-soi kantienne, d'un point de vue métapsychologique pourrait se comprendre comme la subsomption d'une réalité phénoménale discrète sous le principe de continuité de la réalité psychique. "L'objet, dit Husserl, ne se donne que de profil". La représentation que nous en avons est relative à l'angle sous lequel nous le considérons, au *Vertex* que nous choisissons, pour reprendre l'expression de Bion.

Kant a défini la chose-en-soi comme la réalité connue sans la médiation des phénomènes, connaissances intellectuelles pures, se passant du truchement de la sensibilité, connaissance seulement possible à Dieu. Dans la transposition métapsychologique la chose-en-soi peut être considérée comme l'extrapolation inépuisable de la réalité phénoménale à laquelle la réalité psychique attribue sa propre continuité. C'est dans ce sens que Bion utilise ce concept et c'est cela qui lui permet d'identifier la chose-en-soi avec ce qu'il appelle les "éléments bêta", c'est-à-dire les expériences sensorielles brutes, avant toute élaboration par l'appareil à penser les pensées et la fonction alpha. Cette interprétation n'est pas sans appui philosophique, que l'on trouve non chez Kant mais chez des philosophes post-kantiens aussi importants que Maimon et Fichte. Pour Maimon, par exemple, "la sensibilité correspond à quelque chose

de la chose-en-soi que nous ne pouvons penser complètement "(J. Rivelaygue). Elle n'est pas non plus sans correspondance dans la pensée de Freud qui écrit dans *l'Esquisse*: "...ce que nous qualifions d'objets est en fait des reliquats échappant au jugement".

4°) Opposition saillance/prégnance

J'emploie le langage récemment introduit par René Thom dans son *Esquisse d'une sémiophysique*, pour souligner la description que fait Freud à plusieurs reprises de la perception comme une singularité sur laquelle vient rebondir l'investissement psychique.

"Les formes qui justement se caractérisent essentiellement par le contraste phénoménologique entre la figure et le fond, je les appelle des formes saillantes", dit Thom (*Pistes*) - "Les prégnances doivent être vues comme des sortes de fluides, émanant de formes sources et imprégnant, investissant, comme je l'ai dit, des formes saillantes, qui leur sont associées".

Dans *Complément métapsychologique à la théorie du rêve* (1917), Freud décrit l'investissement du sensorium d'une manière qui évoque fortement ces définitions de Thom, investissement du sensorium qui peut se faire pour Freud de l'extérieur (dans la perception), ou de l'intérieur (hallucination) : "...il semble justifié d'admettre que la croyance en la réalité est liée à la perception par les sens. Une fois qu'une pensée a trouvé la voie de la régression, jusqu'aux traces mnésiques d'objets inconscients et, de là, jusqu'à la perception, nous acceptons sa perception pour réelle. L'hallucination implique donc la croyance en la réalité".

Dans le *Moi et le ça* (1923), il attribue la même valeur de saillante aux représentations verbales : "Par leur intermédiaire, dit-il, les processus intellectuels internes deviennent des perceptions. On dirait qu'elles ne sont là que pour servir de preuve à la proposition : toute connaissance provient de la perception externe. Lorsque la pensée est en état de surcharge, les idées sont réellement perçues comme venant du dehors et, pour cette raison, considérées comme vraies".

J'ai toujours été frappé par le fait que les théoriciens des sciences formelles, mathématiciens, logiciens, ont une forte adhésion à un point de vue platonicien: ils explorent un monde de formes platoniciennes coextensif au monde de nos perceptions. Peut-être il y a t il un élément de réponse à cela dans cette distinction entre prégnances et saillances : la réalité psychique serait du côté des prégnances, la réalité extérieure, comme la réalité transcendante, des mathématiciens, du côté des saillantes ?

Illustration clinique

Après la fin d'une longue analyse, Elise éprouve le besoin de revenir me voir après qu'elle a appris mon départ de la ville,

Elle a traversé depuis cette nouvelle une période de grandes turbulences psychiques, et c'est cela qui l'a amenée à reprendre contact avec moi. Je lui propose des séances en face à face, à raison d'une séance par semaine.

A l'une de ces séances, elle me rapporte le rêve suivant:

"Il y avait une jeune femme dont on voulait faire l'autopsie. Elise s'y opposait car elle s'apercevait qu'il restait un souffle de vie à cette jeune femme. Elle arrêtait donc la personne qui devait faire la première incision. Cela se passait devant un homme. La jeune femme se relevait et Elise la prenait dans ses bras".

Ses associations la conduisent dans trois directions :

- l'état de santé de sa mère, gravement déprimée depuis l'enfance d'Elise. Cet état s'améliore actuellement, mais "c'est trop tard", dit Elise,

- mon départ qui lui donne l'impression que quelque chose est retranché. Quand elle ouvre ses volets le matin, elle trouve qu'il y a quelque chose de retranché à la ville,

- ses projets professionnels. Elle a fait des demandes pour changer d'orientation professionnelle. Elle a subi les étapes par lesquelles elle est passée au cours de ses démarches comme une dissection de son désir. Elle reproche à l'analyse de disséquer les désirs alors qu'elle aurait voulu qu'ils restent intacts. Elle se compare à moi, insiste sur nos différences. Elle envie mon activité professionnelle.

Je lui fais l'interprétation suivante : tout semble s'être passé pour elle comme si la découverte de la différence des sexes avait été l'équivalent d'une dissection, d'où son expression: "c'est trop tard", qui revenait chaque fois qu'un de ses désirs était sur le point de se réaliser. C'était trop tard, elle n'aurait jamais le pénis envié.

L'illusion transférentielle de contrôler l'analyste, de le posséder au-delà même de la fin de la cure, s'était effondrée à l'annonce de mon départ. Cette illusion, qui masquait l'angoisse de castration laissait maintenant place à un vécu d'amputation : quelque chose était retranché.

Elise se rappela alors avec émotion la période de son analyse où elle avait recherché à travers souvenirs et

photos son père décédé quelques années auparavant, période où elle s'était sentie devenir vraiment femme.

Trois réalités se confondaient pour elle : *la réalité de son désir*, son envie du pénis, ses émotions œdipiennes, ses aspirations de femme - *la réalité événementielle* de mon départ - *la réalité anatomique* de la différence des sexes. Le travail intreprétatif, en donnant ou en redonnant sens, orientabilité au désir inconscient mettait fin aux turbulences psychiques et à la confusion dedans/dehors, rétablissant la continuité de la réalité psychique face aux discontinuités de la réalité extérieure. L'analyste, par son écoute et grâce à la mise en œuvre de sa fonction alpha, faisait office dans le transfert à la fois de mère douée de "capacité de rêverie", et de père donnant un repère stable, une orientabilité à la réalité psychique. C'est cette fonction paternelle que j'articule avec le rôle du Surmoi dans l'épreuve de réalité, tel que le décrit Freud et sur lequel Lacan a insisté. Il ne s'agirait point de réprimer des désirs non conformes à la réalité pour contraindre à reconnaître et accepter celle-ci, mais de donner un repère stable au désir qui ouvrirait vers un dehors le système auto-référentiel de la monade narcissique.

Elise avait gravement manqué de l'une et l'autre fonction. Sa mère, dépressive, ne pouvait la faire bénéficier d'une "capacité de rêverie", son père trop absent, n'avait pu lui apporter un support efficace. Au début de son analyse, elle se décrivait comme vivant dans un monde informe, protégée seulement d'une totale désorganisation par une coquille caractérielle empruntée à son père, seconde peau psychique entravant toute réelle croissance.

Conclusion

Le modèle de la croissance psychique que Bion a proposé me paraît propre à répondre à plusieurs des problèmes posés. Il s'agit pour cet auteur non de découvrir la réalité extérieure par une sorte d'apprentissage, mais de devenir sa réalité :

"Ce n'est pas la connaissance de la réalité qui est en jeu, ni même l'outillage humain de connaissance. Il est erroné de penser que la réalité est ou pourrait être connue parce que la réalité n'est pas un objet de connaissance..." (*Transformations*, 1965).

Et plus loin :

"La réalité doit être "été" ; il devrait exister une forme transitive du verbe "être" lorsqu'il est employé avec le mot « réalité »" (*Transformations*).

L'élément bêta, d'origine sensorielle, nous dit Bion, n'est pas moins psychique que l'affect, la représentation ou la pensée. A cet égard, il est fallacieux d'opposer une réalité psychique et une réalité qui ne le serait pas. Que serait pour nous une réalité non psychique ? Le problème dont se saisit l'appareil psychique est plutôt celui d'explorer cet élément bêta pour en déplier le contenu de significations, en des configurations orientables, stabilisables, communicables. La *préconception* serait la matrice où s'originerait cette germination du sens et non une structure entièrement préformée.

L'objet externe est le lieu où peut se déployer le germe de signification contenu dans la *préconception*. S'il faillit à cette tâche, au lieu du sens, c'est du non-sens qui se développe, une "terreur sans nom". La "personne secourable" de l'Esquisse par son "action spécifique" n'est pas seulement source de satisfactions pulsionnelles, elle est aussi source d'une nourriture psychique indispensable à la croissance de la pensée.

Les hypothèses de Matte-Blanco sur l'Inconscient comme ensemble infini me paraissent également stimulantes. Il suppose que nous vivons selon deux logiques: l'une qui obéit au principe du tiers exclu, l'autre pas. La première règle notre expérience à un niveau que nous pouvons qualifier d'"extérieur" dans lequel les objets sont séparés et s'organisent le plus souvent dans des relations d'asymétrie dont l'écoulement irréversible du temps est un des aspects essentiels. A des niveaux que Matte-Blanco qualifie de "plus profonds", l'individualisation des objets s'estompe et il s'opère une symétrisation de plus

en plus généralisée de leurs relations. Au niveau le plus profond, le cinquième niveau, dans la description de l'auteur, la symétrisation est totale, toute chose est équivalente à toute autre chose et les relations entre les choses sont totalement réversibles.

Le paradoxe est que chaque niveau de réalité commande le suivant, du plus profond au plus superficiel. C'est dans la mesure où nous sommes en contact avec un niveau d'expérience où la symétrisation est totale que nous pouvons par degrés gravir les échelons de la réalité jusqu'à celui où les objets sont séparés, l'irréversibilité des relations devient la règle et le principe du tiers exclu se trouve respecté. C'est ce niveau que nous appelons communément la "réalité extérieure". Le chemin pour y parvenir est bien une *croissance* et non, un *apprentissage*.

Au troisième siècle de notre ère, Porphyre, dans ses commentaires des Catégories d'Aristote, posait les questions suivantes

"Les espèces et les genres existent-ils dans la nature en tant que choses réelles ou n'existent-ils qu'à titre de pensées dans notre esprit ? S'ils existent hors de nous dans la nature, sont-ils corporels ou incorporels ? Existent-ils séparés des objets sensibles ou dans les objets mêmes ?"

Ces questions nous interpellent toujours avec la même force. La psychanalyse ne prétend pas y répondre. Elle a seulement l'ambition de les reformuler. Cette reformulation n'est-elle pas un aspect important de toute cure psychanalytique ?

L'histoire de Véronique

Conférence du 28 janvier 1993

Viviane Abel Prot

Freud n'accepte pas de commencer une analyse avec n'importe qui. Ses patients sont bien élevés, sympathiques, d'une bonne moralité, fins et intelligents. Emmy Von N, par exemple est quelqu'un dont « la maladie autant que la personnalité (lui) inspirent de l'intérêt ». Dora est une jeune fille « florissante, aux traits intelligents et agréables », l'Homme aux rats fait l'impression d'un « homme intelligent à l'esprit clair ». L'Homme aux loups est « d'une personnalité aimable et affable, d'une intelligence aiguë et d'une grande distinction de pensée ». Dans sa Correspondance avec Edoardo Weiss qui lui demandait un contrôle épistolaire, Freud donne d'abord son avis sur les patients que lui présente son jeune élève d'un point de vue humain et général. Les gredins patentés par exemple, mieux vaut les envoyer tout de suite en Amérique du Sud où ils continueront à mener une existence de débauchés. Cette solution leur conviendra sûrement mieux qu'une analyse et a l'avantage de débarrasser Weiss ou Freud de leur demande.

Dans un deuxième temps seulement vient une évaluation psychopathologique, soutenue par un argument économique et dynamique : quand on ne perçoit pas la souffrance ou le conflit, lorsque le narcissisme est trop envahissant, il ne faut pas accepter ni proposer l'analyse.

Au cours des entretiens préliminaires, nos goûts, nos agacements entrent en ligne de compte. Dans *L'Amour des commencements*, Pontalis évoque cet aspect en racontant qu'il décide de ne pas prendre en analyse « un cuistre bavard ». Comment écouter pendant des heures quelqu'un qui vous assomme ? Pontalis explique brièvement à la personne qui lui avait adressé ce patient qu'il ne fallait pas compter sur lui, et s'entend dire par son collègue que lui, s'intéresse à la *névrose* et pas à la *personne*. Pontalis lui réplique que pour lui, c'est l'inverse mais ajoute qu'aujourd'hui, il pense que l'un et l'autre avaient tort.

Tort sans doute parce que l'on ne peut pas séparer la névrose de la personne, ni la personne de sa maladie. L'homme ou la femme qui vient nous voir ne peut être réduit à un symptôme ou à un fonctionnement mental. Même la souffrance dont parle Freud ne peut elle non plus être objectivée, isolée, au même titre que la sympathie ou l'antipathie que suscite un patient.

A l'issue des premières rencontres, il ne s'agit pas seulement de savoir si une analyse est une juste indication, si la personne qui la demande plus ou moins précisément est capable d'accomplir une telle tâche, mais d'estimer si je veux, moi, m'engager avec lui.

Les impressions et intuitions, même vagues, comptent parfois autant que la nécessaire évaluation du

fonctionnement psychique de la personne. Nous pouvons les utiliser comme des restes diurnes qui donneront l'impulsion aux rêveries inconscientes et préconscientes sur nos patients.

Freud regarde la manière dont un jeune homme se hâte d'arranger le pli de son pantalon, ou une jeune fille de recouvrir de sa jupe ses chevilles, et il donne un sens à ces actes, apparemment fortuits, qui trahissent leurs auteurs.

Nous n'interprétons pas les comportements mais nous le faisons silencieusement quand même, et nous sommes sensibles aux manières d'une personne, à sa démarche, à son habit, à son regard, son odeur ou son parfum, à une position de son corps sur le divan.

A quelles réalités s'attache donc l'analyste ? Peut-il tenir compte exclusivement de ce qui lui est *dit* ?

Un petit rien de la parole et de ses usages, une formule banale que nous employons pour évoquer ce que nous disent les patients, me fait penser que nous appliquons parfois à ce qui nous est dit de curieuses restrictions. Pour plus de clarté, j'imagine une scène : je rencontre une collègue après une journée de travail et je lui rapporte les propos d'une patiente que je viens de voir. Elle m'avait décrit l'aménagement de son appartement ; je *dis* à ma collègue que j'ai une patiente qui *aurait mis* du papier peint jaune dans son couloir. J'ajoute après cette courte évocation : « En tout cas, c'est ce qu'elle dit », en mettant bien l'accent tonique sur le *elle*.

Broutille, formule banale de simple précaution oratoire mais qui, à examiner de près, est moins anodine qu'elle ne paraît, et porteuse de théories ou d'attitudes implicites que je n'aimerais pas reconnaître comme miennes. Car si cette phrase ne faisait que préciser le véritable auteur de ce récit, pourquoi faudrait-il le faire ? Ma collègue ne me soupçonne pas d'invention ; pourquoi cette précision alors ? Que vient excuser cette formule ? Quel soupçon cherche-t-elle à écarter, quel danger prévenir ? Certes ceux qui ont surgi, ne serait-ce que fugitivement, en moi.

Non, me dis-je, je n'adhère pas complètement à ce que dit ma patiente, non je ne la crois pas tout à fait. C'est sa version des choses, sa réalité à elle. Moi, j'ai la mienne. La réalité psychique ne risque-t-elle pas alors de n'être rien d'autre qu'un point de vue subjectif ? Cette personne habiterait un pays étranger dont je ne pourrais observer le paysage qu'à travers son regard à elle. Si j'y étais, j'aurais sûrement une vue panoramique, plus vaste et plus réaliste de la géographie du lieu.

Me serais-je transformée tout à coup en juge d'instruction ? Puisque je ne suis pas un témoin oculaire des faits et que je n'en ai pas à ma disposition, je ne peux qu'employer le conditionnel : « Elle *aurait mis* du papier », et réserver mon jugement.

Comme si je pouvais qualifier de vrai ou de faux ce que ma patiente me disait, mon jugement servant alors d'étalon à la réalité, réalité extérieure, réalité vraie. Est-ce une distance de bon aloi ou une certaine condescendance qui surgit lorsque je pense : c'est une névrosée, une hystérique, et je sais ce que cela veut dire... Comme si j'avais oublié que cette description était prise dans un récit, qui m'avait été adressé, dans une situation transférentielle, et qu'il avait aussi une fonction.

A quelles réalités l'analyste fait-il appel puisqu'il a besoin de se représenter l'univers de ses patients ? S'il peut à certains moments désigner l'utilisation par le patient ou par lui-même de la réalité extérieure, matérielle, factuelle, comme une résistance, l'analyste est parfois preneur de cette réalité-là. Quels sont les usages que nous faisons de la réalité dans la cure ? De quelle réalité s'agit-il alors ? Y aurait-il un lien entre notre manière de tenir compte d'une réalité, et le mode et les représentations selon lesquels les patients existeraient pour nous ? Y aurait-il par exemple des moments ou des conditions particulières auxquelles un patient deviendrait spécifiquement *mon* patient ?

Pour essayer d'avancer dans ma réflexion, je reprendrai une histoire que j'avais commencé à écrire dans un article intitulé *Cave canem* (« Prends garde au chien »). Il ne s'agit pas d'une cure type, mais d'une psychothérapie, avec un enfant, qui a été cependant l'occasion pour moi de m'interroger sur la question de la réalité en analyse avec des patients névrosés.

J'avais en thérapie depuis quelque temps un enfant adopté qui rêvait d'avoir un chien.

Dans mon texte, j'avais transformé, pour respecter le secret de la cure, certaines données de l'histoire et non des moindres, puisque je nommais l'enfant Pierre, alors qu'il s'agissait en fait d'une fille, que j'appelle aujourd'hui Véronique et qui, lorsque nous arrêtables de nous voir, était presque devenue une jeune fille.

Freud dit bien, dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, que le changement de prénom d'une patiente ne va pas de soi, même s'il s'agit du changement d'un prénom d'emprunt, en l'occurrence Rosa pour Dora. On retombe toujours sur ce qu'on voulait éviter, et les traits de ceux que nous voulons

cacher réapparaissent derrière nos couvertures déformantes.

Dans le préambule de *L'Homme aux rats*, Freud semble agacé par toutes les mesures de précaution à prendre dans une communication scientifique pour assurer l'anonymat du patient ; il n'y a que des solutions bancales : si les déformations sont minimales, elles n'atteignent pas leur but ; si elles sont importantes, elles faussent trop l'exposé. Nous devons protéger nos patients et sommes tenus au secret, et en même temps exposer le travail quotidien avec eux nous est nécessaire dans nos échanges scientifiques.

C'est un aspect des rapports entre la clinique et la théorie qui me semble avoir été très vivace pour Freud et qui l'est toujours pour moi.

L'analyse traite de matières explosives et il faut les traiter en s'exposant. Dans une lettre à Pfister, Freud écrit que « les choses psychanalytiques ne sont compréhensibles que si elles sont relativement complètes et détaillées... » Et voici ce qu'il ajoute : « Il en résulte que la discrétion est incompatible avec un bon exposé d'analyse ; il faut être sans scrupule, s'exposer, se livrer en pâture, se conduire comme un artiste qui achète des couleurs avec l'argent du ménage et brûle les meubles pour chauffer le modèle. Sans quelque-une de ces actions criminelles, on ne peut rien accomplir correctement. »

Je vais donc essayer aujourd'hui de perpétrer mon crime.

Mais qui vais-je exposer ? Moi-même, regardant mon modèle, ou mon modèle dans sa nudité ? On entraîne toujours avec soi le patient dans l'histoire d'un cas. Mais n'est-ce pas dans cette commune exposition qu'un patient devient le mien ?

Les parents de Véronique lui avaient toujours refusé d'avoir un chien : ils vivaient à Paris, dans un appartement, et ils estimaient qu'ils ne pouvaient en accueillir un. Il y avait déjà chez eux des poissons, des tortues et même un lapin dont Véronique s'occupait avec attention et compétence. Mais avec un chien, ce ne serait pas pareil, me répétait-elle sur un ton enflammé. Un jour, à ma grande surprise et mon grand plaisir d'ailleurs, car j'avais envie que sa requête fût satisfaite — pourquoi ne pas faire plaisir à cette petite fille ? —, elle m'annonça que son père avait acheté un chien. Elle me dit exactement : « Dimanche, on a acheté un chien. »

Le choix du chien par son père et elle, l'image de la famille « fondue » autour de lui, son arrivée à la maison, les nombreux soins dont elle l'entourait, la sollicitude affectueuse du père et leur connivence à

propos du chien, la sévérité et les exigences de la mère en matière de propreté, conféraient au récit de Véronique un tel réalisme et au chien une telle présence, que j'avais parfois l'impression qu'il était avec nous dans la pièce.

Du chien, je sus tout, ou voulus tout savoir : sa couleur, ses goûts, ses difficultés, son caractère. C'était un véritable enfant qui nous était arrivé. Je m'émerveillais de l'entrelacement de l'histoire de ce chien et de celle de Véronique, reconstruite à cette occasion par elle avec moi.

L'histoire du chien se mélangeait avec celle de son adoption car elle se souvenait de sa petite enfance chez sa nourrice, et me racontait comment, lorsqu'elle eut six ans, ses parents adoptifs étaient venus un jour la chercher chez cette femme qu'elle aimait beaucoup.

Chez elle et son mari, il y avait aussi eu un chien, Belle, qu'ils lui avaient donné, mais qui était mort.

Le mari de la nourrice emmenait souvent la petite fille dans ses tournées pour soigner les animaux car il était « presque comme un vétérinaire » m'avait dit Véronique. Il fallait d'ailleurs emmener sans cesse son chien actuel chez le vétérinaire car il avait toutes sortes de vaccins et de soins à recevoir.

Il se trouve qu'il y a réellement — comment exprimer autrement l'existence matérielle ? — dans la rue où je travaille, deux enseignes de vétérinaires, et que j'étais pour Véronique « presque comme un docteur »

Il avait même été convenu, entre nous, que lorsque son chien ne ferait plus de saletés partout — et il en faisait beaucoup — elle l'amènerait dans mon bureau pour me le présenter. Véronique en avait parlé à ses parents et ils étaient d'accord.

Un jour, je reçois justement ses parents ; nous parlons de Véronique, qu'ils trouvent plus ouverte et plus travailleuse, et je lance un : « Elle a dû être drôlement contente! »

« De quoi ? » demandent les parents étonnés.

« Du chien évidemment ! »

Ils me regardent interloqués, et je comprends qu'il n'y a pas de chien, qu'il n'y en a jamais eu.

J'en fus bouleversée et c'est cette expérience que relate *Cave canem*.

Cependant, mon propre étonnement et ma réaction si vive me surprenaient : pourquoi en avoir fait toute une histoire ? Quelque chose m'échappait.

Je savais bien que le fantasme pouvait avoir une force et une efficacité déterminantes. Ce n'était pas seulement un savoir livresque qui m'animait mais l'expérience analytique qui m'avait convaincue de l'existence particulièrement du fantasme inconscient.

Mais, selon l'heureuse expression de Lou Andréas Salomé s'adressant à Freud, l'Inconscient s'était *vengé* la prise que je pensais avoir m'échappait complètement, et j'avais été bernée à un jeu que je croyais maîtriser.

Ce à quoi je croyais adhérer, ce que je pensais savoir de mon bricolage personnel, était complètement ébranlé par cette histoire de chien. Entre ce que je croyais, ce que je pensais croire ou voulais penser, il y avait un écart vertigineux. La prise en compte de la réalité matérielle, l'absence de chien, avait fait voler en éclats mon puzzle, qui se transformait en un « puzzle », au sens anglais du terme, c'est-à-dire un embarras.

Mais n'est-ce pas lorsque nos théories chancèlent que les patients deviennent nos patients ? N'est-ce pas lorsque nous nous égarons que la théorie peut prendre corps ?

J'avais confondu réalité psychique et réalité matérielle, et pourtant cela ne m'avait pas empêché de comprendre et d'interpréter plusieurs aspects importants de l'histoire transférentielle. J'avais été tout à la fois comme une mère qui s'occupait de son bébé, un père avec lequel elle élevait cet enfant que nous avions eu ensemble, un double qui prenait soin de Véronique ; cela avait été une histoire psychanalytique, ou du moins psychothérapeutique, qui n'avait pas ignoré l'amour de transfert ni évité les aléas du contre-transfert.

Le feu n'avait pas seulement éclaté lorsque je parlais aux parents de Véronique mais bien avant dans la cure ; je m'aperçus cependant lors du rendez-vous avec les parents que c'était plutôt le feu de mon contre-transfert qui avait embrasé la scène.

Véronique m'avait raconté un roman et j'en avais fait un événement actuel, dont la réalité à l'extérieur de l'analyse cautionnait l'incontestable matérialité du chien : un chien, ça ne s'invente quand même pas !

Je m'étonnai finalement qu'un « en dehors » de l'analyse ne correspondît pas exactement à un « en dedans ». La réalité qui constitue notre champ de vision ou d'aveuglement entretient cependant d'autres rapports avec le monde : c'est la réalité d'un discours pris et produit dans une relation transférentielle. C'est la relation libidinale qui permet les jeux mêlés de représentations et les rêves de chien.

Car point n'est besoin d'un chien spécifique pour en inventer un. Il y a toujours assez de réalité matérielle, de « riens réels » pour déclencher le fantasme en des variations imprévisibles, et toujours du fantasme pour organiser et façonner la réalité matérielle, en fonction des nécessités internes du sujet.

La réalité qui intéresse le psychanalyste est un montage, en ce sens que le monde réel, matériel, factuel — Freud a hésité entre les termes de factuel et de matériel pour qualifier la réalité extérieure — le monde donc ne peut parvenir au sujet que déjà pris, instruit par son fantasme, c'est-à-dire investi de plaisir et de déplaisir, et par conséquent décomposé, construit, autrement dit déjà interprété. L'activité libidinale structure le monde perçu.

L'inexistence du chien n'avait pas invalidé les reconstructions et interprétations que j'avais données à Véronique tout au long de la thérapie. J'avais pu accéder à une vérité fantasmatique, même si je m'étais trompée sur la réalité matérielle, qui n'est pas la garante de la réalité psychique.

Le chien avait eu, selon les moments de la cure, des fonctions différentes. Il avait été par exemple un cadeau que Véronique m'offrait. Sa mère m'avait d'ailleurs raconté lors de notre première rencontre que sa fille donnait beaucoup de cadeaux à ses camarades mais qu'à son avis, cette pratique dépassait les bornes de la générosité.

J'eus facilement l'occasion d'en parler à Véronique car elle m'offrit durant la première année de vieux livres à elle, de la collection Verte, dont elle n'avait plus besoin. Je lui parlai alors de ses doutes sur sa propre valeur et sur sa capacité à se faire aimer pour elle-même ; j'évoquai l'aspect sale et usagé des livres, tout en acceptant son cadeau.

L'inexistence matérielle du chien ne devait en rien modifier cette interprétation mais m'éclaira plutôt sur ma position contre-transférentielle : j'avais été très preneuse de ce cadeau-là et Véronique, ayant sûrement perçu mon intérêt, s'arrangeait pour m'offrir ce chien au fil des séances.

Il est vrai qu'elle n'avait pas introduit son récit par la formule habituelle du jeu : « On dirait que j'ai un chien », et qu'à l'évidence il y a une différence entre un récit que le patient présente comme le compte-rendu d'un événement récent ou passé, et le récit d'un rêve ou d'une rêverie. La modalité selon laquelle Véronique, poursuivait son roman n'était pas indifférente, et il n'est pas question ici de dire que toutes les formes de récit sont équivalentes dans l'écoute analytique, qui doit pourtant leur porter une attention égale.

Un patient qui ne ferait aucune différence entre une rêverie diurne et un rêve de la nuit ou un événement de la veille serait à juste titre susceptible de nous inquiéter. Il est inévitable que nous attribuions des sortes de coefficients de réalité variables à ce qui nous est dit ; ce qui ne signifie pas que nous devons établir une hiérarchie de ces critères. Le récit d'un souvenir n'est

pas celui d'un fantasme ou d'un rêve. Un lapsus fait en séance n'est pas le récit de ce même lapsus produit ailleurs.

Et en même temps, si nous parvenons à repérer chez un patient la trame fantasmatique qui anime de manière répétitive aussi bien un rêve qu'un souvenir, ou que le récit d'un conflit dans sa vie professionnelle actuelle, la question des coefficients de réalité ne peut pas se poser puisqu'on ne peut pas attribuer une réalité variable à un fantasme, que c'est le fantasme que nous entendons dans le récit des expériences diverses du patient.

Dans le cas de Véronique, j'avais affaire à une véritable construction romanesque qu'elle inventait au fur et à mesure des séances, encouragée par moi, et dont elle n'aurait pas contesté le caractère imaginaire. Autrement dit, ce n'était pas un délire, plutôt un roman-feuilleton.

Après l'entretien avec les parents, qui avait eu lieu très peu de temps avant l'arrêt de la thérapie — c'était pour cela que nous nous étions vus —, Véronique ne me parla pas du chien pendant plusieurs séances. Avait-elle appris ma trahison ? Je ne lui parlai pas de ma découverte, pensant que la confronter à son affabulation eût été à ce moment-là trop blessant. J'attendais qu'elle m'en parlât la première, mais en vain.

Arriva la dernière séance, j'étais un peu tendue, je ne sentais pas d'émotion particulière chez Véronique, mais au cours de cette séance réapparut... le chien. J'en éprouvai un certain soulagement comme si j'avais retrouvé — alors que je ne l'avais peut-être pas perdue — la confiance de Véronique. Elle me parla des nouvelles performances de l'animal, et moi je lui fis remarquer platement qu'elle aussi avait changé. Nous nous quittâmes là-dessus.

Je repensai quelque temps après à un moment de l'entretien avec les parents (au cours duquel j'avais appris qu'il n'y avait pas de chien) et précisément à la réaction du père quand il avait vu mon embarras, qu'il avait interprété à juste titre comme une déception. Il me dit avec ce que je pris pour de la condescendance — dédain eût été le juste terme — qu'il se donnait déjà beaucoup de mal pour sa fille, mais que ça, non ! Sous-entendu : une thérapie d'accord, mais un chien, non !

J'avais immédiatement entendu cette phrase comme un châtiment bien mérité, une punition pour mon indiscrétion, mon incompetence, ma crédulité coupable, mais surtout, identifiée à Véronique, comme un refus à mes propres désirs infantiles : un père ne donne pas d'enfant à sa fille, ça non !

L'histoire que m'avait racontée Véronique était une création de la situation analytique que j'avais sans cesse alimentée moi-même, et elle était en même temps pour elle la mise en sens de la réalité passée. L'actualisation de la réalité transférentielle avait fait émerger le scénario fantasmatique, le souvenir, et produit la reconstruction qu'avait faite Véronique de sa propre histoire.

En effet, l'arrivée du chien avait été précédée d'une partie de son histoire à elle, chez sa nourrice, où elle avait été aussi gardée par une madame Boucle qui aurait été en fait sa vraie mère, qu'elle aurait donc connue et qui ne l'aurait pas complètement abandonnée. Véronique me raconta que madame Boucle venait la voir chez sa nourrice une ou deux fois par semaine, l'après-midi, au rythme des séances donc. Véronique disait aussi que son nom patronymique d'origine était Boucle et que sa mère lui avait laissé un animal en peluche à sa naissance, que maintenant elle était morte. Le chien vint après.

Peut-être n'avais-je pas assez *cru* à l'histoire de madame Boucle. Il fallut que Véronique me persuadât avec l'histoire du chien, d'une manière décisive.

L'événement transférentiel n'est pas de même nature que le récit d'un événement passé, même s'il est accompagné d'affects intenses et qu'il produit tel ou tel effet sur l'analyste et sur son patient. C'est parce que se vit une aventure actuelle dans la réalité présente des séances que l'activité de mémoire, de construction et d'interprétation de l'analyste peut être créatrice de sens pour le patient, et que le patient, lui aussi, devient capable, à sa manière, d'une telle activité de pensée.

Le transfert est la seule formation de l'Inconscient à laquelle analyste et patient peuvent tous deux participer, même si c'est en parts inégales et dissymétriques, puisqu'il est un processus en cours.

L'une des conséquences d'une telle relation actuelle est que l'analyste est lui aussi, à certains moments du moins, dans la méconnaissance de son contre-transfert. Mais c'est un danger inévitable si l'on veut que l'analyse reste vivante et que les mots pèsent leur poids de chair. Ne plus savoir où l'on en est avec un patient, se sentir perdu, peut être la manifestation d'une défaillance de l'analyste, de son inexpérience, mais aussi et parfois en même temps, d'un moment où le patient est en train de devenir le sien, le patient de *cet* analyste-là.

Pouvons-nous dire nous-mêmes toujours clairement à qui nous nous adressons dans une séance ? Ce pourrait être, ne serait-ce qu'un instant, à notre père, notre mère, sœur ou frère. Il ne s'agirait pas là d'une névrose de

contre-transfert qui organiserait toute notre écoute, mais simplement d'un moment. Reconnaître cette fausse adresse et en comprendre le sens peut-être un pas important sur le chemin de l'analyse.

Je me suis dit un jour, bien après l'arrêt de la thérapie, que Véronique m'avait *menti*. Je me rappelais alors que ses parents m'avaient dit que leur fille racontait parfois des bobards. Pour ma part, la situation analytique ne m'avait pas permis de penser en termes de mensonge. Ce n'est qu'après coup que cette idée s'imposa à moi.

Le mensonge me fit penser au *proton pseudos*, le mensonge hystérique dont la reconnaissance fut une avancée décisive dans la pensée freudienne. Ce que les patientes racontaient n'était pas vrai du point de vue d'une réalité factuelle mais du point de vue de la réalité psychique, c'est-à-dire de la mise en scène d'un fantasme, œdipien en l'occurrence.

Freud lie aussi le mensonge à la question de l'origine et du sexuel, aussi bien quand les parents mentent et refusent de satisfaire la curiosité de l'enfant, qui reste seul dans sa quête, que les enfants qui se trouvent acculés à mentir pour des raisons inconscientes.

J'allai donc relire un texte de Freud, publié en 1913, intitulé *Deux mensonges d'enfants*, dont je n'évoquerai ici que le premier. Je le résume en y ajoutant quelques remarques.

Une patiente apporte souvent des fleurs à Freud qui, un jour, la prie d'arrêter. Elle entend ces propos comme un refus, un rejet, mais pas n'importe lequel : un dédain paternel. Elle se déprime alors sévèrement.

Par ailleurs, la patiente, qui n'est pas de Vienne et qui n'a pas reçu l'argent que lui envoie régulièrement son mari, préfère engager ses bijoux plutôt que d'accepter un prêt d'argent que lui propose... son analyste. Chacun refuse ce que propose l'autre, l'un les fleurs, l'autre l'argent, et il semble que Freud et sa patiente soient dans ces moments-là dans la même méconnaissance de leur passage à l'acte, qui prendra sens ultérieurement.

Le texte ne précise pas qui, de Freud ou de sa patiente, fait certaines liaisons, mais la coloration œdipienne de la relation transférentielle et contre-transférentielle est très nette. Les fleurs et l'argent incarnent la « prise du transfert sur les deux protagonistes. C'est une analyse, dont on pourrait dire trivialement qu'elle marche bien, l'analyste et la patiente s'appuyant l'un sur l'autre pour tisser de nouveaux liens, actuels et passés, et agrandir les cercles associatifs.

La patiente qualifie de « tournant » dans son existence le drame suivant : elle a sept ans et veut acheter des

couleurs pour peindre des œufs de Pâques. Son père refuse de lui donner l'argent, en disant d'ailleurs qu'il n'en a pas. Le premier à mentir est donc le père. La petite fille sait bien que son père a de l'argent, mais apparemment pas pour elle. Pour sa mère sûrement, par déplacement, puisque l'argent ne lui est plus refusé lorsqu'il s'agit d'en donner à l'école en l'honneur d'une princesse qui vient de mourir. (Il m'a semblé qu'on pouvait comprendre en effet la princesse comme un déplacement de la mère.) Le père, qui n'a pas de monnaie, donne alors à la petite fille plus d'argent qu'il n'en faut mais, lorsque sa fille lui en rend une partie, le compte n'est pas bon. Le père la soupçonne mais elle nie. Elle est bien entendu dénoncée par un frère, de deux ans son aîné, qui doit avoir lui aussi quelque désir œdipien pour trahir ainsi sa sœur.

Le père demande à la mère de punir leur fille sévèrement. Pourquoi ne le fait-il pas lui-même ? Pourquoi est-il précisé qu'il délègue cette tâche à la mère ? Le texte n'en dit pas plus. Y aurait-il là le signe d'une relation œdipienne très forte de la part de ce père, qui n'aurait que trop envie de punir sa fille ? Freud parle en effet de « châtement énergique ».

Toujours est-il que l'enfant est inconsolable et change à partir de ce moment-là. Elle raconte que, de turbulente et pleine d'assurance, elle est devenue timide et timorée. Les années passent, on ne sait pas encore une fois si c'est Freud ou sa patiente qui fait le lien : il s'agit encore d'argent, par rapport à sa mère, à l'époque de ses fiançailles et à l'heure actuelle avec son mari.

Quelle signification donner à tout cela ? Freud revient alors à un passé plus lointain et à deux scènes de l'enfance de sa patiente — je pense que c'est lui qui fait la liaison car ces deux scènes préparent l'interprétation. Une scène où, petite fille, elle jette l'argent d'un autre enfant plus petit, argent qu'on lui avait confié ; la patiente pense à Judas qui jette les deniers reçus pour sa trahison.

Une autre scène où sont représentés les deux aspects de l'Œdipe déplacés sur le couple bonne d'enfant - médecin, et qui vient éclairer l'ensemble. Freud la raconte avec toutes sortes de précautions quant à la réalité factuelle de la situation : il y a des « peut-être », des « il semble que », « on ne peut pas dire avec certitude... », etc. Ce qui est sûr, écrit Freud — un souvenir de la patiente apparemment —, c'est que la jeune fille donnait des piécettes à l'enfant pour lui acheter son silence. Mais la petite fille trahit par jalousie la personne chargée de s'occuper d'elle, qui la délaisse pendant ses ébats.

Dans ce texte, on voit bien à l'œuvre le travail de remémoration et d'association de la patiente qui se mêle à l'activité de reconstruction de Freud et alimente ses interprétations.

Quand par exemple Freud écrit, dans une parenthèse, que « l'on achetait en route probablement des friandises » en revenant de chez le médecin, on voit bien comment la pensée de Freud reconstruit la scène à partir de souvenirs de la patiente et d'associations avec le matériel précédent. La construction sert de tremplin et soutient l'interprétation, et celle-ci parcourt en filigrane toute la reconstruction : pour cette patiente, recevoir de l'argent de quelqu'un signifie avoir une relation amoureuse. L'interprétation peut alors venir condensée et fulgurante : « Prendre l'argent du père équivalait à une déclaration d'amour ».

Dans ce cas, comme celui de Véronique, le mensonge délibéré est un acte d'amour passionné, désespéré mais nécessaire puisque le motif inconscient de l'acte n'est pas avouable, ni de par son contenu sexuel, ni de par la « force extrême » — je cite Freud — du désir qui l'anime. Le mensonge pourrait illustrer l'une des manières dont peut nous apparaître la réalité psychique. Bien qu'il soit contraire à la réalité factuelle, il ne s'oppose pas à la vérité et en est, au contraire, la condition d'accès.

La réalité psychique, pour se faire admettre, doit être masquée, défigurée, travestie. Le désir « ne peut s'exprimer que transposé » (c'est ce que Freud écrit dans la *Traumdeutung*).

Le mensonge est *Entstellung*. Il est une déformation par rapport à un point de départ, une falsification à partir de l'original ou de l'originel ; ce terme implique aussi l'idée d'une transposition, d'une correspondance, d'une transmutation ; en même temps le mot comporte l'idée d'une séparation violente : la déformation peut déporter un élément d'un lieu à un autre. C'est le désir qui défigure, et dans le même temps, c'est lui qui devient caché, obscur, indiscernable.

Entre mentir, fantasmer et désirer, l'écart devient alors minime ; le mensonge se construit autour d'un noyau de vérité, c'est-à-dire d'un désir, qu'il dissimule et protège.

Le mensonge de Véronique avait été volontaire et pouvait se poursuivre car l'intensité d'une scène inconsciente l'animait. Et si j'avais déjà compris, durant la thérapie, cette histoire de chien comme une histoire œdipienne qui se passait aussi avec moi, que je le lui avais interprétée, je m'aperçus après coup que je n'en avais peut-être pas assez mesuré la *force* parce qu'elle avait été l'agent de ma confusion.

Cette force tenait entre autres à la cohésion interne du roman que Véronique me racontait. Julien Gracq dit que « dans un beau roman, la connexion s'installe partout ». Il y avait tout le temps, dans les histoires de

Véronique, des échos, des correspondances, des rappels qui donnaient sa logique propre au récit. Véronique faisait souvent des renvois au passé, et comme dans certains romans autobiographiques, le présent de la narration s'opposait ou s'accordait au passé de l'histoire racontée. L'utilisation de détails concrets de la vie quotidienne, parfois cocasses, et la présence d'une série de personnages qui jouaient des rôles différents, et qui se connaissaient entre eux, augmentaient le réalisme et la vraisemblance de ce qu'elle disait. C'était la force de conviction qui émanait de son roman qui m'avait fait croire à l'existence réelle du chien.

Cette force, on la trouve, dit Freud, dans le désir qui anime le mensonge (toujours dans le texte sur les mensonges d'enfants).

La réalité psychique dont les représentants sont les fantasmes inconscients a une consistance et une puissance d'action comparables à celles de la réalité matérielle. Mais sa force d'existence particulière impose et contraint les hommes à des sujétions plus fortes et plus variées que la réalité matérielle.

En y croyant si fermement, j'avais aidé Véronique, peut-être contrainte, à poursuivre son mensonge. Mais son bobard était aussi une tentative de maîtriser le « trop » de réalité qui l'avait envahie, les traumatismes subis, le double abandon.

Au début de la thérapie, Véronique me faisait un compte rendu de ses activités de la semaine et l'actualité occupait toute la séance. Elle n'avait pas eu le temps de jouer ou d'inventer des histoires, de créer une aire d'illusion qui lui permette de se dégager de la violence des événements. En me mentant, elle se rendait maîtresse des événements et de moi, pouvait décider à son gré de ce que je devais croire, de la réalité à laquelle je devais adhérer.

La collusion entre l'efficacité de l'activité imaginaire de Véronique et le plaisir que j'en tirai avait renforcé la cohérence puisque, lorsque certains détails me paraissaient contradictoires, je les mettais sur le compte des difficultés de Véronique à se repérer dans l'espace et le temps, ce qui semblait être le cas pour l'heure et ses itinéraires fantasques dans Paris.

Ainsi, lorsqu'une pièce du puzzle me manquait ou que les morceaux ne s'ajustaient pas bien, j'en ajoutais, contribuant ainsi à la logique interne du récit.

C'est dans la VIIe partie du récit intitulé *La Théorie et la pratique de l'interprétation des rêves* que Freud établit un parallèle entre le puzzle et l'interprétation (dans « Résultats, idées, problèmes », II, p. 86).

Ce texte a été publié en 1923, il est constitué de dix petites parties qui, s'il n'y avait pas eu un problème

d'imprimerie, écrit Freud, auraient dû s'insérer dans le *Traumdeutung* sous forme d'ajouts ou de modifications.

Face à un patient qui apporte des rêves de confirmation et dont le doute est la résistance principale, l'analyste peut lui aussi être en droit de douter. Pour dissiper son propre doute et être sûr de la justesse de son interprétation, il doit retrouver tous les morceaux du puzzle et obtenir un dessin qui le conduira à la certitude, puisque cette composition-là sera la seule possible. Freud précise que c'est la complication du problème posé qui conduit à la certitude. Ce n'est pas seulement la clarté de la solution trouvée, mais bien *l'obscurité* qui peut mener l'analyste à la certitude. Toute analogie a ses limites. Celle qui rapproche l'interprétation et le puzzle joue précisément sur les limites, les bords des petits morceaux de bois découpés. Il n'existe pas cependant de pièce qui terminerait l'analyse une fois pour toutes, de fragment dernier ; en ce sens, l'analyse est infinie pour nous et nos patients. Mais en même temps, lorsqu'on parvient par exemple à verbaliser un fantasme, au plus près de la représentation inconsciente et de l'affect, il arrive que le psychanalyste et son patient disent ou pensent qu'il en est bien ainsi, et pas autrement, et que c'était là le seul morceau possible.

Mais, aurais-je ajusté avec ce chien les pièces selon un schéma préétabli, selon la réalité d'une image ou d'un dessin initial que je souhaitais retrouver ? Aurais-je suivi les traces de Freud, s'acharnant, dans *L'Homme aux loups*, à prouver que sa reconstruction concordait avec l'événement ? S'agit-il pour nous, comme Freud l'écrit parfois, de trouver une concordance entre le fantasme ou le rêve et la réalité extérieure, de nous en satisfaire, ou encore de considérer cette concordance comme le bien-fondé de notre interprétation ?

L'analyste tient compte d'une réalité factuelle car il ne peut connaître les éléments d'une vie en dehors de toute réalité historique.

Ce qui arrive au sujet lui advient dans sa relation à des objets qui, bien qu'ils soient pris dans un réseau projectif et fantasmatique, donnent une impulsion à la psyché. Il n'y a pas de pur fantasme formé d'une manière endogène, sans qu'aucune perception, aucun objet n'interviennent, même s'ils ne sont pas reconnus comme extérieurs au sujet. Le fantasme ne crée pas le fait mais l'utilise et l'interprète.

Cependant, cette réalité factuelle n'importe que par le retentissement qu'elle a sur le patient, et par l'éclairage qu'il nous en donne. Ce que l'on reconstruit, ce sont donc les dispositions libidinales d'un sujet à un certain moment du passé.

On propose au patient une réalité passée qui peut être factuelle, qui ne l'est pas nécessairement. Le passé ne doit pas être une borne à la construction qui se

constitue à partir de la situation analytique, mais sa prise en compte transforme le rapport du sujet à la temporalité.

J'avais évidemment été sensible au fait que Véronique était une enfant adoptée, et j'en avais tenu compte au cours de la thérapie, mais je ne pense pas en avoir fait une cause explicative ni l'unique source des difficultés de Véronique, ce qui aurait empêché toute analyse. Même si cet événement entraîna d'emblée chez moi des contre attitudes aussi bien avec la petite fille qu'avec ses parents, ce qui importait était de comprendre ce que Véronique en avait fait et lui laisser la liberté de me le dire. La liberté aussi jusqu'à la fin de donner toutes les formes à sa chimère.

Mais, lorsque ce n'est pas un événement que nous essayons de retrouver, ne sommes-nous pas tentés de confirmer à tout prix *nos théories* qui feraient alors office d'unique réalité ?

Les rêves de confirmation, « ceux qui tirent la jambe derrière l'analyse », ne sont-ils pas la preuve pour le patient qui doute ou le public sceptique, de l'influence de l'analyse et de l'analyste sur ce que dit le patient, et partant de l'inexactitude des interprétations, voire de toute la théorie ?

Que Véronique me parlât de son chien, séance après séance, n'était-ce pas la preuve de sa *docilité* et de sa complaisance à mon égard, moi qui avait d'emblée souhaité qu'elle eût un chien, et qui m'intéressais tellement à lui.

Toujours dans le même texte, sur la théorie et la pratique de l'interprétation du rêve, Freud indique précisément que la situation analytique est un excitant et que le rôle de la suggestion est indéniable. Mais peu importe, dit-il ; ce qui compte, c'est de drainer à la conscience des morceaux de refoulé, des pièces du puzzle qui, sans cette pression, ne nous seraient jamais accessibles.

Avec la mise en mouvement du refoulé qu'avait permis l'histoire du chien apparaissaient de nouveaux fragments. Car la réalité psychique parvient bien à notre conscience « en fragments ou en rubans ».

Le fragment, indique le *Robert*, est un morceau d'un objet, d'une chose qui a été brisée, ou la partie d'une oeuvre dont l'essentiel a été perdu ou n'a pas été composé. On peut penser que cette oeuvre perdue serait l'ensemble des fantasmes ou des représentations maintenus inconscients par le refoulement ou n'ayant jamais été conscients, inscrits seulement *en* un lieu psychique comme le refoulé originaire.

Des signes imperceptibles, des petits riens, des bagatelles, dit Freud, nous mettent sur la piste de l'ensemble auquel ils donneront un sens qui jusqu'alors nous était caché, mais peuvent aussi nous attirer vers un autre chemin. Pour un rien, « non » signifierait « oui ».

C'est dans cette perspective que l'on peut attacher de la valeur à *l'Einfall*, l'idée incidente, accessoire, qui tombe d'on ne sait où, comme décrochée de la proposition principale.

En physique, on dit d'un élément qu'il est incident lorsqu'il rencontre une surface réfringente, c'est-à-dire une surface qui fait dévier les rayons lumineux ou les ondes électromagnétiques. L'idée incidente transporte l'éclairage ailleurs comme le détail peut faire dévier le sens d'un rêve ou d'un mot qui peut devenir alors mot d'esprit ou d'injure.

Le chien avait-il été, au début du moins, une idée incidente à laquelle Véronique avait ajouté des subordonnées ?

Le détail peut être un « point nodal », une croisée de chemins qui découvre un tracé enfoui, des "*formes fondamentales*" que Freud évoque dans la deuxième partie de ce texte de 1923 sur l'interprétation du rêve. Le rêve serait comme une oeuvre littéraire, où l'on peut retrouver — je cite le texte — des « *motifs fondamentaux* encore reconnaissables certes mais utilisés en toutes sortes de bouleversements et de transformations ».

Le texte dit *Grundmotive* ».

Le « *Grund* », c'est la fondation, la base ; c'est plus le sédiment que le sol, c'est aussi ce qui compose le terrain. En architecture, « *Grund* » signifie les fondations de la maison. Quant aux « motifs », ils peuvent être à la fois compris comme des « mobiles » mais aussi comme le sujet d'un tableau, ou plus précisément comme un ornement répété dans une oeuvre ; La traduction anglaise dit « *basic themes* », des thèmes de base. Les « motifs fondamentaux » seraient-ils la base de l'organisation singulière de la réalité psychique ?

L'un des motifs fondamentaux des romans de Véronique était *la méprise*. Avant que le chien apparaisse, Véronique m'avait expliqué comment s'était passée son adoption en ces termes : « Un jour, je jouais à la poupée, et au papa et à la maman ; ma nourrice a pensé que je voulais *vraiment* un papa et une maman, alors elle m'en a cherchés. Moi, je n'en voulais pas spécialement, j'étais bien chez elle. »

J'avais donc été conduite par Véronique à répéter, en partie du moins, ce que sa nourrice avait fait et pensé : j'avais cru que Véronique avait eu un chien, alors qu'elle avait souhaité pouvoir jouer librement avec *la pensée* d'un chien, et me faire croire à un chien réel pour pouvoir le fantasmer.

Aux côtés du travail, silencieux ou pas, d'interprétation et de construction de l'analyste, il faudrait ajouter son activité de représentation qui sous-tend les activités précédentes.

Les représentations contradictoires, parcellaires, qui ne s'emboîtent pas parfaitement mais qui peuvent, comme dans un tableau, se superposer, s'entremêler, se traverser, permettent à des lignes de forces, des « motifs fondamentaux », de se dégager. De plus, un élément ou plusieurs, *des fragments*, comme détachés de l'ensemble, éléments épars, signifiants linguistiques par exemple, peuvent indirectement donner un rythme et attirer à eux, voire les renverser, ce qui semble être de prime abord les structures principales. Le « *Grund* » ne se voit pas à l'œil nu. Le regard accroché à l'image ne permet pas la reconstruction. Quitter l'image donne accès à la représentation et à l'imaginaire où plusieurs combinaisons et organisations deviennent alors possibles. Le chien de Véronique se présentait comme un portrait aux diverses facettes qui semblent toujours en suggérer d'autres.

L'ensemble de représentations que nous avons avec les patients névrosés est non fini et mouvant. Nos constructions et interprétations se forment autour de mots, de phrases, de rêves, de scènes, et prennent corps dans la relation transférentielle.

Je vois dans ces constructions une analogie possible avec certains portraits de Picasso car, bien qu'il s'agisse d'une peinture figurative, une vision univoque, frontale, est exclue. Le portrait incite le spectateur à le regarder comme un objet en perpétuelle transformation.

Véronique, je l'ai appelée ainsi car c'est le prénom d'une amie d'enfance à laquelle ressemblait un peu la petite fille que j'avais eue en thérapie. Au cours de la rédaction de ce texte, quelqu'un me félicita pour l'heureux choix de ce prénom puisqu'il venait en écho à tout mon propos.

Je m'aperçus alors seulement que Véronique signifiait en effet la « vraie image », *vera icon*. (Véronique était la femme qui aurait essuyé le visage du Christ lors de sa montée au Calvaire et dont le linge aurait gardé l'empreinte du visage divin.)

Ce qui se répétait ainsi était l'intervention d'un tiers qui, comme le père de la petite fille, me permettait de voir ce qui m'avait échappé et qui était du même ordre ce que j'avais pris pour vrai était une vraie *image*. (J'ai découvert à cette occasion qu'il existe dans l'art tauromachique une passe appelée véronique : le torero attend la charge du taureau en tenant la cape déployée à deux mains face à la bête ; il se tient donc devant le taureau comme la Sainte Femme se serait tenue devant le visage du Christ.)

Mais enfin qu'avais-je perdu ou gagné à croire que ce chien existait matériellement, en dehors de l'analyse ?

Lorsque je pensais qu'il menait son existence bien réelle de chien, je n'avais pas eu de difficulté à transporter les récits de Véronique sur une scène fantasmatique, à entendre ce qu'elle disait comme l'expression de ses rêveries. Cela m'avait été d'autant plus facile de penser en termes de roman, que je ne doutai pas un instant de la réalité matérielle de ce chien.

La réalité psychique acquérait une consistance indéniable du fait même de cette autre réalité dont Véronique aurait pu ne rien dire dans la cure ou me raconter autre chose.

Ne pourrait-on pas alors avancer qu'il faudrait toujours que nous nous représentions en arrière-fond de la réalité matérielle pour que nous puissions en détacher de la réalité psychique, ou en tout cas penser leurs existences respectives en termes dialectiques et non pas opposés ? En somme, pour pouvoir se déplacer sur le terrain de la réalité psychique, il faut pouvoir se représenter d'une manière assurée une réalité matérielle.

Freud aurait-il découvert la réalité psychique s'il s'était dit d'emblée que ses patientes hystériques racontaient des histoires inspirées par leurs fantasmes, s'il n'avait pas adhéré à leur mensonge ?

Ne pourrions-nous pas faire de la réalité matérielle un levier pour penser la réalité psychique ? Non plus un empêchement mais un instrument dans un mouvement qui irait d'une réalité à l'autre ?

Pour le moment, l'histoire de Véronique s'arrête ici.

Ferenczi et les questions toujours ouvertes

Conférence du 20 octobre 1992

André Haynal (Genève)

Sigmund Freud a inauguré des idées qui ont grandement bouleversé la façon de penser et de *sentir* de notre siècle.

Je dis bien « inauguré », même si ses idées sont les fondements de ce qu'on peut appeler la tradition freudienne. Mais il le disait lui-même : « La psychanalyse [...], cela va de soi, n'a pas jailli du rocher ni n'est tombée du ciel, elle se rattache à quelque chose d'antérieur qu'elle prolonge, elle part d'incitations qu'elle retravaille. » (Freud, 1924, p. 97(1)) et, sans aucun doute, sa pensée a évolué en interaction avec son entourage : Fliess, mais aussi Brentano, Breuer et, pour les années qui nous intéressent ici, Ferenczi — sans oublier Jung, Abraham, Jones. Si je me borne aujourd'hui à vous soumettre quelques idées sur cet échange avec Ferenczi, c'est parce que la sortie du volume 1 de leur correspondance a, je pense, aiguë et réactualisé votre intérêt pour ce sujet.

Dans une image plus fantasmagorique que mythologique, Freud est représenté comme « *fons et origo* » de toute la psychanalyse. En vérité, ses diverses correspondances, avec Ferenczi surtout, mais aussi avec Abraham, Binswanger et d'autres, nous montrent bien la naissance et le grandir de la psychanalyse, inimaginables d'une part sans son creuset culturel : Schopenhauer, Nietzsche, la sexologie, etc., et d'autre part sans les interlocuteurs dont Freud avait tant besoin, même si parfois c'était seulement pour mieux définir sa propre position vis-à-vis de son entourage, comme avec Adler, Jung, etc.

J'aimerais évoquer deux images : celle de Ferenczi *avant* sa rencontre avec Freud, et celle de Ferenczi *plus tard*, poursuivant son chemin seul, en explorant les domaines de la communication psychanalytique — contre-transfert, occultisme, traumatisme, que sais-je... — et, vers la fin, soulevant des questions, laissant ouvertes des portes... Son testament — le transfert et le contre-transfert : une « tâche sans fin »...

Qui était donc ce Sandor Ferenczi avant qu'il rencontre Freud en 1908 ?

Au tournant du siècle, célibataire habitant l'hôtel Royal (qui existe encore aujourd'hui) sur l'un des grands boulevards, ayant son « quartier général » dans le café de ce même hôtel, il y fréquente l'élite littéraire et artistique de la capitale hongroise en plein essor. Son interaction avec ce milieu libéral-progressiste ne saurait être surestimée. Il est l'un des membres typiques de l'intelligentsia de Budapest et montre, dès ses travaux

prépsychanalytiques, l'influence de cette culture sur sa conception du psychisme.

Nous rencontrons déjà chez lui les thèmes principaux qui seront également ses préoccupations d'analyste — de même que souvent ceux des poètes, des chercheurs et des psychanalystes, liés à leurs fantasmes fondamentaux, sont « arrêtés » très tôt :

1. L'étude de la **communication** dans ses formes les plus *occultes*, au sens fort du terme (Ferenczi, 1899) : les relations profondes dans *l'hypnose* (Ferenczi, 1904a), la communication dans *l'amour* (Ferenczi, 1901), émergent très tôt. Suivra sa préoccupation du problème du **changement**, en psychanalyse notamment (2). Jeune interne à l'hôpital Rökus (Saint-Roch), l'un des plus anciens hôpitaux de Budapest, sous la férule d'un patron très autoritaire et malveillant (« homme dur » dira-t-il — Ferenczi, 1917 [199], p. 288) l'obligeant à s'occuper des prostituées au lieu de se consacrer à l'étude des phénomènes psychiques dans le cadre de la neuropsychiatrie de l'époque, il se livre à des *expérimentations* pour s'explorer lui-même (« À défaut d'un autre matériel d'observation, j'effectuais des expériences de psychologie sur moi-même », *ibid.*) avec une méthode d'« *association libre* » en usage à l'époque, l'« écriture automatique », « dont les spirites parlaient beaucoup » (*ibid.*). Donc, dans la solitude, le rejet, une sorte d'auto-analyse déjà... C'est le moment où il conçoit son article sur le spiritisme (Ferenczi, 1899), article étonnant où il est déjà question de fonctionnement *inconscient* : « Ce que nous savons aujourd'hui prouve sans aucun doute possible que dans le fonctionnement psychique, il existe beaucoup d'éléments inconscients [öntudatlan] et à moitié conscients. » En outre, il y a, dit-il, des *clivages* dans la vie psychique. Déjà alors il estime « probable que la plus grande partie des phénomènes de spiritisme se basent sur la division en deux ou plusieurs parties des fonctions psychiques, dont une seule est posée dans le foyer du miroir convexe de la conscience, pendant que les autres fonctionnent en dehors de la conscience [öntudat nélkül], de façon autonome. C'est ce qui expliquerait comment le médium peut conduire en dehors de sa conscience et non intentionnellement ses expériences » (Ferenczi, 1899, p. 478).

Plus tard, on le sait, sa conviction que les phénomènes occultes éclaireront des aspects du transfert, que la « *Gedankenübertragung* » (le *transfert de pensée*) permettra de comprendre l'« *Uebertragung* » (le *transfert tout court*), persistera tout au long de son évolution, conviction que d'ailleurs Freud partage. D'autre part, ses expériences hypnotiques, notamment le « rapport » profond, lui

suggèrent les métaphores utilisées pour étudier les états régressifs dans le transfert, qui permettent de « revivre dans l'analyse les événements traumatiques » (Ferenczi, 1934 [296], p. 144), et ceci jusqu'à son *Journal* (1985 [1932]).

2. Les formes les plus inhabituelles de la **sexualité**, comme le cas de Rosa K... (Ferenczi, 1902), attirent également déjà son attention. Cet intérêt apparaît dès son article « *L'amour dans la science* » (Ferenczi, 1901) qui, rappelons-le, précède de quatre ans les « *Trois Essais* » (Freud, 1905d). Il se demande comment le *szerelem* », ce découpage linguistique propre à la langue hongroise, qui dispose de ce mot pour exprimer « amour sexuel » (par opposition à « *szeretet* » qui signifie amour » tout court, surtout dans son aspect affectif), « libère les immenses énergies psychiques dont l'activité destructrice et constructrice présente l'individu et l'espèce au sommet de sa capacité d'agir » (Ferenczi, 1901, p. 190) : voilà déjà la place centrale reconnue à la sexualité. Il souligne « l'influence désavantageuse des préjugés pour l'examen libre », donc le rôle de la censure, et cite Möbius, le « franc-tireur » (3) de la psychiatrie d'alors, selon qui ce chapitre de la science est encore à écrire. Ferenczi déclare que par ce fait-là, « les seules sources de la psychologie de l'amour, même aujourd'hui, sont la poésie et la littérature romancière » (*ibid.*, p. 191) et qu'on peut apprendre davantage de Maupassant et de Heine — dont il imite d'ailleurs le style dans les tentatives poétiques de sa jeunesse — que des épais volumes de la psychologie, et il établit des liens de l'amour vers la possessivité, l'amour masochique de la personne « non comprise », la jalousie, qui peuvent menacer l'individu de psychose, de dévergondage, de criminalité ou d'ivrognerie » (*ibid.*, p. 192). Comme on le voit, Ferenczi prépsychanalytique n'est pas loin d'être déjà psychanalytique... La biographie de Roza K..., « une véritable odyssée », se fonde notamment sur une autobiographie de cette personne qu'aujourd'hui on cataloguerait comme lesbienne, transvestiste, voire transsexuelle. Ferenczi se montre à ce moment, aussi bien dans cet article que dans son activité en faveur des homosexuels, très sensible à la nécessité de la lutte contre la répression sociale et au rôle du médecin, du psychiatre qu'il est alors, dans cette lutte. La lecture du cas lui-même impressionne encore davantage par ses capacités *d'identification* fine à cette femme malheureuse et l'intention d'y introduire, même au prix de spéculations, une certaine *intelligibilité* qui restera l'une de ses forces.

3. Les liens non conscients entre les différents éléments de notre imagination, notre pensée, nos

représentations, l'idée de **l'associationnisme** — déjà présente dans ses expérimentations avec l'« écriture automatique » —, lui feront rencontrer Jung, qui publie en 1906 son livre sur les « associations de mots » (Jung, 1906a). Ferenczi, immédiatement — avec sa capacité d'enthousiasme pour tout ce qui lui paraît susceptible de découvrir les mystères de l'âme humaine — se précipite sur cette méthode, achète un chronomètre et fait ses « expérimentations » jusque dans les cafés littéraires qu'il a coutume de fréquenter.

Le 27 mai de la même année, au Congrès des Neurologues et Psychiatres du Sud-Ouest de l'Allemagne à Baden-Baden, Jung défend l'étude de Freud sur Dora (Freud, 1905e) contre une attaque virulente du psychiatre Aschaffenburg, et relie alors sa recherche aux idées de la psychanalyse (Jung, 1906b). Il envoie un exemplaire de ce travail à Freud, et les remerciements de ce dernier représentent la première missive d'une longue correspondance échangée entre eux, qui englobera plus de trois cent cinquante lettres et durera de façon continue jusqu'en 1914. Ferenczi cherche un contact personnel avec Jung au début de 1907. Celui-ci, après une visite en mars 1907 à Vienne (où il rencontre Freud le 3 et participe à une réunion de la Société du Mercredi le 6), fera un saut à Budapest et y passera quelques jours en compagnie du docteur Fülöp Stein, ami et collègue de Ferenczi, occasion pour ce dernier de faire sa connaissance personnellement. Par la suite, Ferenczi, mû par ses intérêts pour les tests d'association, se rend à la clinique psychiatrique de Zurich, le Burghölzli (4), pour voir Jung. Et en 1908, c'est grâce à une introduction de ce dernier que Ferenczi, toujours en compagnie du docteur Fülöp Stein, rencontre Freud.

4. Quand celui-ci l'invite, l'été de la même année déjà, à donner une conférence au Congrès de Psychanalyse à Salzbourg, Ferenczi parlera de **l'enfant** — quatrième grand sujet de ses préoccupations scientifiques (5) — en évoquant des perspectives nouvelles sur l'éducation des enfants, inspirées par des ouvertures freudiennes (Ferenczi, 1908 [63]). Avec l'enfant, ou même avec le bébé, il aura une relation profonde de projection et d'introjection, je dirais de véritable « identification projective » : il se verra tout au long de sa vie comme un « bébé savant ».

En disant que les enfants, le nourrisson, sont « savants », Ferenczi introduit l'idée que chez eux, la perception, l'idéation et l'expression de leurs sentiments, de leurs sensations, ne sont pas encore distordues par des défenses, l'insincérité,

l'inauthenticité qui leur seront imposées plus tard. Nous trouvons déjà ici la notion, non comme on l'a cru à tort, d'une certaine « innocence infantile » — il ne s'agit pas d'innocence dans le sens d'une « asexualité » — mais d'une *authenticité* infantile, pour employer un terme d'aujourd'hui. Ferenczi analyste ambitionne de parvenir à la sincérité, à l'authenticité, non seulement de l'analysand (6), mais de l'analyste ; comme il l'écrira plus tard à Freud, on devrait pouvoir « dire la vérité à tout le monde : à son père, à son professeur, à son voisin et même au roi... » (Freud / Ferenczi, 1992, 109, Fer., 5.2.1910 (7) et arriver à s'occuper de l'enfant dans l'homme, dans l'être humain, car c'est ce qui présente le plus de valeur à ses yeux. S'il a remarqué que « l'idée de "wise baby" n'a pu être trouvée que par un "wise baby" » (Ferenczi, 1932 [3081, fr. p. 313), il se présente donc lui-même comme un « nourrisson savant », proche de l'enfant, de ses désirs et des souffrances imposées par autrui. Je vous rappelle que Rudnytsky, à la lecture du Journal clinique, en est arrivé à conclure que Ferenczi aurait été lui-même un enfant traumatisé...

Il est intéressant, dans ce contexte, d'évoquer la discussion épistolaire qui a lieu en 1911 déjà entre Ferenczi et Freud — à peine se connaissent-ils — et dans laquelle Ferenczi pense que, puisque les enfants tout petits n'ont pas de refoulement, ils n'ont pas besoin de la symbolique comme représentant du refoulé (Freud/Ferenczi, 1992, 228, Fer., 7.6.1911) : « pas besoin d'un langage indirect » (*ibidem*, 226, Fer., 3.6.1911). Dans cet échange, il se fait déjà l'avocat de l'authenticité de l'enfant ; il anticipe : nous sommes à la racine de l'idée qu'il explicitera dans son « chant du cygne » intitulé « *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant* » (Ferenczi, 1933 [294]) : c'est pour cette raison que les enfants et les adultes ne se comprennent pas, se « mécomprennent » (« *missverstehen* », *ibid.*).

C'est cette ligne qui se poursuivra notamment dans son travail sur le petit Arpad (Ferenczi, 1913 [114]), un essai clinique qui montre Ferenczi analyste à l'œuvre dans une démarche à plusieurs étages selon les meilleures traditions d'un Sherlock Holmes clinique : découvrir les arrière-plans du symbolisme de l'homme-coq — selon le récit de l'une de ses *analysandes*, l'épouse de l'écrivain Dezső Kosztolányi. Dans « *Développement du sens de la réalité et ses stades* », la même année (Ferenczi, 1913 [111]), il élabore l'omnipotence de l'enfant au début de son évolution et, plus en détail, le jeu d'introjction et de projection : l'œuvre de Mélanie Klein a été sans doute puissamment influencée par ces pensées de Ferenczi et, on le sait, elle a écrit qu'elle lui devait de la reconnaissance et qu'« il avait des

traits d'un génie » (Grosskurth, 1986, p. 104). En fait, c'est Ferenczi qui l'a encouragée à s'occuper de la psychanalyse des enfants et il restera en quelque sorte « équidistant » entre elle et Anna Freud lors de leurs divergences d'opinion et tensions ultérieures (8), malgré les réserves qu'il avait en particulier contre la perspective d'un *instinct* de mort (réserves émises notamment dans son Journal clinique).

En 1909, Ferenczi entre sur la scène de la psychanalyse avec son premier grand travail original : « *Transfert et introjection* » (Ferenczi, 1909 [67]) : on sent que dans le courant des grandes traditions que Freud a établies, une nouvelle voix et une nouvelle sensibilité se font jour. Le « transfert » de Ferenczi, sans aucun doute, n'est pas celui des écrits de Freud ; cet homme, âgé alors de trente-six ans, introduira des vues inédites, surtout dans son œuvre de la fin des années vingt, ce qui fera de lui le père, ou si on veut, la mère de la psychanalyse moderne.

Il est fascinant de voir comment ces thèmes qui émergent si tôt dans l'œuvre de Sándor Ferenczi seront poursuivis durant toute sa vie, toute son activité créative. Comme, dans notre vie fantasmagique, notre élaboration tourne autour des mêmes idées de base, ainsi cette œuvre scientifique si spontanée et si inventive paraît n'être que l'élaboration de quelques thèmes fondamentaux, une élaboration conduite à travers les différents obstacles internes et externes, *jusqu'au bout*.

Dans le travail de 1909, outre les côtés projectifs du transfert sur l'écran blanc de la personne du psychanalyste, déjà acquis par Freud, Ferenczi met l'accent également sur le désir d'introjction, qu'il conçoit comme une sorte de « *Sucht* » (de toxicomanie) : le sujet, et en particulier le « névrosé », est mû par un constant désir de recevoir, d'enrichir son intérieur, d'« inclure dans sa sphère d'intérêt une part aussi grande que possible du monde extérieur, pour faire l'objet de fantasmes conscients ou inconscients » (Ferenczi, 1909 [67], fr. p. 100). Nous trouvons là en noyau l'idée de la constitution d'un objet interne par introjction et, en relevant ces deux aspects complémentaires, déjà en germe celle de l'« identification projective » plus tardive, chère à son élève Mélanie Klein (Klein, 1946). Dans la constitution du transfert, il appréhende le *déplacement*, dans la ligne de la continuité et de la contiguïté des *associations*, par exemple ces ressemblances physiques dérisoires dans « le ridicule apparent d'un transfert établi sur des ressemblances infimes » (*ibid.*, p. 97). Il fait ainsi le lien avec le travail des rêves ou avec les mots d'esprit

examinés quelques années plus tôt par Freud (Freud, 1905c) et insiste également sur le caractère la plupart du temps inconscient de ces introjections. Nous apercevons déjà dans cet article l'une des futures caractéristiques de Ferenczi psychanalyste mature : il n'est pas prêt à rejeter tout ce qu'il a appris dans des relations *hypnotiques* profondes. Il essaie de comprendre ce que sa sensibilité a acquis dans ce contact corps à corps dont il a fait l'expérience dans les situations d'hypnose en l'appelant « hypnose maternelle », de le dissocier de la façon autoritaire dont l'hypnose « paternelle » était exercée à cette époque et de rendre intelligibles, derrière ces relations de haute intensité, les configurations originaires qui se cachent, la mère aimante et le père représentant l'autorité, « comme survivance de l'amour et de la haine infantile-érotique pour les parents » (*ibid.*, p. 125).

Le lien entre cette clarification de son expérience, posant les fondements de sa théorie future, et les petits *bijoux cliniques* publiés dans les années suivantes, est évident : les phénomènes de la cure psychanalytique, notamment les « *Symptômes transitoires au cours d'une psychanalyse* » (Ferenczi, 1912 [85]) et « *A qui raconte-t-on ses rêves ?* » (Ferenczi, 1913 [105]), comme étant conditionnés par le transfert et par le contre-transfert ; il présente un peu plus tard une ouverture étonnante déjà pour différentes possibilités d'expérimentations dans la cure analytique (« *Analyse discontinuë* », Ferenczi, 1914 [147])...

C'est ce côté expérimentateur des relations analytiques qui sera sa force et, sinon sa faiblesse, au moins le côté contesté de son évolution dans les années vingt.

L'élaboration de la problématique du transfert se fait au cours des années suivantes dans un échange étroit entre son Maître Sigmund Freud et ce Bébé Savant intuitif, profond, curieux, innovatif, que Ferenczi devient de plus en plus, fût-ce au prix de certaines épreuves très douloureuses. Ceci implique d'une part la découverte par expérience de l'immense mobilisation que le transfert opère de façon cachée chez les deux protagonistes de l'analyse. Freud est déjà interloqué par l'échec du cas de Dora, dont la publication est tout un conte d'embarras, d'ambivalences et d'incidents inattendus jusqu'à ce que le récit de ce cas puisse être rendu public en 1905 (voir Strachey, SE 7 : 3-5). L'année suivante commence l'histoire du « prince héritier » Carl Gustav Jung et de Sabina Spielrein, dans laquelle Freud se trouve impliqué (Freud/Jung, 1961a ; Carotenuto et Trombetta, 1980). En 1911, c'est Ferenczi qui tombe

amoureux d'une de ses patientes, Elma Pálos. La souffrance provient de la mobilisation affective de l'analyste : « Etre calomniés et roussis au feu de l'amour avec lequel nous opérons, ce sont les risques de notre métier. » (Freud/Jung, 1961a, 134 F, 9.3.1909). « De telles expériences, si elles sont douloureuses, sont aussi nécessaires et difficiles à épargner. [...] Il nous pousse ainsi la peau dure qu'il nous faut, on devient maître du "contre-transfert" dans lequel on est tout de même chaque fois placé, et on apprend à déplacer ses propres affects et à les placer correctement. C'est un *blissing in disguise* » (Freud/Jung, 1961a, 145 F, 7.6.1909 (9)). Ces implications des forces affectives de toute évidence en jeu tournent l'attention du trio Freud-Jung-Ferenczi, notamment lors de leur voyage aux Etats-Unis, à la Clark University, en août 1909, vers l'occulte, sujet de la thèse de Jung et objet d'intérêt depuis toujours pour Ferenczi. C'est là que les lignes du transfert et des mystères de l'occulte se rejoignent, toujours dans l'espoir que la « *Gedankenübertragung* » (transmission de pensée, mais en allemand « transfert de pensée ») éclaire l'« *Uebertragung* » (le transfert). Ferenczi, mû par l'enthousiasme qui lui est coutumier, déniche dans toute l'Europe les voyantes et les pythonisses, et Freud participe à ces différentes expériences ; ils jouent le médium à tour de rôle, une ligne qui se poursuivra encore pendant de nombreuses années : ainsi, en 1925, Freud remarquera encore, s'adressant à Abraham, qu'Anna possède une « sensibilité télépathique » (Freud/Abraham, 1965a, fr. p. 393). Et n'oublions pas qu'à la fameuse réunion du Comité secret en 1921, dans les montagnes du Hartz, il présente un texte sur « *Psychanalyse et télépathie* », destiné seulement à son cercle interne et qui ne sera publié que de manière posthume (Freud, 1941d — en français par Vladimir Granoff (10)).

Pour le moment, il y a un échange d'idées, une exaltation à ce sujet entre Freud et Ferenczi et une volonté d'approfondir l'impact des forces affectives opérant dans le transfert et dans le contre-transfert — volonté apparemment sans aboutissement, cependant, si bien que le projet freudien de publier une « *Allgemeine Methodik der Psychoanalyse* », une méthodologie générale de la psychanalyse, ne verra jamais le jour, comme d'ailleurs la métapsychologie, et que seuls paraîtront des travaux que Freud, plus tard, estimera destinés aux « débutants » (Blanton, 1971, fr. p. 47) et essentiellement négatifs (11) (1113 F, 4.1.1928). Puisque son intuition de génie l'a toujours guidé avec une sûreté de somnambule, en quelque sorte, on peut aussi considérer que le renoncement à ces deux ouvrages systématiques (métapsychologie et technique) n'est pas seulement le signe de l'échec d'une synthèse

mais aussi une nouvelle façon de construire sa théorie et d'avancer dans le débusquage des forces profondes du psychisme humain qui fait que son œuvre a les caractéristiques d'un édifice postmoderne, d'îlots en îlots, d'insights en insights, et, dans sa structure même, est très en avance sur les idéaux scientifiques de son temps (12)(13).

Ferenczi est toujours à ses côtés dans cette épopée : ce n'est pas un hasard si le couronnement de ses intérêts « techniques » est son exposé à Budapest au congrès de 1918 (qui en même temps est la consécration des efforts de Ferenczi pour introduire la psychanalyse dans cette ville, et sans doute son heure de gloire). Rappelons qu'à cette occasion, avec une grande ouverture, Freud pose le problème de la nécessité de la diversification de cette technique, notamment en disant qu'elle « s'est faite en travaillant avec des patients hystériques..., déjà pour des phobiques il a fallu la modifier » (Freud, 1919a, fr. p. 139 (14)). On a l'impression que dès ce moment, Freud attend de ses élèves qu'ils lui apportent des insights dans ce domaine et, comme on le sait, il propose — fait unique — un prix pour ceux qui éclaireront ce champ, et notamment les liens entre la technique et la théorie. Déjà en 1912, il implorait Ferenczi de s'occuper de ce domaine (« Je ne veux pas voir la technique dans les mains de Stekel », Freud/Ferenczi, 1992, 272 F, 28.1.1912), et il se félicite du rapprochement de celui-ci avec Rank dans ce but (« Je me suis beaucoup réjoui de l'augmentation de votre intimité avec Rank, elle promet du bon pour l'avenir », 909 F, 24.8.1922 ; et à Rank le 8.9.1922: « Comme vous le savez, votre alliance avec Ferenczi a toute ma sympathie. »)

La suite est connue. Il en découle en ligne directe la radicalisation du concept du transfert en 1926 : « Cela a représenté pour moi-même et pour mes analyses un progrès essentiel de prendre, sous l'impulsion de Rank, la relation du malade au médecin comme pivot du matériel analytique et de concevoir de prime abord *chaque* rêve, *chaque* geste, *chaque* acte manqué, *toute* détérioration ou amélioration de l'état du patient comme des expressions de la relation transférentielle et de la résistance. » (Ferenczi, 1926 [271], fr. p. 368 — c'est moi qui souligne).

Je voudrais insister sur le fait que pratiquement *toute la communauté psychanalytique a repris* l'idée du rôle central de l'analyse du *transfert*, de l'importance, au-delà du nœud œdipien, de la *mère* et, pour beaucoup, du traumatisme, en oubliant qu'il s'agit là historiquement d'un héritage de Ferenczi des années vingt, plus ou

moins proche de Freud qui d'ailleurs a plusieurs fois reconnu la valeur de ses contributions. Ainsi, il dit « beaucoup apprécier » le travail de Ferenczi et Rank, « comme un correctif à ma conception du rôle de la répétition ou de l'agissement en analyse » (Freud, 1965a, lettre circulaire au Comité, 15.2.1924, fr. p. 351). Les recherches de Ferenczi aboutissent à une conception d'un champ *d'interactions*, finalement celle de l'*intersubjectivité* (sans jamais, à ma connaissance, utiliser ce terme), mais qui ne deviendra pas un interactionnisme à bon marché — son ardent accrochage à l'héritage freudien l'en protège, ainsi que de tout piège de simplification. Lors des diverses expérimentations par le changement de rôle de l'analyste (thérapie active et relaxation), phases d'essais caricaturées aussi bien dans l'œuvre de Jones que dans d'autres écrits sur Ferenczi, ou en s'étant rendu compte de l'importance de l'attitude du psychanalyste dans la cure analytique, et en brisant ainsi le tabou (15) de la prise en considération de ses sentiments, de sa réaction interne, il en arrive à centrer son intérêt sur le contre-transfert, la *métapsychologie de l'analyste*, ce qui n'est qu'une conséquence logique. Le goût de l'expérimentation l'amène alors plus loin encore et, en ayant fait l'expérience avec Georg Groddeck (16), il reprend avec quelques *analysands* l'« analyse mutuelle », dont il rend compte dans son *Journal Clinique* (Ferenczi, 1985 [1932]), ultime étape de son élaboration.

Cet héritage de l'approfondissement des états régressifs, de la répétition du traumatisme dans l'interaction analytique et avant tout du rôle central du *contre-transfert* et par là de la nécessité d'une *métapsychologie* de l'analyste, devient le sujet de *controverses* entre Sándor Ferenczi et Sigmund Freud, surtout depuis 1927 et jusqu'à la mort du premier (Haynal, 1987 ; 1991, chap. 12). Ferenczi fut sinon rayé de l'histoire de la psychanalyse — par exemple dans certains « Instituts de psychanalyse » nord-américains où on ne l'enseignait même pas, où on l'ignorait (17) — au moins considéré (avec son ami d'un temps, Rank) comme l'un de ces fous qui, selon Jones, auraient tous les deux sombré dans la psychose, en tant que punition pour leur prétendue révolte, comme dans un mythe ou un drame grec, alors qu'en réalité, ils osaient apporter une contribution originale à la pratique de la théorie de la psychanalyse.

Ferenczi a sans aucun doute fécondé le monde analytique de la seconde partie de notre siècle, par l'attitude qu'il a inaugurée — non sans avoir fait un long passage dans une lutte intérieure constante —, une attitude de contact avec sa propre expérience, et en resituant la théorie et la construction des hypothèses là

où elles doivent être dans une réflexion libre sur la pratique. Il ne s'agit plus de l'introjection d'une autorité et de son « *ipse dixit* » ou « *autos efa* », mais d'un point de balisage dans un échange avec les pères et les pairs sur, l'expérience et sa formulation.

Cet homme en constante évolution abordera encore une autre façon d'appréhender l'inconscient et les forces opérant dans le processus psychanalytique. Il me semble que dans cet ouvrage étonnant qui se situe comme un point final de sa correspondance avec Freud, une sorte de lettre ouverte à lui adressée, qu'est son *Journal Clinique* (1985 [19321]), émerge une conception

de la psychanalyse dans laquelle le meurtre, la culpabilité, le dialogue entre inconscients à travers ces thèmes, l'« *Einfühlung* » (l'empathie), le rêve, l'implication profonde des deux parties dans l'analyse, le rapprochent d'une conception de la psychanalyse qui réapparaîtra chez certains post-kleinien, chez Balint, chez les membres du *Middle Group* anglais tel Winnicott, etc., parmi d'autres. Dans la dernière année de sa vie, il a ouvert des portes, « *Ferenczi und kein Ende* », relançant les questions sur lesquelles nous travaillons aujourd'hui et nous travaillerons encore longtemps.

Notes

1. « Die Psychoanalyse... ist, wie selbstverständlich, nicht aus dem Stein gresprungen oder von Himmel gefallen, sie knüpft and Älteres an, das si forsetzt, si geht aus Anregungen hervor, die sir verarbeitet. » (GW 13 : 405).
2. Il l'écrira : « Cette confiance est ce quelque chose qui établit le contraste entre le présent et un passé insupportable et traumatogène. Ce contraste est indispensable pour que le passé soit ravivé, non pas en tant que reproduction hallucinatoire, mais bien en tant que souvenir objectif. » (Ferenczi, 1933 [294], p 128).
3. En français dans le texte.
4. Cet établissement fut la première institution qui, en tant que telle, accepta la psychanalyse et lui ouvrit, à titre de matériel d'observation, une clientèle plus large que celle de praticiens privés, notamment le monde des psychoses ; rappelons les séjours plus ou moins longs de Karl Abraham, Ludwig Binswanger, Abraham Arden Brill, Imre Décsi, Max Eitingon, Sándor Ferenczi, Johann Jakob Honegger, Smith Ely, Jelliffe, Ernest Jones, Alphonse Maeder, Herman Nunberg, Franz Riklin, Hermann Rorschach, Eugénie Sokolnicka, Sabina Spiefrein et Fülöp Stein.
5. Qui l'ont déjà amené, en 1904, à s'intéresser à la littérature scientifique concernant « le développement et le fonctionnement du psychisme infantile » (Ferenczi, 1904b).
6. Nous utilisons à dessein ce terme d'« *analysand* », qui fut celui de Sándor Ferenczi, gérondif désignant la personne qui est en train d'être analysée (probablement la source de la version de J. Lacan « analysant », participe présent).
7. Les lettres de Ferenczi à Freud sont désignées par « Fer » celle de Freud à Ferenczi par « F », et numérotées selon la nomenclature de la Correspondance Freud-Ferenczi (1992).
8. En exposant ses expériences et les idées qui en sont issues, il reconnaît dans une même haleine les mérites de Mélanie Klein et d'Anna Freud dont « tout le monde connaît et apprécie les travaux systématiques » (Ferenczi, 1931 [292], p. 100).
9. C'est d'ailleurs dans cette lettre que le mot « contre-transfert » est énoncé pour la première fois et que naît ce concept, qui paraîtra une année plus tard dans un travail publié (Freud, 1910d).
10. Un mystère entoure également son travail de 1922 paru dans l'Imago (Freud, 1922a) : il aurait dû être lu devant la Société psychanalytique viennoise mais, pour des raisons inconnues de la postérité, Freud y avait renoncé ; cependant, le texte, déjà sous presse, parut quand même (voir aussi les remarques de Strachey, SE 18 : 196).
11. « ... meine Ratschläge... waren wesentlich negativ ».
12. Une remarque terminologique : dans la Vienne de l'époque de Freud et dans son milieu, le mot « technique » n'évoque pas en premier lieu la technologie comme de nos jours, mais bien la technique des arts, celle du pianiste ou du peintre ; n'oublions pas que pour Freud, le premier aphorisme hippocratique « Ho bios brakhu, hê de teckhnê makra », en latin « ars longa, vita brevis », était sur toutes les lèvres, et surtout celles des étudiants en médecine et, dans ce contexte, bien entendu, « technê » = « art ». La technique de la psychanalyse, c'est donc l'art de la psychanalyse, en contrepoint à la théorie.
13. « An der Ichlibido haben Sie aber bemerkt, wie ich arbeite, Schritt vor Schritt, ohne inneres Bedürfnis nach Anschluss, immer unter dem Drucke eines gerade vorliegenden Problems, und mit ängstlichem Bemühen, den Instanzenzug einzuhalten » (Freud/Lou Andreas-Salomé, 13.7.1917, S. 68).
« Das systematische Bearbeiten eines Stoffes ist mir nicht möglich ; die fragmentarische Natur meiner Erfahrungen und der sporadische Charakter meiner Einfälle gestatten es nicht » (2.4.1919, *ibid.*, S. 105)
« ... avec la libido du Moi, vous avez compris ma façon de travailler. Pas à pas, sans nécessité interne d'une conclusion, toujours sous la pression d'un problème surgi et avec le soin anxieux de respecter la succession des instances. » (Freud/Lou Andreas-Salomé, 13.7.1917, pp. 81-82).
« L'élaboration systématique d'une matière m'est impossible, la nature fragmentaire de mes expériences et le caractère sporadique de mon inspiration ne me le permettent pas. » (2.4.1919, *ibid.*, p. 122).
14. Après avoir déjà dit en 1912 (Freud, 1912e, fr. p. 61) : « Cette technique est la seule qui me convienne personnellement. Peut-être un autre médecin d'un tempérament tout différent du mien peut-il être amené à adopter... une attitude différente.
15. Quoique la prétendue « neutralité » n'existe pas dans les écrits originaux de Freud.
16. Peut-être aurait-il aimé aussi le faire avec Freud, n'oublions pas que, quand celui-ci tomba malade de son cancer, Ferenczi offrit de l'analyser, offre qui toucha beaucoup Freud mais qu'il déclina, choisissant cette fois-ci la voie des thérapies somatiques, entre autres l'opération de Steinach supposée être une hormonothérapie... (Jones, 1957, pp. 111-112).
17. Tactiques de « *Totschweigen* » (l'idée me vient d'une lettre personnelle de Patrick J. Mahony du 10.12.1991), silence de mort : de toute évidence, les intérêts « politiques » du mouvement prennent le dessus, à l'instar d'autres mouvements (en analogie avec les « non-personnes »), dans l'histoire soviétique).

Bibliographie

- Andreas-Salomé (L) (1966), *Correspondance avec Sigmund Freud, 1912-1936* suivi du *Journal d'une année, 1912-1913*, Gallimard, Paris, 1970.
- Blanton (S.) (1971), *Journal de mon analyse avec Freud*, PUF, Paris, 1973.
- Carotenuto (A.), Trombetta (C.) (1980), *Sabina Spielrein entre Freud et Jung*, Aubier Montaigne, Paris, 1981.
- Ferenczi (S.) (1899) : Spiritizmus. *Gyógyászat*, 39 (jülius 23), 30 : 477-479.
- Ferenczi (S.) (1901) : A szerelem a tudományban [L'amour dans la science]. *Gyógyászat* 41, 190-192.
- Ferenczi (S.) (1902) : Homosexualitas feminina. *Gyógyászat*, 42 (március 16), 11 : 167-168.
- Ferenczi (S.) (1904a) : A hypnosis gyógyítóértékéről ([La valeur curative de l'hypnose]. *Gyógyászat* 44 (december 25) 52 : 820-822.
- Ferenczi (S.) (1904b) : Ranschburg Pál : A gyermeki elme fejlődése és működése, különös tekintettel a lelki rendellenességekre, ezek elhárítására és orvoslására (Recensio) [Le développement et le fonctionnement du psychisme infantile, avec une prise en considération spéciale des troubles psychiques, leur prévention et leur traitement (revue de livre)]. *Gyógyászat*, 44 (december 25), 52 : 828.
- Ferenczi (S.) (1908 [63]) : Psychanalyse et pédagogie. *Psychanalyse 1*, Payot, Paris, 1968, pp. 51-56.
- Ferenczi (S.) (1909 [67]) : Introjection et transfert. *Psychanalyse 1*, Payot, Paris, 1968, pp. 93-125.
- Ferenczi (S.) (1912 [85]) : Symptômes transitoires au cours d'une psychanalyse. *Psychanalyse 1*, Payot, Paris, 1968, pp. 199-209.
- Ferenczi (S.) (1913 [105]) : A qui raconte-t-on ses rêves ? *Psychanalyse 2*, Payot, Paris, 1978, p. 32.
- Ferenczi (S.) (1913 [111]) : Le développement du sens des réalités et ses stades. *Psychanalyse 2*, Payot, Paris, 1978, pp. 51-65.
- Ferenczi (S.) (1913 [114]) : Un petit homme-coq. *Psychanalyse 2*, Payot, Paris, 1978, pp. 72-78.
- Ferenczi (S.) (1914 [147]) : Analyse discontinue. *Psychanalyse 2*, Payot, Paris, 1978, pp.150-151.
- Ferenczi (S.) (1917 [199]) : Mon amitié avec Miksa Schächter. *Psychanalyse 2*, Payot, Paris, 1978, pp. 288-292.
- Ferenczi (S.) (1926 [271]) : Contre-indications de la technique active. *Psychanalyse 3*, Payot, Paris, 1978, pp. 362-372.
- Ferenczi (S.) (1931 [292]) : Analyses d'enfants avec des adultes. *Psychanalyse 4*, Payot, Paris, 1982, pp. 98-112.
- Ferenczi (S.) (1932 [3081]) : Notes et fragments. *Psychanalyse 4*, Payot, Paris, 82, pp. 266-316.
- Ferenczi (S.) (1933 [294]) : Confusion de langue entre les adultes et l'enfant. *Psychanalyse 4*, Payot, Paris, 1982, pp. 125-135.
- Ferenczi (S.) (1934 [296]) : Réflexions sur le traumatisme. *Psychanalyse 4*, Payot, Paris, 1982, pp. 139-147.
- Ferenczi (S.) (1985 [1932]) : *Journal clinique*, Payot, Paris.
- Freud (S.) (1905c) : *Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*. Gallimard, Paris, 1969.
- Freud (S.) (1905d) : *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Gallimard, Paris, 1968.
- Freud (S.) (1905e) : Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora), in *Cinq psychanalyses*, PUF, Paris, 1970, pp. 1-91.
- Freud (S.) (1910d) : Perspectives d'avenir de la thérapie analytique, in *La Technique psychanalytique*, PUF, Paris, 1970, pp. 23-24.
- Freud (S.) (1912e) : Conseils aux médecins sur le traitement psychanalytique, in *La Technique psychanalytique*, PUF, Paris, 1970, pp. 61-71.
- Freud (S.) (1919a [1918]) : Les voies nouvelles de la thérapie psychanalytique, in *La Technique psychanalytique*, PUF, Paris, 1970, pp. 131-141.
- Freud (S.) (1922a) : Rêve et télépathie, in *Résultats, idées, problèmes, II*, PUF, Paris, 1985, pp. 26-48.
- Freud (S.) (1924f) : Petit abrégé de psychanalyse, in *Résultats, idées, problèmes II*, PUF, Paris, 1985, pp. 97-107.
- Freud (S.) (1941d [1921]) : Psychanalyse et télépathie, in Granoff (V.) et Rey (J.M.) : *L'Occulte, objet de la pensée freudienne*, PUF, Paris, 1983, pp. 19-45.
- Freud (S.) (1961a), Jung (C.G.) : *Correspondance*, Gallimard, Paris, 1974.
- Freud (S.) (1965a), Abraham (K.), *Correspondance 1907-1926*, Gallimard, Paris, 1969.
- Freud (S.), Ferenczi (S.) (1992) : *Correspondance, vol. 1, 1908-1914*, Calmann-Lévy, Paris.
- Grosskurth (Ph.) (1986) : *Mélanie Klein, son monde et son œuvre*, PUF, Paris, 1990.
- Haynal (A.) (1987) : *La Technique en question. Controverses en psychanalyse*, Payot, Paris.
- Haynal (A.) (1991) : *Psychanalyse et sciences face à face*, Césura, Lyon.
- Jones (E.) (1957) : *La Vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, t. III, PUF, Paris, 1969.
- Jung (C.G.) (1906a) : *Diagnostische Assoziationsstudien*. Barth, Leipzig.
- Jung (C.G.) (1906b) : Psychoanalyse und Assoziationsexperiment (Diagnostische Assoziationsstudien, 6. Beitrag). *J. Psychol. Neurol.*, 7/1-2 : 124 (réimpr. G.W., vol. 2, pp. 308-337, 1979).
- Klein (M.) (1946) : Notes on some schizoïd mechanisms. *Int. J. Psycho-Anal.*, 27: 99-110.
- Strachey (J.) (1953-74) : SE = *Standard Edition of the complete psychological works of Sigmund Freud*. Hogarth Press, London.

La fin, les moyens et les commencements

Conférence du 19 octobre 1993

Jean-Claude Arfouilloux

Argument

Dans son article de 1913 *Sur l'introduction du traitement* (GW, VIII, 454-478), traduit en français, sous le titre *Le début du traitement*, Freud remarque qu'on a tendance à surestimer le "pouvoir sélectif de l'analyse". Le rôle du "médecin-analyste", précise-t-il, se borne à déclencher le processus de la levée des refoulements existants, de le surveiller, de le faciliter ou, le cas échéant, de le contrarier. Mais une fois mis en route, ce processus suit son propre cours, sans qu'il soit possible d'infléchir sa direction ni d'en modifier les étapes. A toutes choses égales, l'action de l'analyste serait comparable à celle de l'homme qui féconde la femme: sa puissance de procréation se limite au déclenchement d'un processus biologique extrêmement complexe, qui aboutit à la constitution d'un enfant et à sa séparation du corps maternel. "L'homme le plus fort, ajoute Freud, capable de créer un enfant tout entier, ne saurait produire dans l'organisme féminin, une tête, un bras, ou une jambe seulement. Il n'est même pas capable de choisir le sexe de l'enfant."

Etrange comparaison, en vérité, et qui laisse entendre bien des significations latentes. Elle insiste en tout cas sur une certaine autonomie individuelle du processus analytique qui n'a cessé de faire question et de susciter des réponses divergentes. L'analyste ne serait-il qu'une sorte d'apprenti sorcier, incapable de maîtriser complètement les phénomènes, notamment le transfert, qu'il provoque? Qu'est-ce alors que la "technique analytique", sur laquelle on a pourtant écrit des "traités" (cf, Glover, Greenson)?

A vingt-cinq ans de distance, quand il écrit *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin*, le point de vue de Freud n'a cependant pas varié de façon essentielle quant aux pouvoirs de l'analyste sur l'accomplissement et l'achèvement de son travail. Contrairement à ce que soutenait Ferenczi, l'analyse est vraiment une tâche impossible à terminer. Mais, un peu de la même façon que l'essentiel de la vie psychique paraît se jouer dans les premières années de la vie, n'est-ce pas dans les commencements d'une analyse que s'annonce, après coup, sa terminaison?

Tandis que je prépare cet exposé, j'ai sous les yeux, entre autres lectures, un opuscule édité en 1986 par l'API. Son titre: *La fin de l'analyse didactique*. Mais ne nous y trompons pas: il ne s'agit pas d'en finir avec la notion d'une analyse didactique qui se distinguerait formellement d'une analyse dite thérapeutique; non, il s'agit bien de définir comment peut se terminer,

idéalement, l'analyse didactique, première étape, essentielle, de la formation des analystes. Et pour bien préciser les choses, l'opuscule porte en sous-titre: "le processus, les prévisions, les réalisations."

Il n'est pas dans mon intention de susciter ici un nouveau débat sur ce vieux problème, bien qu'il soit toujours d'actualité; je rappelle seulement que notre Association, il y a plus de vingt ans a supprimé de ses statuts et de ses règlements cette distinction entre l'analyse thérapeutique et l'analyse didactique, considérant, à la suite de Freud et de bien d'autres, que l'analyse est avant tout une affaire personnelle entre l'analyste et l'analysé, ou l'analysant, et qu'il revient au Comité de Formation de juger si cet analysé a acquis, au cours de son analyse personnelle, les capacités requises pour devenir analyste. Chacun, au demeurant, peut avoir sur ce point sa propre conception et émettre ses propres remarques sur une réforme déjà ancienne et sur son fonctionnement actuel.

Pour revenir à la monographie de l'API que je viens de citer, un texte, parmi l'ensemble des contributions, retient mon attention. Il porte la signature de Egle Laufer et exprime, sur cette question de la fin de l'analyse didactique, le point de vue de l'analyste, les autres points de vue exposés dans l'opuscule étant celui du candidat, l'analysant, et celui de l'Institut de Formation. Mrs Laufer, membre distingué de la British Society, est connue par le travail mené en commun avec Moses Laufer, son époux, sur l'hypothèse d'un *fantasme masturbatoire central* chez les adolescents. Je le mentionne seulement au passage, sans vouloir entrer dans les discussions, assez vives parfois, suscitées par cette hypothèse, qui est devenue pour les Laufer une référence nécessaire dans leur pratique et leur élaboration théorique, une sorte de "shibboleth", si l'on veut.

Que nous apporte le texte de Mme Laufer sur le problème de la terminaison de l'analyse personnelle du futur analyste, vu du côté de son analyste didacticien? Elle souligne, à juste raison, que le candidat à la pratique analytique doit avoir bénéficié des effets thérapeutiques de son analyse personnelle, dont le processus ne se différencie en rien de la cure des patients en général, sinon que cette analyse doit être plus exigeante et poussée aussi loin que possible. Rien que de très classique et de déjà connu. Il s'agit là de la "deuxième règle fondamentale", énoncée par Ferenczi dans sa conférence de 1927 sur *L'élasticité de la technique psychanalytique*, à savoir que "quiconque veut analyser les autres doit d'abord être analysé lui-même à fond."

Mais Egle Laufer examine les résistances qui peuvent surgir au moment de la terminaison de l'analyse quand celle-ci s'est poursuivie, ce qui est très

souhaitable selon elle, pendant le cursus de formation du candidat, et même jusqu'à sa validation. Outre les interférences inévitables avec les exigences de l'Institut de Formation, le risque serait alors que la fin de l'analyse ne devienne une simple formalité inscrite dans le cursus et non plus l'aboutissement nécessaire du processus analytique. L'analysant-candidat à l'exercice de la psychanalyse pourrait, dans ces conditions, esquiver l'analyse des conflits, des angoisses et des déceptions provoqués par la rencontre avec ses propres patients, afin de décrocher cette validation qui serait la principale raison pour laquelle il poursuit son analyse personnelle. Les problèmes qu'il aurait évités d'élaborer dans la situation de transfert avec son analyste pourraient se manifester dans la solitude de sa pratique et il serait alors tenté de trouver auprès de ses patients des solutions ou des compensations thérapeutiques à ses manques, en leur demandant de combler ses besoins narcissiques et objectaux.

D'où l'exigence, pour l'analysé engagé dans une formation analytique, que l'analyse soit poursuivie "jusqu'au bout". Ce qu'on ne saurait récuser, mais Egle Laufer ne précise pas en quoi consiste ce "bout" de l'analyse, ni comment elle compte y parvenir dans cette situation inconfortable où des impératifs de promotion et de carrière viennent se mêler à l'improbable dissolution du transfert. Elle se contente de mettre l'accent sur la "santé psychique" de l'analyste, cette hygiène que lui aura apprise son analyse personnelle et qui devrait lui permettre d'équilibrer son économie libidinale sans la faire dépendre uniquement de sa pratique clinique, laquelle, à coup sûr, peut le faire basculer dans le découragement ou le passage à l'acte s'il se projette en elle de façon trop massive.

Sur ce point encore on ne peut, évidemment, que tomber d'accord avec Egle Laufer. Mais il me semble qu'elle sous-estime, dans cette affaire, le rôle et l'importance de la supervision, à laquelle tout candidat analyste doit se soumettre et qui consiste, elle aussi, en une relation transférentielle, prolongée dans le temps, avec un autre analyste. Ce qui, je le note au passage, n'est pas sans poser quelques problèmes d'aménagement, si l'analyse personnelle du candidat, comme elle le soutient, doit se poursuivre jusqu'à la fin des contrôles, et même jusqu'à la validation du cursus.

Le souci majeur de Mme Laufer, c'est ce qu'elle appelle les "taches aveugles", ces zones d'ombre, de méconnaissance, qui pourraient subsister dans le fonctionnement psychique de l'analyste après la terminaison de son analyse personnelle et dont ses patients feraient les frais. Elle affirme, avec force, que l'analyste ne peut pas se permettre de conserver de telles taches aveugles, où l'insight acquise pendant sa

cure n'a pu pénétrer et sur lesquelles vient buter l'analyse de son contre-transfert. Louable souci sans doute: on est en droit d'exiger d'un analyste qu'il n'utilise pas ses patients à des fins personnelles, pour colmater les brèches de son narcissisme ou pour leur faire payer le prix de ses déceptions et de ses amertumes.

Mais ce projet d'une analyse idéale, qui se voudrait exhaustive, mettant à plat tous les conflits et explorant les recoins les plus cachés de l'inconscient, est lui-même entaché, curieusement, d'une zone aveugle: il méconnaît, me semble-t-il, les limites imposées à toute entreprise analytique, fût-elle épinglée de l'étiquette "didactique", par la nature même de l'inconscient; il ne tient pas compte de l'existence d'un noyau d'inconnu inconnaissable, irréductible, qui garde tout son pouvoir énigmatique et avec lequel l'analysé, qu'il soit simple patient ou candidat à la pratique de l'analyse, apprend à composer sans plus se contenter de le fuir ou de le dénier. Au "bout" de l'analyse, il y a nécessairement la rencontre avec ce "roc" de l'inconnu, dont le travail analytique aura permis, au moins, de dessiner les contours avec la représentation des fantasmes originaires, des différences de sexes et de générations, de l'altérité, de la castration, de la séparation, de la finitude et de la mort; sans que le contenu, cependant, puisse être jamais appréhendé dans sa totalité. Et l'analyse n'aurait-elle pas pour but de maintenir ouverte cette *relation à l'inconnu*, de faire reconnaître sa place, à tout moment, dans la vie psychique de tout un chacun? Ainsi définie, la tâche de l'analyse, en effet, est infinie, inachevable. Elle suppose qu'aucun analysé ne peut parvenir à une connaissance et une maîtrise complètes de son inconscient, dont une bonne part, Dieu merci, continue de lui échapper et de s'échapper parfois à son insu dans sa vie consciente.

Je ne vais pas m'étendre davantage sur la contribution de Egle Laufer, dont on aura compris qu'elle n'apporte pas de vue décisive sur la fin de l'analyse. Elle m'a seulement servi d'introduction ou de prétexte. Cependant, elle souligne fort justement que le débat sur cette question continue de se situer entre deux positions divergentes: celle de Freud, repérable bien avant son texte de 1937, *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin*, et celle de Ferenczi, exposée dix ans plus tôt dans sa conférence sur *Le problème de la fin de l'analyse*. Le premier, on le sait, insistait sur les difficultés, les obstacles, les résistances, l'inachèvement du travail analytique; le second soutenait le principe d'une analyse complète, quasi chirurgicale, finissant dans son propre épuisement.

Je reviendrai plus loin sur ce débat historique et toujours actuel. Mais à ce point de ma réflexion, je ressens l'envie, à laquelle on me pardonnera de céder, d'évoquer un court instant comment cela s'est passé pour moi, la fin de l'analyse. Je tente de rassembler mes souvenirs, où la fin me ramène obstinément au commencement. Comment donner forme à ces images, à ces fragments épars? Peut-être en empruntant la manière de Georges Perec.

Je me souviens, c'était dans les années 60. On n'entendait parler que de Lacan, de ses *Ecrits* et de son séminaire, d'Althusser, des structuralistes qui faisaient de l'ombre à Jean-Paul Sartre. Je ne dirai pas pourquoi j'ai évité Lacan. Mais voulant faire une analyse pour des raisons très personnelles, je me retrouvai inscrit, je ne sais comment, en didactique. Notre Association, encore dans la prudence de ses commencements, se conformait scrupuleusement aux directives de l'Association Internationale.

Je me souviens d'une de mes premières séances. Sortant de la salle de garde de l'Hôpital Saint-Antoine, je vis soudain un malade désespéré se défenestrer à quelques pas devant moi. L'homme était vêtu d'une de ces robes de chambre en coton safran que l'Assistance Publique allouait à ses pensionnaires. Sa forme se détacha un moment sur la façade du bâtiment, tournoyant comme une feuille morte avant de s'écraser sur le sol. J'arrivai chez mon analyste, encore blême et sous le choc du drame auquel je venais d'assister. La scène a toujours dans ma mémoire ce trop de netteté, de soulignement qui caractérise le souvenir-écran et qui peut faire douter de sa réalité objective. Je compris plus tard, au cours de mon analyse, que ce qui venait de se produire sous mes yeux, dans une forme quasi hallucinatoire, c'était la mort de mon père ou, du moins, les fantasmes que j'avais pu construire autour de cet événement.

Je me souviens d'un matin blême du fameux mois de mai 1968. Pour me rendre à ma séance, en plein Quartier Latin, j'avais dû enjamber des restes de barricade et respirer l'odeur âcre des gaz lacrymogènes qui flottait encore dans la rue. Je parlais à l'analyste de révolution, de contestation, de répression, de violences policières, que sais-je encore. Il me renvoyait à mon Œdipe, à mon ambivalence meurtrière à l'égard du père, aux composantes négatives de mon transfert, à mon angoisse de castration. Analytiquement certes, il avait raison, je devais bien en convenir ; pourtant j'étais agacé. L'imagination avait pris le pouvoir, les mots s'étaient mis à faire l'amour sur les murs de Paris et c'était tout ce qu'il trouvait à me dire ! Non, décidément l'analyste n'était pas dans la rue ; il était bien là, immuable, dans son fauteuil. L'idée m'effleura

peut-être, un court instant, de faire ce que quelqu'un, dans les derniers "Varia" de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, appelle, de façon assez plaisante, une I.V.A, "interruption volontaire d'analyse". Mais je poursuivis ma gestation analytique jusqu'à son terme.

Je me souviens de ma dernière séance. Nous en avions convenu déjà depuis quelques temps ; il m'avait laissé cependant le choix du moment, sans fixer lui-même de délai. J'imaginai toutes sortes de scénarios possibles pour cette ultime rencontre dans le cadre de l'analyse. Le jour venu, j'étais trop ému pour pouvoir parler ; j'avais le sentiment que quelque chose allait se terminer pour de bon et que ce ne serait jamais plus comme avant. Je restai silencieux, ce qui n'était pas dans mes habitudes. Le temps s'étant écoulé, il me dit seulement : "Eh bien, puisque vous n'avez rien d'autre à me dire, nous allons en rester là." Je sursautai. C'était donc fini ; je devrais désormais me passer de sa présence pour toutes les choses que j'avais encore à dire. Nous nous séparâmes, en sachant que nous étions appelés à nous revoir, puisque j'étais déjà analyste en formation, mais que nous ne serions plus les mêmes l'un pour l'autre.

Je gardai l'impression assez tenace que si une page était tournée, le livre n'était pas refermé et qu'il restait bien des pages blanches à remplir. Mes superviseurs m'y ont aidé. Mes patients, je dois le dire malgré les réserves de Mrs Laufer, continuent de m'y aider. Je suppose qu'il en est de même pour chacun d'entre nous et ce travail, qui ne peut s'achever qu'avec la vie, se poursuit sans doute à travers l'exposé que je suis en train de faire, à travers ce qui pourra m'en être renvoyé. La métaphore de la page blanche, à tout prendre, me semble bien plus satisfaisante que celle de la tache aveugle, qui ne peut rien percevoir, rien transmettre, qui est une zone psychique virtuellement morte. Je sais à l'avance que ces pages sont en nombre infini, et si certaines de celles qui sont déjà écrites s'effacent ou disparaissent, je puis espérer du moins que des traces durables se sont inscrites en profondeur, comme sur le "bloc-notes magique" décrit par Freud, ou, pour utiliser une comparaison plus actuelle, sur le "disque dur" de mon ordinateur intérieur.

Cette impression que le travail n'est pas achevé, que tout n'a pas été analysé et maîtrisé, que les chiens - ou les chats - qu'on a laissés dormir en paix peuvent se réveiller inopinément, nous la rencontrons souvent chez nos patients au moment où il est question de conclure. Elle prend au minimum l'aspect de la déception, du regret, de l'insatisfaction, de la désillusion, qui se redoublent de la difficulté qu'il y a à se séparer, à quitter l'analyste et, davantage encore, la situation analytique, cette pratique chez l'analyste

d'un tout écouter avec une "attention également suspendue" (*gleichschwebende Aufmerksamkeit*) qui répond, du côté de l'analysé, à un tout dire de ce qui se présente à sa conscience. Cette *résistance à la séparation* est un enjeu majeur dans le travail psychique, proche du deuil, qui doit conduire à la terminaison de la cure.

Ailleurs, c'est dans le registre du négatif, sous la forme de la "réaction thérapeutique négative", que va s'exprimer chez le patient un refus portant à la fois sur la séparation, redoutée comme une perte, et sur la guérison, qui suppose un renoncement aux bénéfices secondaires masochiques de l'état de souffrance pathologique. Tous les progrès déjà acquis sont niés, annulés dans une sorte de "régression maligne" qui fait resurgir les symptômes et les angoisses. Comme si la fin de l'analyse était une dernière frustration, un ultime et insupportable "refusé" (*Versagung*) imposé par l'analyste et qui impliquerait, pour l'analysé, une menace d'ordre vital. Comme si la seule parade à cette menace était de répondre "non, deux fois non", pour reprendre une formule de Pontalis : non à la séparation, à la terminaison, et non, en quelque sorte rétro-activement, à l'analyse elle-même.

J'ai eu l'occasion, récemment, au cours d'une conférence sur le négatif dans la cure, d'évoquer le cas d'une patiente chez qui ce mouvement de négation s'est installé d'emblée et de façon durable. Le commencement, c'était déjà l'annonce d'une fin, d'une disparition, d'une destruction ; aussi refusait-elle obstinément de s'engager dans un processus qui avait pour visée sa dissolution. Analyse "incommençable", ou qu'il s'agissait d'annuler avant même qu'elle ne commençât, afin de la rendre "non arrivée" (*Ungeschehenmachen*) et de rendre non advenus les deuils passés, présents et à venir, y compris celui de l'enfant mort qui est une part d'elle-même. Cet enfant dont elle ne cesse d'agiter le fantôme devant moi, dans l'interminable procès qu'elle instruit contre sa mère et, en lui reconnaissant les circonstances atténuantes, contre son père. Elle est, par le discours qu'elle me donne à entendre, une vivante illustration des paroles de Mephisto, dans le *Faust* de Goethe :

"Je suis l'Esprit qui toujours nie ; et c'est avec justice : car tout ce qui existe est digne d'être détruit, il serait donc mieux que rien n'existât."

Tout en respectant scrupuleusement le cadre et après m'avoir dit que l'analyse était sa dernière chance, qu'elle n'avait pas d'autre choix, elle veut me convaincre, séance après séance, qu'elle n'existe pas, que ça ne sert à rien, qu'elle ne s'en sortira jamais.

Invariablement, je mets fin à la séance, le moment venu, par ces simples mots : "nous nous arrêterons là

pour aujourd'hui". Invariablement, elle me rétorque en se dressant sur son séant : "arrêter quoi ? On n'a rien commencé !" J'ai pris cependant le parti de ne rien changer à ma formule ; pour aujourd'hui, car je ne sais où nous arriverons, ou n'arriverons pas, à force de n'être pas partis. Je la soupçonne de chercher à provoquer un clash, une rupture, un "coup d'arrêt", dont je serais à ses yeux le seul responsable et qu'elle accueillerait avec une sorte de triomphe masochique : "Je le savais bien que vous êtes comme les autres, comme ma mère, et que vous ne pouvez pas m'accepter !" Elle a eu affaire, en effet, à deux analystes avant moi : l'un, excédé par ses lamentations et ses gesticulations, lui aurait rapidement signifié son congé ; l'autre, avec un sourire navré, lui aurait expliqué qu'il ne pouvait vraiment rien pour elle. Elle ajoute qu'il m'est impossible d'en faire autant, puisque je l'ai acceptée sur mon divan, en connaissance de cause.

Il est clair qu'elle tente ainsi, de façon désespérée, de rester seul maître d'un jeu qui a la forme d'un paradoxe logique où elle cherche à m'enfermer ; un jeu qui se présente comme une double impasse, qui n'aurait ni commencement ni fin, dont les règles, énoncées par elle seule, se contredisent et contredisent celles du jeu analytique, énoncées par moi, et dont elle attend cependant son salut, dit-elle. Mais est-il bien vrai qu' "on n'a pas encore commencé", comme elle le répète à l'envi ? Certes, son discours est toujours marqué par le défi, la plainte, la protestation. Mes quelques interventions - je n'ose pas dire mes interprétations - sont régulièrement repoussées, tournées en dérision. Rien ne semble pouvoir tenir devant le plaisir de nier et de dénier, résister à cette sombre jouissance du négatif. Pourtant, la négation a perdu de sa hargne, la façade caractéristique s'est un peu lézardée, laissant apparaître l'immense misère narcissique qu'elle cachait. La souffrance psychique n'est plus exhibée, brandie au dehors comme une revendication ou une mise en demeure. Elle est plus habitée et plus intériorisée en même temps. Or cette femme m'avait dit, dès les entretiens préliminaires, que son père s'était tué quelques années auparavant en se tirant une balle dans la tête ; les membres de la famille étaient présents à proximité, dans la maison. Le récit de ce suicide m'avait été fait sur un ton provocant de fausse indifférence teintée d'humour macabre : le bruit du coup de feu, l'agitation confuse dans la maison, la sirène de l'ambulance et jusqu'au détail horrible du chien léchant la flaque de sang sur le carrelage d'où l'on venait d'enlever le corps. Les réactions apparentes furent à peu près les mêmes, quelques mois après le début de l'analyse, lorsque sa mère, à qui elle avait voué une

sollicitude pleine de hargne et de rancune, décéda des suites d'une longue maladie.

Cette patiente, et bien d'autres, m'ont fait faire la constatation suivante: l'analyse peut commencer quand l'analysé(e) reconnaît pleinement sa souffrance psychique, qu'il devient possible de la séparer de ses fausses liaisons et de la relier aux représentations refoulées dont elle était clivée ; quand les pensées, dans leur cheminement associatif, réveillent cette douleur "exquise", comparable à celle que fait surgir la palpation d'un foyer de fracture mal consolidée, ou d'une cicatrisation incomplète ; bref, quand le sujet est "affecté" par sa souffrance.

Et puisqu'à propos de commencements il faut bien évoquer la question des indications, j'ai tendance à penser, pour ma part, que l'une des meilleures se fonde sur la perception par l'analyste, dès les entretiens préliminaires ou les premières séances, de cette zone de souffrance, plus ou moins masquée, plus ou moins immergée à la façon d'un iceberg, et qui, à mon sens, est toujours l'un des motifs de la demande d'analyse, qu'elle se présente sous l'aspect d'un questionnement sur soi ou sous celui d'une demande thérapeutique directe. Sans parler du traumatisme, l'analyse, inévitablement, a affaire au conflit, qui est constitutif de la vie psychique et qui est cause de souffrance, qu'elle soit ou non perçue consciemment comme douleur par le sujet. Il y aurait lieu, en effet, de distinguer la souffrance, qui peut être muette, silencieuse, à l'abri des symptômes ou des mécanismes de défense, et la douleur qui la démasque, engendrant la plainte. Mais si je parle ici de la dimension thérapeutique de l'analyse, ce n'est évidemment pas pour en faire une représentation-but du travail analytique; c'est pour marquer que, fût-elle "de surcroît", considérée comme un effet secondaire, cette dimension ne peut être évacuée et reléguée au magasin des accessoires idéologiques.

Je n'ignore pas, d'autre part, toute la complexité de cette question de la *douleur psychique*, sous son aspect économique en particulier. Freud, dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, la rapporte à la perte de l'objet et à l'investissement "nostalgique" de son absence, mais il nous laisse un peu sur notre attente d'une explication métapsychologique satisfaisante de ce phénomène si particulier. Qu'est-ce qui rend l'investissement de l'objet absent si intensément douloureux, si permanent et inapaisable, au point que la libido se perd dans cette absence et qu'elle n'est plus disponible pour d'autres objets d'investissement? Freud a recours au facteur quantitatif pour rendre compte du caractère nostalgique (*Sehnsuchtsbesetzung*) de cet investissement de la représentation de l'objet manquant. Ne pouvant s'apaiser dans la décharge, l'intensité de

l'investissement ne cesse de croître et vient faire effraction, créant une sorte de lésion psychique, comparable à la lésion somatique qui cause la douleur physique. Le processus douloureux se déroulerait alors dans un registre qui est celui du besoin (*Bedürfnis*), c'est-à-dire de l'autoconservation, et non plus dans celui du désir, comme semblait l'indiquer le mot de nostalgie, *Sehnsucht* (en Allemand, sich sehnen = désirer ardemment). Il se produirait là, si l'on suit Freud, une sorte de régression du psychique au somatique, où se perd un peu la spécificité de la douleur psychique, laquelle, d'ailleurs, peut avoir d'autres sources que la perte d'objet, c'est-à-dire le deuil et la séparation. Curieusement, dans ce texte qui date pourtant de 1926 (Addendum C à *Inhibition, Symptôme et angoisse*), il n'est fait mention ni de la pulsion de mort ni de la compulsion de répétition.

On ne peut dissocier, en effet, la douleur psychique du masochisme. Ce sont deux aspects d'une même problématique, dont l'autre versant avait été développé par Freud deux ans auparavant. Dans sa forme primaire; originaire, en tant qu'effet direct de la pulsion de mort, le masochisme est une dimension fondamentale de la vie psychique. Dans sa forme "morale", où peut encore se lire le travail de déliaison de la pulsion de mort, il est, bien plus souvent que dans sa forme perverse, érogène, la source de grandes difficultés dans la cure analytique, et cela du début à la fin. Les sentiments de culpabilité, le désir d'être puni et de se punir soi-même, la domination par un surmoi inflexible peuvent à tout moment remettre en cause les progrès déjà obtenus et ceux qui sont encore attendus de l'analyse. Le sujet ne veut pas renoncer aux satisfactions que lui procure son masochisme, avec l'aide de la compulsion de répétition. Il refuse le processus analytique, qui tente de les mettre en question. Parfois à titre préventif, avant même qu'il s'installe, comme chez la patiente dont j'ai parlé plus haut. Ailleurs, rétroactivement, en opposant, comme nous l'avons vu, une réaction thérapeutique négative qui vise à annuler les bienfaits que l'analyse lui aurait en quelque sorte imposés et à rendre ainsi la terminaison impossible. Le transfert s'alimente de sa mise en échec répétitive et ne peut parvenir à sa conclusion.

La notion que le transfert pourrait s'achever, se dissoudre ou se "liquider" - comme on liquide une succession ? - a été elle-même, nous le savons, fortement discutée. A commencer par Freud dans *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin*. C'est bien cette problématique du transfert que Freud considère comme l'une des principales résistances, au travail de l'analyse, qui pourtant se meut grâce à lui. Transfert et résistances sont en effet les principales clés maniées par l'analyste dans son travail d'interprétation, les "moyens" qu'il a à sa disposition.

Jean Laplanche a raison de souligner qu'il n'y a pas, à proprement parler, de résistance au transfert, car le transfert est lui-même résistance. On ne peut donc parler, "stricto sensu", que de résistance de transfert ou, mieux encore, de résistance du transfert. A quoi ? A son élucidation par l'analyse, à sa résolution, sa levée; à sa disparition. Le transfert, une fois installé, n'aurait pas de fin. Il serait susceptible seulement de se transformer, se déplacer, se transférer ; se sublimer dans les meilleurs cas. *Transfert de transfert*, et aussi parfois *transfert de résistance*, comme nous le vérifions assez souvent dans les analyses de seconde main.

Mais ce transfert, quand et comment s'installe-t-il ? Marque-t-il le commencement de l'analyse ou lui préexiste-t-il ? Est-ce la situation analytique qui crée le transfert, suivant la conception freudienne classique, ou est-ce, à l'inverse, le transfert qui engendre tout le processus de l'analyse ? Question qui ressemble un peu à celle de la poule et de l'œuf par son aspect assez indécidable. On sait qu'en France notamment toute une réflexion post-freudienne a déplacé cette question de l'analysé à l'analyste et au dispositif, cadre et situation, qu'il "offre" à l'analysé. Chez Laplanche, Neyraut, Vidermann, pour ne citer qu'eux, on retrouve une même idée, développée dans des voies différentes : c'est l'offre contre-transférentielle qui crée la demande transférentielle ; il faut inverser la flèche du vecteur qui allait de l'analysé vers l'analyste. Mais pour Laplanche, il s'agirait du transfert d'un transfert en quelque sorte originaire, existant avant et en dehors de l'analyse ; transfert dont la dimension essentielle serait la "relation à l'énigme de l'autre". Et ce n'est plus dans la cure analytique qu'il faudrait chercher le modèle, le prototype de toute relation transférentielle ; c'est "hors cure", dans le champ culturel, au sens large, et plus précisément dans la relation au message culturel, avec ce qu'il comporte d'énigme à la fois pour son producteur et pour son réceptionnaire. Dans la cure, l'une des fonctions essentielles de l'analyste serait d'être "gardien de l'énigme" et "provocateur du transfert". Provocation qui est pour Laplanche la plus proche traduction du terme allemand *Reiz*, stimulation, mais qu'on peut entendre aussi au sens de "l'agent provocateur", celui qui vient jeter le trouble et susciter les réactions de la partie adverse, dont il sert secrètement les visées.

Je dois dire que j'ai du mal à suivre complètement Jean Laplanche dans cette conception d'un transfert élargi qui prolonge sa théorie de la séduction généralisée. Il me semble que s'y dilue un peu ce qui fait la spécificité de la situation analytique, par rapport à d'autres situations génératrices de transferts : la mise en suspens de l'attention, la libre association des pensées,

le silence et les refus de l'analyste, la régression de l'analysé aux composantes infantiles de sa personnalité, tout ce qui entre, justement, dans l'organisation de sa "névrose de transfert", reproduction ou répétition de sa névrose personnelle dans la situation analytique. Le transfert, certes, se constitue à partir d'éléments précurseurs, d'un "transférable" qui était déjà là et, peut-on ajouter, de part et d'autre, chez l'analysé et chez l'analyste. Mais c'est la situation analytique qui lui donne la forme et le sens que nous lui connaissons dans la cure. Le transférable, au demeurant, peut rester totalement en dehors de la cure ; il ne parvient pas à se transférer dans la situation analytique. Nous connaissons tous ces cas où le transfert ne "prend" pas, où nous attendons en vain sa manifestation séance après séance. Il faudrait d'ailleurs distinguer ici résistance au transfert et *résistance à l'interprétation du transfert*, ce qui n'est pas tout à fait la même chose et ne pose pas les mêmes problèmes théorico-cliniques.

Les faits relevés hors cure, dans le domaine culturel, ne sont manifestement pas de même nature que le transfert analytique. L'analyse ne vise-t-elle pas, d'ailleurs, à suspendre, sinon à lever, en tout cas à mettre en question ces transferts "ordinaires" qui peuvent la précéder ou se produire en dehors d'elle ? De plus, si le transfert se développe à l'intérieur d'une relation entre deux personnes, ces personnes ne sont pas interchangeables, la relation, toujours singulière, qui se noue entre elles n'est guère transférable. On ne change pas si facilement d'analyste, nous le savons bien. Pas plus que de parents, à toutes choses égales. Et quand l'analyse touche à sa fin, il s'agit aussi de la fin de cette relation singulière, sans équivalent dans la vie "ordinaire", donc d'une séparation, avec toutes les difficultés déjà mentionnées.

Toute séparation, peu ou prou, est douloureuse. Elle ravive la *souffrance originelle* liée à la perte de l'objet primaire, cet objet narcissique quelque peu mythique, non représentable et qui n'a laissé que son ombre, "tombée sur le moi". Le travail psychique qu'elle demande pour être surmontée laisse toujours subsister un reste. Que faire de ce reste, que Freud, à propos de la fausse guérison de "l'Homme aux loups", avait comparé à des fils s'éliminant après une opération ou à des fragments osseux nécrosés ? Faut-il, comme disent les chirurgiens, ré-intervenir, remettre périodiquement l'analyse en chantier, soumettre l'analysé à de nouvelles "tranches" tous les cinq ou dix ans ? Ce fut, comme on sait, le destin de l'Homme aux loups. C'est aussi ce que Freud propose aux analystes, sans grande insistance à vrai dire, pour pallier à l'inachèvement de leur analyse personnelle et entretenir leur *insight*, qui aurait peut-être tendance à se scléroser.

On peut, il est vrai, voir les choses de façon moins pessimiste et faire fond sur les capacités de sublimation acquises pendant l'analyse; considérer, avec Laplanche, que l'analysé, sorti de sa cure, trouvera, dans des lieux culturels déjà infiltrés par la pensée analytique, l'occasion de "transferts post analytiques" qui ne sont "ni absolument identiques aux transferts pré analytiques, ni tout à fait différents d'eux", suivant la formulation de Laplanche. Tout le monde, cependant, n'a pas la chance de fréquenter de tels lieux culturels ; ni de posséder des dons de création que l'analyse, certes, aura pu révéler mais jamais faire surgir de toutes pièces, "ex nihilo". Pour ceux-là, qui restent attachés à la "chair" du transfert à son incarnation dans une personne donnée, les "transferts de transferts", s'ils se produisent, ne peuvent être que de pâles substituts, des solutions de remplacement, des "ersatz" qui laissent toujours un sentiment d'insatisfaction.

Ferenczi, apparemment, appartenait à la catégorie des optimistes. Cet optimiste cependant n'a cessé, comme l'écrit Marie Moscovici, de "porter plainte", au nom de ses patients, en son propre nom d'ex-analysé de Freud. Et bien que son expérience du transfert avec ce dernier l'ait laissé assez déçu - voir à ce sujet sa lettre à Freud du 17 janvier 1930 - il restait convaincu que le travail analytique peut et doit être conduit jusqu'à son achèvement complet, qu'il définit ainsi dans son exposé de 1927 sur *Le problème de la fin de l'analyse* :

.. tout patient masculin doit parvenir à un sentiment d'égalité des droits vis à vis du médecin, indiquant par là qu'il a surmonté l'angoisse de castration; toute malade féminine, pour qu'on puisse considérer qu'elle est vraiment venue à bout de sa névrose, doit avoir vaincu son complexe de virilité, et s'abandonner sans nul ressentiment aux potentialités de pensée du rôle féminin(...) aucune analyse ne peut être terminée avant que le patient ne se résolve, en accord avec nos indications - dépouillées toutefois de tout caractère d'ordre - à consentir aussi, à côté de l'association libre, à des changements au niveau de son mode de vie et de son comportement, changements qui aident à découvrir et dominer certains nids de refoulement qui, sans cela, restent cachés et inaccessibles (...) L'analyse est véritablement terminée lorsqu'il n'y a congé ni de la part du médecin ni de la part du patient; l'analyse doit pour ainsi dire mourir d'épuisement, le médecin devant toujours être le plus méfiant des deux et soupçonner que le patient veut sauver quelque chose de sa névrose, en exprimant la volonté de partir. Un patient vraiment guéri se détache de l'analyse, lentement mais

sûrement ; donc, tant que le patient veut venir, il a encore une place dans l'analyse."

Quelques dix années plus tard, dans *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin*, Freud adresse à Ferenczi, à titre posthume, un démenti désabusé, Non, ni l'angoisse de castration ni le complexe de virilité ne peuvent être totalement surmontés ; il s'agit de "rocs" constitués dès l'origine et qui s'enracinent dans le sol du biologique. Rien n'est jamais acquis définitivement. L'analyse ne confère aucune immunité contre les conflits pulsionnels. Elle laisse subsister des "manifestations résiduelles". Il faut compter avec l'irréductible facteur quantitatif, qui rend toujours précaire l'équilibre entre la force du moi et celle, difficilement "domptable", des pulsions. L'appel au "moi normal" pour maîtriser les forces du ça n'est qu'une "fiction idéale". Le processus analytique, en définitive, suit ses propres lois ; il peut spontanément s'inhiber. Tous ces facteurs se conjuguent pour tenter de rendre aléatoire la résolution du transfert et inatteignable la conclusion de la cure. Le patient ne se détache pas si aisément de l'analyse, Il s'accroche plutôt, voulant obtenir de l'analyste réparation pour les frustrations et les dommages subis pendant l'enfance. Il est prêt pour cela à refuser la guérison de ses symptômes, et s'il se sent contraint à se soumettre, il préfère encore se démettre et interrompre l'analyse.

Il y a, entre Freud et Ferenczi, plus que des divergences, un désaccord de fond sur le processus analytique et son maniement par l'analyste. Ferenczi s'implique directement dans le processus, qu'il stimule de façon active afin de le pousser jusqu'à ses extrêmes limites ; jusqu'à l'analyse du caractère et la "déconstruction du surmoi" notamment, tâches qui selon Freud ne laissent "pas facilement prévoir une fin naturelle". Bien des pages de son *Journal clinique* témoignent de cet effort de dépassement, qui l'engage de façon "mutuelle" avec ses patients, à qui il demande de le soutenir autant qu'il les soutient, parfois jusqu'à la saturation, jusqu'au sentiment de "fed up", de "ras le bol". Au point que Freud lui reproche d'en faire vraiment trop, d'être beaucoup trop sous l'influence de ses patients. Ferenczi n'en considère pas moins que cet "overdoing" est une condition parfois nécessaire à l'achèvement de son travail d'analyste et à sa recherche personnelle. Pour lui, à la différence de Freud, la terminaison d'une analyse ne semble pas comporter d'obstacles théoriques majeurs ; elle est affaire de technique et de durée.

C'est très tôt, en fait, que Freud s'est préoccupé de cette question de la durée et de l'achèvement des cures analytiques. Le 16 avril 1900 déjà, il écrit à Wilhelm Fliess une lettre qui préfigure le texte de 1937 sur l'analyse infinie :

"E. a enfin terminé sa carrière de patient en venant passer une soirée à la maison. L'énigme qu'il présentait a été presque tout à fait résolue, il se porte à merveille et sa façon d'être s'est entièrement modifiée ; il a conservé néanmoins quelques symptômes résiduels. Je commence à comprendre que l'apparente durée infinie de son traitement est quelque chose de normal qui tient au transfert. J'espère que le résultat pratique ne sera pas influencé par ces symptômes résiduels. Il ne tenait qu'à moi de prolonger encore le traitement, mais j'ai soupçonné qu'il s'agissait en ce cas-là d'un compromis entre l'état de maladie et la santé, compromis que souhaitent les malades eux-mêmes, mais auquel le médecin ne doit pas se prêter. La conclusion asymptotique du traitement m'est indifférente en soi, mais constitue, malgré tout, une déception pour l'entourage."

Freud ajoute qu'il ne désespère pas de "pouvoir mener à bien le cas prochain en deux fois moins de temps." Boutade peut-être, mais où se révèle chez lui aussi, au moins en ses débuts, une certaine tendance à l'impatience et à l'activité : hâter le processus pour obtenir, sans perdre de temps, les résultats escomptés. On sait ce qu'il en advint dans le cas de Dora et celui de l'Homme aux loups, pour ne citer que ceux-là. Freud fera plus tard son autocritique à ce sujet. L'analyse, affirmera-t-il, exige une durée qui ne peut être ni déterminée à l'avance ni réduite en cours de route. L'analyste n'est pas maître du temps ; il demeure impuissant face à la temporalité d'un processus qu'il contribue seulement à déclencher et à entretenir dans son fonctionnement.

Mais ce caractère infini, indéterminé du temps de l'analyse, qui reflète aussi l'intemporalité des processus inconscients, se heurte à la réalité du temps matériel, qui borne toute existence humaine. Il faut bien que la séance s'arrête au bout du temps convenu, et chacun peut vérifier que, souvent, ce n'est pas une mince affaire ; le procédé dit de la "scansion" n'est là qu'une piètre échappatoire. Il faut bien que l'analyse, elle-même, s'arrête un jour, même si l'analysé et parfois l'analyste s'emploient à rendre ce jour improbable, comme si un fantasme partagé d'immortalité entretenait alors chez l'un et chez l'autre un déni de la finitude de toutes les expériences humaines, en tant qu'elles sont ancrées dans la réalité vécue, soumises à l'usure du temps et jamais assurées de parvenir à leurs fins.

L'analyse, ainsi définie comme une expérience sans fin, un "entretien infini", pour reprendre une expression de Maurice Blanchot, peut-elle se clore autrement que par un acte, une action ? Toute terminaison d'analyse n'aurait-elle pas alors la signification d'un agir ? Cet "acte de terminaison", et de séparation, cependant, ne

peut avoir que le sens d'une mise en suspens, d'une mise en attente qui donne à l'analysé l'occasion d'une mutation dans son fonctionnement psychique. Il "prend acte" de ce que l'analysé et l'analyste considèrent que leur travail en commun s'achève et qu'un processus analytique peut désormais se poursuivre chez l'analysé seul, dans l'après-coup de la cure. La fin - dans les deux sens du mot - de l'analyse, n'est-elle pas, dès lors, de permettre que se produise cet effet d'après-coup ?

A ce propos d'ailleurs, on pourrait broder sur un thème cher à Winnicott, la "capacité d'être seul en présence de l'autre", comme indice d'une autonomisation de l'analysé dans son travail personnel, et considérer aussi le cas où cet analysé devient élève, puis membre d'une société de psychanalyse. La relation maître-élève peut alors prendre le relais d'un transfert qui n'aurait pu se résoudre au décours de l'analyse personnelle. "Transfert de transfert" dont les vertus sublimatoires ne sont pas toujours des plus évidentes, après-coup. On en trouverait maints exemples dans l'histoire, passée et présente, du mouvement psychanalytique.

Mais je ne vais pas m'engager davantage dans cette voie, qui nous entraînerait vers un autre débat, lequel, au demeurant, ne serait pas étranger au sujet abordé ici. J'en viens maintenant au texte de Freud qui traite du commencement. Il figure, en français, dans les *Ecrits techniques* ; et il n'est pas inutile de remarquer qu'il s'agit, comme l'indique le titre en allemand - *Zur Einleitung der Behandlung* - d'introduire le traitement, de créer les conditions de cadre et de situation nécessaires pour qu'il débute, de définir les préliminaires. Prélude ou ouverture, au sens musical du mot peut-être : les "thèmes conducteurs" de l'œuvre *Leitmotive* - y sont déjà présents et repérables.

Freud, pour introduire sa réflexion, utilise une autre comparaison, celle du jeu des échecs, dont seules l'ouverture et la fin permettent de donner une description complète et systématique, tandis que le jeu lui-même, une fois engagé, ne pourrait être décrit dans toute sa diversité et sa complexité. Proposition qui paraîtrait sans doute très discutée aux joueurs d'échecs chevronnés, mais dont l'intérêt, ici, est d'indiquer que le processus analytique, d'un patient à l'autre, échappe à toute tentative de description globale et systématique. Il ne peut être saisi que dans son commencement et dans sa terminaison. Cela fait un peu penser à la métaphore de la "boîte noire", où l'on ne s'occupe que des messages qui entrent (*input*) et de ceux qui sortent (*output*) sans considérer leur cheminement dans la machine. Comme aux échecs, cependant, l'analyse de la fin de la partie peut éclairer, par après-coup, sur les difficultés et les erreurs de son

engagement. Réciproquement, les premiers coups de la partie qui se joue dans l'analyse engageraient toute la suite jusqu'à la terminaison, qu'elle soit possible ou impossible.

L'enjeu du commencement paraît donc considérable. Dans cet assez long article, Freud développe, à l'usage du praticien de l'analyse, toute une série de prescriptions techniques dont les unes sont de simples recommandations, les autres des règles essentielles. Elles sont suffisamment connues et intégrées à la pratique pour qu'il ne soit pas nécessaire de les énumérer ici. Sur la question du temps, cependant, après avoir souligné que la psychanalyse en exige toujours beaucoup plus que ne le souhaiterait le malade, Freud paraît encore habité, en 1913, par le souci d'abrèger la durée des cures : au début de sa pratique, confie-t-il, il avait la plus grande difficulté à persuader les malades de poursuivre leur analyse ; maintenant il s'efforce anxieusement de les obliger à cesser le traitement. Ce faisant, il se heurte, reconnaît-il à un obstacle majeur, l'intemporalité *des processus inconscients*, avec pour conséquences la lenteur et l'imprévisibilité des modifications psychiques profondes, rebelles à tous les expédients, ceux de l'analyste comme ceux du patient.

Un passage, qui peut être considéré comme l'un des points forts de cet article, illustre de façon assez saisissante le constat fait par Freud quant aux pouvoirs limités de l'analyste sur le cours des événements psychiques qui se produisent dans la cure.

*"Certes, le médecin analyste peut beaucoup; mais sans être en mesure de déterminer exactement ce qu'il arrivera à faire. Mettant en branle certain processus, celui de la liquidation des refoulements existants, il surveille ce processus, est capable d'en hâter le cours et de balayer les obstacles qui l'entravent, comme il risque aussi de le gêner. Mais en somme, une fois amorcé, le processus va droit son chemin, sans que sa direction puisse être modifiée, ou son cours détourné et l'ordre des différentes étapes reste le même. Le pouvoir de l'analyste sur les symptômes est en quelque sorte comparable à la puissance sexuelle ; l'homme le plus fort, capable de créer un enfant tout entier, ne saurait produire, dans l'organisme féminin, une tête, un bras ou une jambe seulement, il n'est même pas capable de choisir le sexe de l'enfant. La seule chose qui lui soit permise est de déclencher un processus extrêmement complexe, déterminé par une série de phénomènes et qui aboutit à la séparation de l'enfant d'avec sa mère." ("Le début du traitement", in *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1967, p. 89).*

Passons sur cette comparaison du pouvoir de l'analyste à la force sexuelle du mâle, considéré comme le

principal agent de la procréation. La femme n'est qu'un "organisme", ou un réceptacle, dans lequel se produit ce que l'homme a déclenché. Cette référence à la puissance virile ne peut manquer de faire sourire, de même que ce passage, un peu plus loin dans le texte, où il est question de l'inaccessibilité du "pauvre" à la psychanalyse, en raison des services que lui rend sa névrose. Passons aussi sur cette fantaisie d'ordre embryologique consistant à procréer des parties d'individu : après tout, elle n'apparaît plus si absurde, à l'époque de la fécondation "in vitro" et des manipulations génétiques.

Retenons seulement les idées essentielles pour ce qui est de l'analyse. Le processus analytique est déclenché par une incitation d'ordre sexuel, une séduction en quelque sorte. Son déroulement s'apparente à celui des processus biologiques. Une fois lancé par l'analyste, il suit son propre cours sans qu'il soit possible d'opérer sur lui des remaniements ni d'isoler ses parties constitutives. Il doit aboutir à une séparation - *Lösung* - comparable à celle de l'enfant d'avec sa mère, point qui doit être noté, car il signifie que l'analyse, dès son commencement contient l'annonce, à titre, peut-on dire, de "représentation d'attente", d'une séparation et d'une terminaison. L'analyste n'est là que pour observer, faciliter et entretenir le processus, sans pouvoir contrôler ses étapes. S'il y a une "technique" de la psychanalyse, elle semble se limiter, d'après ce texte de Freud, à la mise en place du cadre et de la situation, aux règles d'écoute et d'interprétation. Elle ne permet pas, à proprement parler, de "conduire" l'analyse dans tout son cheminement : il s'agit seulement de ne pas gêner le processus, de lui faire place nette, après en avoir bien pesé les indications.

Quant à la fin de l'analyse, à la séparation, il faudra attendre encore vingt-cinq années pour que Freud, en retard sur Ferenczi, se décide à traiter le sujet dans toute son ampleur, en mettant l'accent sur les effets de la contrainte de répétition et de la pulsion de mort. C'était, je le rappelle, peu après le *Congrès de Marienbad*, en 1936, au cours duquel un symposium avait été consacré à la théorie des résultats thérapeutiques de la psychanalyse. *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin* fit sur le monde analytique l'effet d'une douche froide. Certains textes de l'époque en témoignent, ceux de Fenichel, de Nunberg, de Bibring, de Strachey notamment. Freud semblait réagir à une sorte d'inflation de ce que Rosolato appelle "l'axe technologique" de la psychanalyse, en démontrant, preuves à l'appui, que la technique la mieux rodée vient difficilement à bout des multiples difficultés posées par la terminaison d'une analyse, qu'il est en quelque sorte dans l'essence de l'expérience analytique de ne pas vraiment se finir. Il n'y a pas de technique ni de théorie qui vaillent pour

terminer une analyse. C'est, selon Freud, une affaire de pratique personnelle. On dira, certes, qu'il y a dans toute cure un moment où se dessine le processus de la fin, où le travail s'oriente vers l'élaboration de la séparation. Mais tout le processus de l'analyse, en définitive, n'est-il pas marqué par le travail de séparation, de renoncement, de deuil, travail qui demeure toujours incomplet ?

Avons-nous beaucoup progressé, à près de soixante ans de distance ? Si j'avais le goût de la provocation, je répondrais, à la façon de ma patiente de tout à l'heure : "on n'en est nulle part, on n'a pas avancé d'un pouce. Ce serait forcer dans le négatif, méconnaître qu'il s'est passé, somme toute, bien des choses, de toutes sortes et dont le recensement déborderait largement le cadre de cet exposé. Assurément, on a avancé, on continue d'avancer, sans bien savoir, toutefois, où l'on va. "Once done, it's done for ever", disait Ernest Jones à propos de la découverte freudienne. On aimerait en être convaincu. Le paysage psychanalytique, à l'échelle internationale et même à celle de notre hexagone, offre l'image d'une diversité babélique dont Freud avait vu le danger : céder sur les mots, c'est déjà céder sur les choses et sur les concepts fondamentaux. La langue commune des origines semble s'être perdue dans le pluralisme de théories souvent contradictoires. Sous cette diversité, on retrouverait d'ailleurs sans peine les traces de l'opposition fondamentale entre la conception de Freud et celle de Ferenczi. Il y a les sceptiques, qui croient peu à la technique, se méfient des certitudes et des tentatives de codification du processus analytique ; on les trouverait plutôt en France, et pas seulement parmi les lacaniens. Il y a les partisans d'une psychanalyse active et exhaustive qui se fonde sur une technique de plus en plus perfectionnée, capable de mieux maîtriser le processus dans la théorie et la pratique ; ils se recrutent plutôt dans le monde anglo-saxon, principalement chez les successeurs de Mélanie Klein. Une constatation s'impose en tout cas dès qu'on passe les frontières : il n'y a plus une mais des psychanalyses.

Serait-ce alors la fin de l'analyse, comme certains le proclament en sonnant déjà le glas ? Ou sa poursuite dans la succession de théories qui sont toujours à recommencer et dont il faut sans cesse faire le deuil ? Un deuil qui a peut-être à voir avec celui du père, mis à mort symboliquement dans toute création théorique.

CLOV. - Je te quitte.

Un temps.

HAMM. - Avant de partir, dis quelque chose.

CLOV. - Il n'y a rien à dire.

HAMM. - Quelques mots... que je puisse repasser... dans mon cœur.

CLOV. - Ton cœur !

HAMM. - Oui. (*Un temps. Avec force.*) Oui ! (*Un temps*) Avec le reste, à la fin, les ombres, les murmures, tout le mal, pour terminer. (*Un temps.*) Clov... (*Un temps*) Il ne m'a jamais parlé. Puis, à la fin, avant de partir, sans que je lui demande rien, il m'a parlé. Il m'a dit...

CLOV (*accablé*). - Ah... !

HAMM. - Quelque chose... de ton cœur.

CLOV. - Mon cœur !

HAMM. - Quelques mots... de ton cœur.

CLOV (*chante*).

Joli oiseau, quitte ta cage,

Vole vers ma bien-aimée,

Niche-toi dans son corsage,

Dis-lui combien je suis emmerdé.

(Samuel Beckett, *Fin de partie*;

Editions de Minuit, Paris, 1957.)

A côté de la figure d'une mère oppressante, possessive, dont Didier Anzieu a bien montré toute la place qu'elle tient dans l'œuvre de Beckett, se distingue, en creux, celle du père mort, que son analyste, Wilfred Bion, a pu tenir à certains moments. Comme on n'aura pas manqué de le remarquer, cette figure du père mort s'est introduite, un peu malgré moi dans le cours de cet exposé. C'est pourquoi il paraîtra peut-être inachevé. Deuil avec fin, deuil sans fin...

La condition du présent dans le temps du traitement

Conférence du 25 mai 1993

Jean-Michel Hirt

Cet homme est pressé. Je le remarque en même temps que je le rencontre pour la première fois. Dès qu'il est entré là où je le reçois, il ne tient pas à s'asseoir, comme je l'y invite. Sans autre excitation que la maîtrise toute d'ironie caustique qu'il arbore, il déambule dans la pièce au rythme de l'échange qu'il instaure. Je n'aurais plus qu'à l'écouter, tant il me semble qu'il poursuit ce dialogue depuis longtemps avec je ne sais qui. Il se déclare « entré en religion » depuis qu'il a franchi le seuil de ma porte et réclame une analyse au nom, dit-il, d'une « impatience sans but et sans remède », qui l'empêche de chanter et de composer. Musicien, plutôt rock-star, il l'est, mais aussi compositeur et interprète, et voici des mois qu'il bâcle ses galas et se dispute avec son entourage, allant après certaines soirées jusqu'à se battre avec le premier venu. Il ne parvient plus à se donner le temps de travailler et boit excessivement pour ralentir sa pensée. Je ne le reconnais que tardivement, à l'énoncé de son nom de scène, nom déjà entendu mais que je ne pouvais lier à aucun visage.

A l'entendre, la psychanalyse est son ultime recours, le seul traitement de ce qu'il décrit comme son « incapacité à tenir en place » et à « jouir du succès qu'il rencontre », à en « jouir sexuellement » précise-t-il. Il attend tout d'elle, il a de l'argent, il est prêt à venir tous les jours s'il le faut. Un ami d'enfance à moi, devenu son avocat, lui a transmis mon nom. Que le mien soit d'origine étrangère, comme le sien, lui a semblé de bon augure. Il sait un peu d'allemand et puisqu'en français, je m'appelle « berger », il s'attend, dit-il, « être tiré de ce sabbat de sorcières qui tournoie en lui ».

Je me sens vite spectateur de son théâtre, au sens où Paul Klee a pu dire que chez le spectateur l'activité principale est temporelle, et je l'entends comme une occupation par le temps de l'œuvre. Spectateur actif, librement contraint d'assister à la mise en scène de cette demande. Mais je me laisse faire et je n'interromps rien. Tous les registres dramatiques sont convoqués dans la description de ses symptômes. La langue est très sollicitée, les contrepèteries et les jeux de mots abondent : « J'ai les mains moites et les pieds poites », « Je me couche à des heures hindoues », « J'ai le dos en vrac », et d'autres encore, sans pause, sans silence. Différents personnages accusent ou se plaignent devant mes yeux, l'un souffle, l'autre jure, le troisième parle fort ou murmure : on le devine, c'est à la présentation de la pathologie du Neveu de Rameau que je me sens convié.

Presqu'en même temps que la surprise et la curiosité de me retrouver spectateur-acteur de la scène

sur laquelle cet homme nous installe, lui et moi, le malaise survient, cette angoisse à propos de laquelle Pierre Fédida remarque : « L'angoisse c'est un trop de l'image incapable alors de donner noms et figures. Effectivement, son image vient en plus de ce qu'il dit, comme si un décalage existait entre le passage des images et les voix qui les accompagnent, produisant un effet *d'inquiétante étrangeté* : soit un mime qui parasiterait son numéro par des commentaires intempestifs. Et trop de matériel est littéralement déversé dans l'entretien, comme s'il s'agissait de tout dire en une seule fois, de mettre en scène son mal une fois pour toutes en dehors du temps. Dans son activité ici, il va jusqu'à décrocher du mur et placer sur son visage un masque africain qu'il s'excuse, en le reposant, d'avoir « animé » malgré lui.

Des deux noms qui ont été déclinés, Serge correspond à la scène, et parvient à éclipser pour la plupart des gens le nom et le prénom de l'enfance, ainsi que leur consonance étrangère liée à l'immigration polonaise du père en France. Que j'ignore lequel s'adresse à moi dans cet instant n'est que la pointe sensible de mon malaise. Participant par le regard au jeu du théâtre, selon l'expression de Freud dans *Personnages psychopathiques à la scène*, je suis pourtant dans l'impossibilité de m'abandonner mentalement à ce que je vois, trop conscient d'être alors rejeté dans la position du voyeur qui reste inentamé par ce dont il jouit à la dérobée. Mais aussi pourquoi avoir d'emblée éprouvé ce que Serge me présente comme du théâtre, pourquoi ne pas l'avoir entendu comme ce que cela prétend explicitement être : une demande d'analyse ? Quel genre d'illusion partagée s'est immiscée dans ce premier entretien ?

L'illusion aussitôt confiée par Serge a trait au temps. Que le temps de l'action analytique dans laquelle il souhaite s'engager soit aussi ramassé que possible ou que la cure épouse le modèle de l'unité de temps propre au théâtre classique, dans l'attente de cette « purification des affects » évoquée par Freud au cours du même article et dont le patient serait le bénéficiaire après en avoir été la victime. Espace de la catharsis qui gagne à être conjoint au temps musical, et pas seulement à celui de la représentation, ce qui n'a pas échappé à la sagacité de Lacan qui note dans le Séminaire sur *L'Éthique* : « La catharsis est ici l'apaisement obtenu d'une certaine musique dont Aristote n'attend pas tel effet éthique, ni non plus tel effet pratique, mais l'effet d'enthousiasme. C'est donc de la musique la plus inquiétante, de celle qui leur arrachait les tripes, qui les faisait sortir d'eux-mêmes, comme

pour nous le *hot* ou le *rock and roll*, et dont il s'agissait pour la sagesse antique de savoir s'il fallait ou non l'interdire ». Or de cet « arrachement » dont Serge a fait son métier, nul calme ne résulte plus : il paraît expulsé des conséquences de l'enthousiasme.

Ce rapport de l'illusion et du temps, la réflexion de Freud ne l'a pas évité, quand il s'est agi aussi bien du « début du traitement », intitulé de l'article repris dans *La Technique psychanalytique*, que de sa terminaison avec l'article qui lui fait pendant, *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin*. C'est, de plus, par la comparaison avec un jeu autre que théâtral, celui des échecs, que Freud, dans *Le début du traitement*, évoque les difficultés à rendre compte du traitement analytique, comparaison célèbre que je ne résiste pas à citer de nouveau : « Celui, écrit-il, qui tente d'apprendre dans les livres le noble jeu des échecs ne tarde pas à découvrir que, seules, les manœuvres du début et de la fin permettent de donner de ce jeu une description schématique complète, tandis que son immense complexité, dès après le début de la partie, s'oppose à toute description. Ce n'est qu'en étudiant assidûment la façon de jouer des maîtres en la matière que l'on peut combler les lacunes de son instruction. Les règles auxquelles reste soumise l'application pratique du traitement analytique comportent les mêmes descriptions. » Et, dans *L'analyse avec fin*, c'est par une métaphore non moins célèbre, celle de l'incendie, que Freud résume son peu d'illusions sur toutes les tentatives visant à raccourcir le traitement, dont la dernière en date était celle de Rank :

« On n'a pas eu beaucoup d'écho de ce qu'a fait pour des cas pathologiques la réalisation du projet rankien. Vraisemblablement pas plus que ce que feraient les pompiers si, en cas d'incendie d'une maison provoqué par une lampe à pétrole renversée, ils se contentaient d'enlever la lampe de la pièce où le feu s'est déclaré. Nul doute que de la sorte on pourrait obtenir un abrègement important de l'acte d'extinction. » Si l'on tient compte de cette leçon de l'ironie freudienne, que la durée de l'incendie ne tient pas au retrait de sa cause, personne ne doutera qu'un traitement qui ne fait pas sa place au temps fait un mauvais calcul.

Cent fois glosée, cette métaphore des échecs pour la conduite de la cure — ou de l'incendie pour le temps de sa résolution — emporte avec elle la notion d'un cadre temporel défini ou d'un temps délimité à l'intérieur du cours ordinaire du temps. Mais ce temps spécifique aurait la particularité de ne pouvoir être ressaisi qu'au début et à la fin, comme un voyage circulaire, une circumnavigation autour d'un continent inconnu, dont on ne pourrait relater, vu du port, que le jour du départ

et le jour d'arrivée. Plus loin, dans *Le début du traitement*, Freud souligne qu'« au début de la cure analytique, on se trouve en présence de deux questions importantes : celle du temps et celle de l'argent », mais il le fait moins selon l'habituelle conception économique anglo-saxonne, *time is money*, que dans une perspective qui déplierait cette proposition et allierait *time with death and money with sex*.

A l'égard du temps, Freud est formel, il ne peut pas répondre à la question du malade. « Le malade, écrit-il, tout au début de son analyse, pose au médecin la désagréable question que voici : "Quelle sera la durée du traitement ? Combien de temps vous faut-il pour me débarrasser de mes souffrances ?" Dans les cas où le médecin a conseillé un traitement d'essai de quelques semaines, il se dérobe à cette question en promettant d'y répondre de façon plus sûre, une fois l'expérience réalisée. Sa réponse ressemble à celle d'Esope dans la fable du voyageur qui l'interroge sur la longueur du chemin. "Marche", ordonne-t-il, et il explique que pour calculer la durée du voyage, il faudrait connaître le pas du voyageur. On se tire ainsi des premières difficultés, mais la comparaison ne vaut rien car le névrosé change facilement de pas et sa progression peut, à certains moments, se ralentir. Il est en fait à peine possible d'indiquer par avance la durée éventuelle d'un traitement. » Et Freud d'ajouter : « Par suite de l'incompréhension des malades à laquelle s'allie l'insincérité du médecin, on exige de l'analyse qu'elle satisfasse aux exigences les plus démesurées dans les délais les plus courts. »

Le cumul de l'incompréhension du patient et de l'insincérité de l'analyse produirait donc l'illusion du tour de force d'une guérison rapide, alors même, poursuit Freud, que « personne certes ne pourrait croire qu'il soit possible de soulever une lourde table à l'aide de deux doigts comme s'il s'agissait d'un léger tabouret ou bien qu'on puisse bâtir une vaste maison dans le même laps de temps qu'une petite hutte de bois. » Cette absence de miracle du traitement analytique ou cette impossibilité de se passer du temps du processus, Freud va le rapprocher, dans son développement, des limites de la puissance sexuelle : « Le pouvoir de l'analyste sur les symptômes est en quelque sorte comparable à la puissance sexuelle ; l'homme le plus fort, capable de créer un enfant tout entier, ne saurait produire dans l'organisme féminin une tête, un bras ou une jambe seulement, il n'est même pas capable de choisir le sexe de l'enfant. La seule chose qui lui soit permise est de déclencher un processus extrêmement complexe, déterminé par une série de phénomènes, et qui aboutit à

la séparation de l'enfant d'avec sa mère. » Même si dorénavant la procréation médicale assistée permet le choix du sexe de l'enfant — comme à l'autre bout de la vie, la transplantation d'organes permet de prolonger la durée de l'existence —, n'est-ce pas en liaison avec une négation du temps qui ne laisse pas d'être complexe, notamment en raison de ses incidences psychologiques ? Alors que déjà pour Freud le prix ou le gain de la rupture avec l'hypnose et la suggestion, c'est le retour du temps au sein de la « magie » analytique et ce que Freud appelle dans *L'analyse avec fin* « le lent déroulement d'une analyse ».

Mais faut-il en déduire que le passage du temps constituerait un élément contraire au développement de l'illusion ? Dans les *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, Freud déclare que « les illusions se recommandent à nous par le fait qu'elles nous épargnent des sentiments de déplaisir et nous font éprouver à leur place de la satisfaction. » Or le temps, puisqu'il est porteur de mort au point d'avoir été si souvent représenté par un sablier auquel s'appuie un squelette, le temps, lorsqu'il est habité par cette ombre de la mort que la souffrance projette, doit être ramené à rien et il réclame une consolation immédiate. « Le désir d'abrèger le traitement psychanalytique, écrit Freud dans *Le début du traitement*, se justifie parfaitement [...]. Malheureusement, un facteur très important contrarie ces tentatives : la lenteur des modifications psychiques profondes et, en premier lieu sans doute, "l'intemporalité" de nos processus inconscients. » Intemporalité sur laquelle il reviendra de façon plus détaillée en 1920 dans *Au-delà du principe de plaisir* : « Certaines données recueillies par la psychanalyse nous permettent d'engager la discussion sur la proposition kantienne selon laquelle le temps et l'espace sont des formes nécessaires de notre pensée. L'expérience nous a appris que les processus psychiques inconscients sont en soi "intemporels". Cela signifie d'abord qu'ils ne sont pas ordonnés temporellement, que le temps ne les modifie en rien et que la représentation du temps ne peut leur être appliquée. Ce sont là des caractères négatifs dont on ne peut se faire une idée claire que par comparaison avec les processus psychiques conscients. C'est bien plutôt du mode de travail Pc-Cs que notre représentation abstraite du temps semble entièrement dériver : elle correspondrait à une auto perception de ce mode de travail. » De fait, cette intemporalité si problématique aurait partie liée avec l'immortalité, au sujet de laquelle Freud relevait dans les *Considérations actuelles* que « dans l'inconscient, chacun de nous est persuadé de son immortalité. » Ainsi, pour l'inconscient, tout se

passerait comme si le temps n'avait pas plus de signification que la mort : d'emblée l'achèvement de la vie dans le temps que l'inconscient ignore susciterait au plan de la conscience le théâtre du désir d'éternité et de l'image de soi concomitante. Conséquence de l'intemporalité, l'immortalité constituerait-elle l'illusion la plus aboutie de notre auto perception du temps ?

A Louvain naguère, Lacan insistait sur la nécessité de croire à la mort, paradoxalement la seule croyance sûre, puisqu'elle se vérifie sans personne en soi pour la vérifier. Mais pour Freud, cette croyance qui demande à être crue précisément parce qu'elle est incroyable, toute croyance peut-être, noue un rapport avec l'illusion et l'oubli. Par suite, croire à la mort impliquerait inévitablement l'oubli de la mort. L'oublier, c'est disposer d'une croyance qui fasse illusion afin de déplacer l'angoisse sur une perte partielle, mais suffisamment métonymique, comme chez Serge la déficience sexuelle ou l'anéantissement du temps. Confortant l'illusion d'une vie illimitée, l'emploi du temps devient alors un souci permanent, dont l'agenda qui signifie le futur est l'instrument conjuratoire, car son remplissage fait oublier la rencontre avec la mort prévue au bout du temps. A cet égard, ce court extrait de, la *Pratique de la voie tibétaine*, cité par Roland Barthes, reste exemplaire de l'impossibilité d'affronter, la mort sans illusion : « Marpa fut très remué lorsque son fils fut tué, et l'un de ses disciples dit : "Vous nous disiez toujours que tout est illusion. Qu'en est-il de la mort de votre fils, n'est-ce pas une illusion ?" Et Marpa répondit : "Certes, mais la mort de mon fils est une super-illusion." »

L'urgence du temps qui passe et dont Serge se dit souffrant - « né pour souffrir et condamné à faire plaisir » affirme-t-il une telle urgence exigerait une intervention analytique sans délai, qui, véritable réfutation en acte du paradoxe de Zénon, apporterait immédiatement du sens en fournissant une scène à son mal. Serge souhaite ardemment que le temps s'immobilise en espace afin de se reprendre. En prétendant mettre le temps de l'analyse en scène pour apaiser le rythme qui l'opresse, même quand il joue sur sa propre scène, Serge semble témoigner d'une difficulté à maintenir l'illusion du jeu dont il fait profession. Le temps de la représentation ne le protège plus de celui des horloges, il ne ressent plus cette appropriation temporelle du spectacle qui, selon lui, le rendait maître de ses gestes, de la cérémonie et du rituel de son numéro auquel le public participait. Il parle d'une chute dans un temps lourd, « une éternité de damné », constate-t-il. Il ne croit plus à son talent d'illusionniste,

même et surtout si le public ne se rend compte de rien et il se hâte d'en finir, « comme un prêtre qui précipite sa messe », explique-t-il. Bien entendu, ses nombreuses allusions à la religion reconduisent à cet avenir qui a tout le temps pour lui, *l'avenir d'une illusion*.

Retraçant la « genèse psychique des idées religieuses », Freud y décelait la force de l'illusion. Ni erreur parce que celle-ci n'est pas liée au désir, ni délire parce que celui-ci entre en contradiction avec la réalité, l'illusion, déclare Freud, est « une croyance quand dans la motivation de celle-ci la réalisation d'un désir est prévalente », et qu'il n'est pas « tenu compte, ce faisant, des rapports de cette croyance à la réalité, tout comme l'illusion elle-même renonce à être confirmée par le réel ». Or toutes les manifestations d'illusion que retient Freud, que ce soit celle de la découverte d'une nouvelle route maritime des Indes par Christophe Colomb, celle du prince charmant de la jeune fille ou celle de la venue du Messie, impliquent une dimension temporelle. Et toutes les illusions n'attendent leur salut que de l'avenir. L'avenir est le seul temps de leur maintien et de leur extension. Elles ne sont jamais au présent mais envisagent le futur comme la confirmation du présent « éternisé » qu'elles abritent. L'illusion pourrait se définir comme l'attente de la réalisation d'un désir hors d'atteinte ou la croyance dans l'avenir d'un vœu utopique.

Déjà dans l'examen du problème du temps auquel saint Augustin se livre dans ses Confessions, l'attente est relevée comme l'indice de l'avenir : « Qui donc ose nier que le futur ne soit pas encore ? Cependant l'attente du futur est déjà dans l'esprit ». Et il, insiste sur la présence de cette attente : « De quelque façon, remarque-t-il, que se produise ce mystérieux pressentiment de l'avenir, on ne peut voir que ce qui est. Or ce qui est déjà n'est pas futur mais présent. Lorsqu'on déclare voir l'avenir, ce que l'on voit, ce ne sont pas les événements eux-mêmes, qui ne *sont* pas encore, autrement dit qui sont futurs, ce sont leurs causes ou peut-être les signes qui les annoncent et qui les uns et les autres existent déjà : ils ne sont pas futurs, mais déjà présents aux voyants et c'est grâce à eux que l'avenir est conçu par l'esprit et prédit. Ces conceptions existent déjà, et ceux qui président l'avenir les voient présentes en eux-mêmes. » Ce serait donc grâce aux signes présents de l'avenir — tels les doigts de rose de l'aurore prédisant le lever du soleil —, signe qui sont déjà et qui se voient, que le futur s'annonce.

Deux représentations d'attente caractérisent donc l'avenir. Lune repose sur la réalité des signes de sa

présence et se passe du désir ; l'autre, en l'absence de tout signe de sa venue, est fondée sur la certitude issue du désir : il faut que cela soit, puisque c'est attendue et présent dans l'attente. Ainsi l'attente que sous-tend le désir est génératrice d'illusions. Et dans la mesure où l'illusion est marquée au coin du désir comme garantie de sa réalisation prochaine ou lointaine — peu importe désormais —, l'illusion a partie liée avec le temps. Mais le temps de l'illusion n'est pas destiné à être, c'est un temps à rebours de la description augustinienne, un temps où le présent doit se déporter dans le futur et *n'être pas* pour que l'illusion persiste en tant que telle. Elle confère un *ersatz* d'éternité à celui qui est nécessairement et douloureusement éparpillé dans le temps ; elle offre au croyant qu'elle suscite un avant-goût d'éternité en postulant un avenir qui dure et qui n'est pas susceptible d'être résorbé dans la mémoire. Mais ce présent éternisé ne se confond pas avec l'éternité qui n'est pas un temps antérieur au temps, mais le mode d'être du Dieu de la religion monothéiste, à propos duquel Augustin déclare : « Tous les temps sont votre œuvre, vous êtes avant tous les temps et il ne se peut pas qu'il y eût un temps où le temps n'était pas. » Avec le phénomène de la Parole divine suivi du Livre saint qui la recueille, se met en place, à l'aube des monothéismes, un temps de l'audition et de la vision qui interrompt le cours du temps par l'annonce d'une éternité qui l'excède absolument : toutes les scènes d'Annonciation des Ecritures monothéistes, que ce soit celle de Moïse et du Buisson ardent ou celles de Marie et Muhammad avec l'ange Gabriel, sont à relire sous cet angle. De leur côté, les rites religieux anticipent la réalisation d'une sortie du temps qui ne se réduirait pas à la mort, par la matérialité d'une dramaturgie répétitive qui déboute la mort de ses prétentions.

Dès lors, la revendication d'un court temps de traitement psychanalytique serait entretenue par une conviction religieuse infantile, celle d'un temps à la discrétion de la toute-puissance de l'analyste placé en position de démiurge. Le miracle cherché à son contact consisterait à raccourcir le temps nécessaire pour parvenir à la guérison, tout comme le « désir d'abrégé le traitement » se ramènerait au désir de croire à la sollicitude du père primitif. Par conséquent, la religiosité spontanée de l'homme va l'amener à postuler un présent éternisé comme le temps où le temps n'est pas, et donc la souffrance qui l'accompagne non plus. C'est contre cette religiosité inhérente à l'illusion que Freud s'élève en, soutenant l'intemporalité des processus inconscients, et qu'il prévient la confusion entre le thérapeute et le thaumaturge. Par là, il rend le patient et son thérapeute à la loi commune du temps qui

leur échappe à tous les deux. En revanche, si tel que Freud, dans la *Traumdeutung*, l'avance : « Le présent [Das Präsens] est le temps où l'on représente le souhait comme accompli », il semble bien que cette intemporalité de l'inconscient qui accompagne la temporalité de la conscience, et la traverse par instant, trouve à se manifester au présent, dans la mesure où le présent est bien ce temps toujours escamoté qui est raconté ou escompté quand on veut le dire. Tout se passe en effet comme si lorsqu'on voulait parler *à partir du présent*, on était inévitablement amené à parler d'autre chose, du futur ou du passé qui le prévoit comme devant être ou le rappelle comme ayant été, mais le présent vécu à présent échapperait, lui, à tout dire au présent.

Les enjeux du présent dans la temporalité de la cure commencent à s'éclaircir un peu. D'un côté, l'ordre religieux, où l'éternité du divin excède et fonde la loi du temps ; de l'autre, l'ordre scientifique avec les trois flèches du temps : « D'abord, écrit le physicien Stephen Hawking, il y a la "flèche thermodynamique" du temps dans laquelle le désordre ou l'entropie croît. Ensuite, il y a la "flèche psychologique". C'est la direction selon laquelle nous sentons le temps passer, dans laquelle nous nous souvenons du passé mais pas du futur. Enfin, il y a la "flèche cosmologique", direction du temps dans laquelle l'univers se dilate au lieu de se contracter. » Dans un rapport asymptotique avec ces deux ordres, il reste à situer l'intemporalité qui caractérise l'inconscient et la temporalité qui en résulte pour l'analyse, à distance du temps révélé de la religion ou du temps raisonnable de la science, et sans que l'intemporalité fasse le lit du fantasme d'immortalité. Mais comment, à partir de la dynamique intemporelle de l'inconscient, une temporalité qu'on éprouvera comme analytique se mettra-t-elle en place, en liaison avec l'*agenda* des séances ? Ou encore, comment le meilleur avenir de l'illusion consiste-t-il en la désillusion qui seule donne sens à l'illusion, ou enfin comment ne pas réduire l'usage psychique du temps à la subjectivité de sa perception ? On s'en doute, quand la réflexion se porte sur le temps qui traduit l'intemporalité, ce qui fait problème ne tient pas à la consistance future de l'illusion ni au passé de la mémoire mais à la matérialité du présent, ce mystérieux présent auquel j'ai souvent entendu J.-B. Pontalis faire référence comme le temps auquel l'analyste se doit d'écouter tous les temps de son patient.

J'en reviens à cette présentation de lui-même que Serge effectue en demandant une analyse et en me posant la question du temps du traitement, puisqu'il ne

peut plus attendre et que sa vie sur scène le dépossède de son temps. La différence qu'il me signifie, aussi claire que l'opposition signifiante, et non événementielle, du jour et de la nuit, c'est que nous ne vivons pas dans le même temps. Si la naissance du sujet est indissolublement liée à la scansion du temps, comme jadis avec beaucoup d'humour Sterne le soulignait en faisant de son héros, Tristram Shandy, l'avatar d'un différent horaire entre ses géniteurs, l'emploi du temps de l'analyste est pour sa part réglé par le retour régulier de l'heure et du paiement des séances auxquelles ses patients donnent lieu. Plus tard, quand le temps de l'analyse aura prise sur ce patient, Serge parlera de sa naissance comme ayant entraîné son exil : aussitôt né, aussitôt placé chez ses grands-parents maternels, pour des prétextes, comme la précarité des conditions de vie de l'après-guerre ou le travail des deux parents, prétextes qui continuent de sonner faux à ses oreilles mais qui passent encore pour vrais auprès de sa famille. Situation d'escamotage du présent de son origine qui aura pour conséquence, après la naissance de sa sœur, quand il reviendra chez ses parents, de le mettre en position de cadet *de facto*. Pour l'heure, depuis que son temps ne se confond plus totalement avec la fabrication et le lancement du personnage de Serge, cette illusion mise en circulation pour son public et lui-même, il ressent l'écoulement du temps comme une pure dépense d'énergie sexuelle. Une scène ultérieurement rapportée l'atteste : le désir de composer qui un matin après l'autre échoue dans une masturbation compulsive qui l'empêche de toucher ensuite à son instrument.

Si le personnage de Serge est l'illusion réussie de son auteur, ce dernier en serait la réalité sacrifiée mais aussi la production de l'illusion d'une mort ayant été périmée par la résurrection de l'auteur en Serge. Par là, je prête à l'illusion la capacité de persister indéfiniment, dès que l'accès à la désillusion ne fonctionne plus et que la temporalité du psychique qui correspond aux variations entre les temps de la conscience et l'intemporalité de l'inconscient ne rythme plus l'apparition et la disparition de l'illusion.

Malgré sa dimension de « scénario imaginaire » en forme d'attente, l'illusion constitue une croyance dans laquelle l'activité fantasmatique entre en jeu, mais qu'elle n'épuise pas. Tout en étant à l'opposé de la science dans la pensée freudienne, elle apparaît comme proche de la raison, par la conviction qu'elle entraîne et fait partager à plusieurs, mais sans le travail d'élaboration que la raison réclame ni la possibilité de se soumettre à l'épreuve des faits. Tandis que pour

Winnicott, l'illusion est le rejeton viable de l'hallucination et que la question de sa validité est écartée au profit de l'œuvre qu'elle est à même d'appeler à travers le prisme de son prototype originel, l'objet transitionnel ni créé ni donné. Illusion fondatrice un temps partagée entre la mère et l'enfant mais dont l'avenir est de se résoudre en construction de l'espace culturel de l'enfant dans le temps de son appropriation de l'objet transitionnel. Cependant, ici, que reste-t-il de cette positivité de l'illusion dans une situation d'entretien préliminaire orienté par la suite qui lui sera donnée ? Dans la perception que l'analysant potentiel en a déjà, quelle est la part d'illusion qui revient à l'analyste ? En quoi sa demande insue risque-t-elle de donner acte à l'illusion qui l'anime et de prévenir la mise en place d'un temps dissymétriquement partagé ?

De mon côté, au seuil de cette cure, un acte manqué m'a renseigné sans tarder sur cette capacité à m'illusionner à laquelle j'ai d'abord cédé en me croyant spectateur de Serge. Lors de la première séance, quand il s'est installé dans la salle d'attente, je laisse filer l'heure, occupé par une rêverie sur le masque africain dont il s'était brièvement affublé et sur le laisser-faire dont j'avais fait preuve. Je me demande encore comment, à l'instar de Perceval, je n'ai rien dit sur ce que j'ai vu faire. Et, d'une association à l'autre, je repense à cette nouvelle de Kafka, dont le titre m'étonne plus encore que son contenu : *Devant la loi*. Dans mon souvenir, elle relate le manque de questions posées par le héros aux gardiens d'une porte fermée. Un bon quart d'heure s'est écoulé avant que je m'en aperçoive et que j'aie, assez décontenancé, chercher Serge.

Ses premiers mots furent adressés comme en écho à ce que je venais de vivre : « Quel silence ! Il y a eu un blanc dans ma tête, j'ai cru que vous m'aviez oublié. » En fait, je l'ai oublié au profit de l'illusion de cette image « masquée », image en trop dont la représentation m'a absorbé et à propos de laquelle mes associations littéraires dissimulent mal mon agressivité à l'égard de, Serge. En lui répondant : « Maintenant, nous y sommes », je m'en prends à la fois à son illusion d'un traitement « toute affaire cessante » et à mon illusion de la belle image surdéterminée, magique et atemporelle, comme un masque de danseur africain ou de chanteur de rock peuvent l'incarner à mes yeux. Illusions rivées l'une et l'autre à un futur impérissable et qu'une image est d'autant plus capable de transcrire qu'elle se forme à partir d'un tableau de la vision qui aurait levé l'hypothèque du temps ; tableau de la vision qui pourrait s'énoncer ainsi : je me vois absolument quand les autres me font voir qu'ils voient ce que je montre.

D'où, soit dit en passant, le puissant impact des images de synthèse de l'ordinateur puisqu'elles constituent des illusions irréelles mais rationnelles, car relevant d'une logique mathématique. Au « blanc » de la présence de Serge, j'ai cru répondre de la mienne par la reconnaissance d'un présent commun, désobjectivé, comme si c'était le *mode* le plus approchant de la suspension des temps dissonants qui nous habitaient. C'est une hypothèse que j'aurais l'occasion d'aborder plus loin sous un autre angle.

A ce point de ma réflexion, l'aire temporelle de l'illusion constitue un refuge contre le présent, dans la mesure où elle imite l'intemporalité de l'inconscient. Est-ce en raison de l'irréductibilité et de l'atemporalité du « sentiment primaire du Moi [...] conservé, dit Freud au début du *Malaise*, dans l'âme de beaucoup d'individus », que l'illusion est devenue aussi précieuse que si c'était l'élément même de l'âme ? En conséquence, Serge veut vite faire une cure pour que la cure demeure une illusion. L'illusion est attaquée par le présent, elle ne peut se maintenir qu'à la condition de ne pas se développer dans le temps. Serge l'exprimera en de nombreuses occurrences par des énoncés qui impliquent une manipulation de la temporalité, afin de maintenir l'illusion d'un acte qui ne passerait pas dès qu'on en refuserait le corollaire. C'est ainsi que pour continuer -à bander, il lui faut éviter d'éjaculer ; pour continuer à être aimé, il lui faut quitter aussitôt qu'il les a aimées de très jeunes femmes ; pour continuer à aimer, il faut n'aimer personne en particulier. L'illusion perdure car le futur qu'elle génère a la vertu, par son actualité, de consoler de son inexistence. Le maintien de l'illusion comme mode atemporel de l'analyse tend à la transformer en action magique instantanée — jouer à l'analyse pour être analysé —, à l'enseigne de l'action magique des Aïnos japonais que Freud signale dans *Totem et tabou* : les Aïnos jouent à la pluie pour la provoquer. Dans une remarque sur le caractère interminable de certaines analyses, Winnicott rend fort bien compte de ce glissement perpétuel du temps à la faveur d'une redoutable illusion, la connivence entre patient et analyste : « Dans de tels cas, écrit-il au cours du chapitre sur l'utilisation de l'objet dans *Jeu et réalité*, le psychanalyste peut, pendant des années, être de connivence avec le besoin du patient d'être psychonévrotique [...] et d'être traité comme tel. L'analyse se passe bien, tout le monde est content. Le seul inconvénient, c'est qu'elle ne s'achève jamais. Pratiquement, elle peut se terminer et le patient peut même mobiliser un faux soi psychonévrotique dans le but d'en finir et d'exprimer sa gratitude. Mais, en fait, il sait bien qu'il n'y a pas eu de changement dans son

état [...] sous-jacent et que l'analyste et lui-même sont parvenus, par cette connivence, à un échec. »

Du côté de l'analyste, l'écoute au présent du patient relèverait de sa capacité à soutenir l'exigence du présent fini et ténu, tel qu'il est véhiculé de façon privilégiée par ce que Marie Moscovici appelle « l'événement psychique ». A cet égard, l'apparition de l'événement psychique constitue un frêle esquif au milieu de l'atemporalité ou des temps préhistoriques de l'illusion, cette réponse toujours recommencée à l'interrogation que déchaîne la « maladie humaine ».

On se souvient que pour Nicolas Abraham dans son article sur « Le temps, le rythme et l'inconscient », la temporité dans le champ de la psychanalyse, « *c'est le temps saisi dans sa genèse interne, le temps d'un sujet, certes, mais tel qu'il ne saurait apparaître à soi, mais à un autre sujet seulement* ». Il va en découler pour lui une articulation quadripolaire de l'affect, notion dont il fait le noyau de la personnalité. « Pôle imminent de tout l' "appareil psychique" freudien, écrit-il, actualité opérant le « présent » impossible, réalisant les conditions de la répétabilité symbolique et de l'avenir, *l'affect c'est la temporité elle-même* ». Des dénominations mythiques : les *mirages de Narcisse*, la *sérénité d'Ulysse*, la *quête paradoxale de Kafka*, la *hantise de Hamlet*, vont caractériser les quatre structures temporelles qui mettent en œuvre les destins de l'affect confronté à l'exigence d'insatisfaction du vœu inconscient. Mais dans le cours de cette brillante fiction théorique, Abraham se heurte à la question du présent et à la difficulté de lui faire une place autre qu'utopique dans sa pensée. « On peut aller, dit-il, jusqu'à tenir le concept même du "présent", pour l'utopie de quelque vœu inconscient. » Ce qui l'oblige en adoptant une optique husserlienne à situer dans le présent, ou comme sa manifestation la moins ambiguë, une « activité » qui sans cesse repousse le « non-conforme » au vœu inconscient selon le monde du « déjà plus » et du « pas encore ». Cette activité « désactualisante » du présent, mais dont l'affect serait la traduction la plus actuelle, mériterait alors d'être rapprochée de l'intemporalité de l'inconscient en tant que « réserve » de l'inactuel d'une part, et d'autre part d'être opposée au refoulement en tant que suspension de la *Verneinung*, c'est-à-dire en tant que capacité de l'affect à prendre en défaut la négation.

Tel n'est pas le chemin de pensée d'Abraham qui, tout en incluant l'affect dans le présent, fait du présent le temps *éternel* du vœu inconscient et contraint le présent à n'être qu'une potentialité qui n'arrive jamais, un temps rendu « impossible » par son éternisation plutôt qu'un temps inactuel. Pour lui, le vœu

inconscient — et son nécessaire complément, le contre-vœu — se maintient, agissant et inassouvi, engendrant les quatre modalités de l'affect et donc les divers modes de déception du vœu qui font « glisser » sans cesse le présent vers un autre présent, dans un éternel inaccomplissement : « Qu'est-ce à dire, en effet, écrit Abraham, que le vœu qui habite l'inconscient, est hors du temps ? Sinon qu'il est présent éternel, éternellement en acte, que, par essence, il ne saurait être accompli ? »

Cette situation du présent chez Abraham qui tente de ressaisir sa dimension psychanalytique appelle trois remarques. La première a trait à la position de l'éternité dans le temps. Déjà Augustin avait réfuté l'erreur qui consiste à parler d'un temps qui précéderait le temps, d'un présent absolu antérieur au présent relatif du temps, présent dès lors perçu dans un succédané, véritable peau de chagrin réduite à se résorber dans les profondeurs du passé ou les brumes de l'avenir. L'éternité n'est pas un temps, ni un présent, ce présent qui pour Augustin « n'a point d'étendue » et ne peut être spatialisé. D'où la deuxième remarque : le « glissement » du présent sur l'éternité donne nécessairement à celui-ci la consistance d'un utopie, dans la mesure où sa structure éternisée le voue à devenir le lieu de la négation du temps, à l'instar de l'éternité. Résultant des deux autres, la dernière a trait à la localisation de ce « présent éternel » qui serait bien plutôt le temps d'élection de l'illusion que celui du vœu inconscient. En somme à convertir l'intemporalité de l'inconscient en présent éternel, il ne me semble pas que l'on gagne vraiment au change et que l'on perde même le bénéfice de la reconnaissance de l'opérativité du présent par l'affect. Ce serait au contraire en maintenant l'intemporalité comme *non-temps*, et pas comme équivalent de l'éternité ou de l'absence du temps, que l'on devrait pouvoir l'envisager comme apte à être traduite au présent par l'émergence de l'affect.

Précipité dans l'éternité, le présent fait aussi basculer dans celle-ci l'intemporalité de l'inconscient, au lieu de conduire à penser le rapport de l'intemporalité et du présent à partir du surgissement de l'affect dans le paradoxe de l'énoncé d'un événement psychique. Paradoxe d'un énoncé où la dualité entre l'intention et l'information est patente et qui, par l'équivoque qu'il introduit dans l'ordre du discours et la sécurité des mots, expose la brèche du présent que l'affect ouvre dans la phrase. Autrement dit, et selon le souhait explicite de Nicolas Abraham, il faut pousser l'anasémie ou la dé-signification du présent jusqu'à se représenter le présent comme un effet de l'intemporalité de l'inconscient.

Dans sa réflexion sur « *Une forme de temps* », François Gantheret contribue à le faire, en s'attachant à dégager le « morphème temporel » qui organise l'après-coup. Après-coup dont, écrit-il, « la boucle temporelle et logique hante [...] la pensée d'une temporalité et d'un déterminisme propres à la cure elle-même ». Il aboutit à cet « espace de temps » enserré dans la boucle que dessine la flèche temporo-causale quand elle se courbe sur elle-même, « dans un parcours incessamment renvoyé du déjà-là à l'après-coup ». Ce sont justement le mode antérieur du déjà-là et le futur de l'après-coup qui donneront au traumatisme sa temporalité « au futur antérieur ». Or cet antérieur qui ne forme pas un temps passé et ce futur qui ne vaut que par ce qui a eu lieu sans marque temporelle me paraissent désigner la disparition d'un présent. Le traumatisme, dont l'après-coup est l'issue, fait la preuve de cet escamotage du présent qu'une succession de représentations déplacées croient effacer. De ce point de vue, il importerait de préciser la complicité que l'illusion entretient avec la représentation d'après-coup. A paraphraser la formulation de Lacan sur *le temps logique*, le fonctionnement temporel psychique de l'après-coup pourrait se répartir selon trois scansion : l'instant du trauma, le temps de se méprendre et le moment de représenter. Toutes les trois organiseraient la *rate* du présent de l'accident traumatique au profit d'une temporalité saturée de représentations au passé ou au futur.

Dans cette recherche de la manifestation du présent dans la cure, le mécanisme de l'après-coup vient de nouveau confirmer l'évanescence de ce temps et comment en serait-il autrement si l'irruption du présent suppose la levée du refoulement de l'affect. Mais j'ai aussi laissé entendre que si l'affect ne se présente qu'au présent, il déjoue pour y parvenir toute représentation trop lestée des temps que le sens ordonne. D'où son affinité avec le paradoxe d'un énoncé qui par l'écart qu'il creuse entre le sens et la signification témoigne qu'un évidemment des temps est nécessaire à l'apparition au présent de l'affect. Je ne trouve pas de meilleure illustration de cette sorte d'incongruité du présent que dans le recours au *nonsense*, cette forme d'équivocité humoristique du langage si propre à la littérature anglo-saxonne. J'ai déjà fait allusion aux liens du temps avec la découverte de ce qui a présidé à la naissance du héros de Sterne, *Tristram Shandy*. Ce dernier, au seuil du roman, relate la scène de sa conception marquée par l'inopportunité d'une remarque de sa mère à son père pendant l'acte sexuel : « Pardon, mon ami, dit ma mère, n'êtes-vous pas en train d'oublier de remonter la pendule ? » Cette expression hors de propos viendrait trahir ce surgissement au présent de l'affect

dont la figure du héros en ce monde conservera la marque. L'intemporalité de l'inconscient n'advient bien ici qu'au présent d'un affect qui va se loger dans la « ténuité » de l'événement en regard de la chose en jeu. Dans le roman de Sterne, l'irritante absence du narrateur à son engendrement est redoublée par l'étourderie ou ce moment d'absence de sa mère quant à l'importance d'un acte dont, selon le héros, va « dépendre non seulement la création d'un être raisonnable mais peut-être l'heureuse formation de son corps, sa température, son génie, le moule de son esprit et [...] jusqu'à la fortune de [sa] maison ». Double absence qui génère le roman et les intarissables opinions du héros sur ce qui le fait sujet de sa destinée. D'ailleurs ce roman aux origines du genre est intitulé *Vie et opinions de Tristram Shandy, gentilhomme*, comme si de l'insaisissable présent à l'origine de sa vie découlait l'intarissable façon de ses considérations sur elle. Double absence qui reconduit à une définition du présent comme temps qui fait défaut et qui appelle en retour le foisonnement des récits qui vont cerner son inanité.

Le défaut du présent exige une parole qui, en ne parvenant que par intermittences à l'amener au grand jour, va presque continuellement le temporaliser en son absence et le rendre au passé ou au futur — temps de représentation —, tandis que comme présent éternisé, hors temps, il assure à l'illusion sa pérennité. C'est ainsi que le processus de la négation, en tant que possibilité, selon Freud, de prendre intellectuellement connaissance du refoulé, constituerait le préambule de toute reconnaissance du présent, mais en continuant de l'agencer dans les temps de la représentation. Car ce ne serait que par la suspension de la négation que le présent de l'affect se ferait entendre à l'analyste comme décalage audible entre la décharge affective et le support représentatif, à la faveur de ce qui constitue un événement pour le psychisme.

La négation précède l'acceptation intellectuelle qui survient avec la négation de la négation à laquelle procède l'analyste. Les multiples temps de son histoire circulent dans la parole du patient qui parvient à la reconnaissance de ce qui revient au jour après avoir sombré dans la nuit du refoulement. Pourtant, c'est la suspension de la négation qui livre passage à l'admission du présent de l'affect dans le paradoxe d'un énoncé. En une phrase : « On me refuse le paiement à crédit du lit de ma fille à cause de son père », une patiente, Justine, rend présent le trouble de pensée que provoque de longue date la suspicion que son mari aurait jetée sur sa paternité de cette fille ; et ceci, quand elle découvre sur l'écran informatique de l'organisme de crédit sollicité que son mari est

débiteur de cet organisme mais a aussi une autre adresse que la sienne. En admettant sous cette forme la révélation de son détachement amoureux, en suspendant ainsi la négation de ce dernier, les nombreuses protestations d'amour conjugal qui tentent d'en maintenir la fiction, elle accède brusquement au présent du doute sur son désir qu'elle n'a pas cessé d'entretenir sans le ressentir comme sien, et qui avait pu prendre l'aspect d'une paternité incertaine projetée sur le père de sa fille.

Un dernier fragment d'analyse me permettra de conclure mon propos. Cette jeune femme, Oriane, a souvent relaté le maniement malencontreux d'une machine agricole qui a fait perdre sa main gauche à son père. Musicienne, elle a eu recours à l'analyse afin de vaincre ses inhibitions à se produire au piano en public. Le travail effectué lui a permis de mettre en rapport ses difficultés avec sa naissance comme fille, là où était attendu un garçon, ainsi qu'avec son désir de procréer sans cesse remis à plus tard. Ce jour-là, elle ne parle qu'après un très long silence et m'apprend d'un ton abattu qu'elle a reçu une photographie de statue dans la lettre de son ami, un architecte travaillant momentanément en Italie. « Imaginez, dit-elle, un athlète romain qui, dans sa nudité, porte sa main gauche autour de son cou. Le conservateur, pour ne pas égarer cette main cassée, l'aura accrochée autour du cou. Je n'ai vu qu'elle et j'ai d'abord cru qu'il s'agissait de son sexe. J'ai pensé qu'en l'attachant à l'autre poignet, ce serait mieux passé inaperçu. »

Embarrassé par l'image composite qu'elle suscite en moi, je ne réussis à m'en déprendre qu'en interrogeant : « Est-ce qu'il s'agit d'ouvrir les yeux sur ce qui est arrivé ? » Ce qu'Oriane savait, ce qu'elle s'était souvent représenté intellectuellement, l'analogie entre la main coupée de son père et le sexe de ce dernier, ne permettait pas d'accueillir l'affect refoulé. Tout doucement, elle déclare soudain : « Je conserve encore dans une boîte d'allumettes un bout de coton rougi. »

Le passage au présent advient avec la suspension de la négation lorsque le sexe paternel cesse d'être nié par l'assimilation récurrente à la main ; cette main coupée est nulle part jusqu'à ce qu'elle soit restituée « en corps » ou plutôt resituée comme perte d'une partie du corps, au lieu d'envahir répétitivement la parole d'Oriane comme forme éternelle de la castration. L'affect ne surgit au présent que lorsqu'il n'y a plus rien de sensé à dire ou que toute sémantisation est vidée de sa temporalité. A la perpétuité d'une représentation qui fixe le sexe paternel sous forme de main coupée succède un présent éphémère qui, dans l'instant de son apparition, témoigne du caractère intemporel de son effet qui ne se résout ni en un « déjà plus là » ni en un « pas encore là ». Irruption d'un présent constitutif d'une

présence rassemblée dans ce qu'elle ne sait pas. Cette disponibilité brusque du présent rejaillit sur l'intra-temporalité du psychique et les modes d'exister du passé et du futur, en levant par exemple l'annulation du complexe de castration que supportait la représentation immuable d'Oriane.

« Ce qui est violent, constate Justine, c'est quand le temps s'arrête et que les choses perdent leur sens. » Et un peu plus tard, dans le cours de la même séance, elle s'interroge : « Mais est-ce que la recherche des émotions n'est pas une façon d'arrêter le temps ? » A sa façon, elle exprime ce dilemme du présent qui lorsqu'il paraît sous l'anodin du propos interrompt le flux temporel par l'éblouissement dont il est porteur comme présence à soi ; dilemme auquel d'une autre façon, comme analyste, je suis soumis *en même temps qu'elle* si par ma *neutralité* j'y correspond. Neutralité que je définirai comme temps de résonance de *l'imprésentable*. Entre l'éternisation du présent que charrie l'illusion et la disparition du présent que l'après-coup entretient, qu'est-ce qui permet de parler au présent dans la cure, sinon cette suspension fugace de la négation qui libère l'affect dans le paradoxe d'un énoncé que fomentent l'événement psychique ?

En raison peut-être du génie propre à la langue anglaise qui favorise le *nonsense*, sa littérature a su magistralement en transmettre la portée à ses lecteurs, tout en leur assurant une prime de plaisir à partir des distorsions des temps que déclenche le *nonsense* et de l'enfance qu'il jette dans la phrase. Mais, pour conclure, c'est à Moby Dick que j'emprunterai l'expression de sa fin paradoxale. Chacun se remémore quel long voyage il aura fallu, la tragique chasse à la baleine blanche pour que le héros et narrateur, Ismaël, délivré de ses illusions, se sache orphelin et s'accepte mortel. Seul rescapé du naufrage du *Péquod*, il ne doit sa survie qu'à la présence inespérée d'un « cercueil-bouée qui, écrit Melville, projeté avec force, bondit sur l'eau, se renversa et vint en surface à [ses] côtés ». Je veux y déchiffrer la métaphore de cette irruption du présent et de la contiguïté de la vie et de la mort qu'il implique. A partir du trouble de la temporalité et du désordre de la réalité que l'élément marin à perte de vue provoque chez Ismaël, place est faite à la matérialité invisible de l'affect, à son motif intime, dès que le cercueil, ce signe du temps révolu, se transforme en gage précaire de survie. « Soutenu par ce cercueil, poursuit Melville, pendant près d'un jour et d'une nuit, je flottai sur un océan qui chantait doucement un hymne funèbre. Les requins inoffensifs glissaient, muselés, autour de moi, et les aigles sauvages de la mer avaient le bec au fourreau. »

A propos du 10^e séminaire clinique de la Fédération Européenne de Psychanalyse
Prague 25-28 juin 1992

Blandine Foliot-Paquet

Par suite d'une négligence dont je suis le seul responsable, le compte rendu de Blandine Foliot-Paquet n'a pas été publié dans le précédent numéro de Documents et Débats comme il aurait dû l'être, à côté de celui de Jacques Le Dem. L'erreur est donc réparée, avec les excuses de son auteur.

J.C. Arfouilloux

Proposé par la Fédération Européenne de Psychanalyse, le séminaire eut lieu à Zvanovice, à proximité de Prague, organisé par un petit groupe de collègues tchécoslovaques (un « pré-study group » dans l'attente que lui soit reconnu par L'IPA le statut de « groupe d'étude »).

Comme chaque année, chacune des Sociétés Psychanalytiques membre de la Fédération Européenne offrait à deux de ses ressortissants la possibilité de confronter leurs pratiques à celles de leurs collègues étrangers.

C'est une rencontre dont le caractère exceptionnel tient, sans doute en partie, au fait qu'elle a lieu hors de nos frontières habituelles et en langue étrangère.

L'incitation au déplacement, au travail de traduction et de transformation y est très présente et l'expérience est d'autant plus unique qu'elle ne peut, pour un même analyste, se renouveler.

La répétition est, là, contraire à la règle de la Fédération.

Nous constituions une communauté d'une trentaine de « candidats avancés » ou « membres associés », réunis autour de quatre « training analysts » ou « seniors » : Annette Watillon (Belgique), Alain Gibeault (France), Niek Treurniet (Hollande), Thalia Vergopoulos (Suisse).

Chacun d'entre nous, comme nos prédécesseurs en d'autres lieux européens, avions reçu la consigne de présenter au choix, soit une cure d'adulte soit une cure d'enfant. Une cure, à quatre ou cinq séances par semaine, dont nous devions communiquer quelques séances, de façon détaillée, tout en ménageant suffisamment de temps pour la discussion.

Nous nous répartissions, non sans mal, en quatre petits groupes de huit à neuf personnes autour d'un training-analyste, réalisant un « turn over » après chaque présentation, de façon à donner le moins de prise possible à ce qui pouvait se manifester de transfert idéalisant ou de résistance groupale et favoriser, autant que possible, un travail de perlaboration et de confrontation de nos pratiques, dans une alternance auprès de chacun des seniors.

S'il me semble difficile, aujourd'hui, de rendre compte du travail réalisé au cours de ce séminaire, j'essaierais tout de même d'évoquer quelques points manifestes.

Le plus manifeste relevait du cadre analytique et concernait la « fréquence des séances », comme si à elle seule elle aurait suffi à établir la différence entre psychanalyse et psychothérapie.

... En deçà de quatre séances hebdomadaires, il se serait agi de psychothérapie, au-delà, ce serait de la psychanalyse!

Il semble en effet que dans certains pays européens, ce soit sur ce critère que s'établisse la frontière entre l'une et l'autre pratique et l'une et l'autre société.

Personne, je pense, ne pourrait vraiment contester l'intérêt et les effets d'une quatrième séance, voire même d'une cinquième...

A ceci près que la discussion accrochait régulièrement sur ce point comme à un objet idéal ayant pour effet celui d'une résistance qui empêchait un travail au niveau du processus, quand l'un et l'autre ne se trouvaient pas confondus.

Il fut intéressant, dans l'après-coup, lors de la séance générale d'évaluation qui eut lieu au terme de ce séminaire, de repérer cette résistance à laquelle nous nous étions si violemment heurtés.

S'il était, au travers de nos présentations et de nos débats, un point sur lequel nous ne pouvions plus avoir de doute, c'est bien celui qui nous confirmait dans le fait qu'il n'existait pas une « pratique » psychanalytique mais bien des « pratiques » même si ailleurs celles-ci restaient souvent silencieuses ou étaient tenues sous silence.

Il me semble important de souligner, ici, qu'à ma connaissance, il n'y eut, sur trente-trois cures présentées, aucune présentation de psychanalyse d'enfant.

On ne saurait cependant être sans savoir que dans certaines sociétés européennes, l'analyse d'enfant fait partie du cursus de formation.

Nous étions ici invités à en discuter et, semble-t-il, aucun d'entre nous ne s'y est risqué.

Sans réponse à apporter, je souhaite néanmoins évoquer ce point qui reste pour moi un questionnement.

A quoi tiendrait-il que la clinique de l'enfant soit si souvent maintenue hors du champ de nos réflexions, ou que l'enfant soit comme exclu de nos débats ?

Les manifestations de son inconscient, sa sexualité, seraient-ils un sujet si brûlant que nous devrions les maintenir refoulés ?

Notre réussite serait-elle de faire taire ce petit démon ou de le bâillonner pour qu'il demeure sage comme une image ?

... Ou bien la force de ses pulsions, ses rêves

menaceraient-ils un équilibre interne en nous faisant courir le risque d'une « confusion de langue » ?

Certes, l'insuffisance psychique de l'enfant, notre dépendance vis-à-vis de son environnement, nous prend-elle souvent en défaut et provoque-t-elle un trouble susceptible de nous entraîner dans la haine à penser...

Ne pourrions-nous alors, sur les traces de Freud...

« appeler la Sorcière à l'aide !, à savoir la Sorcière Métapsychologie. Sans la spéculation métapsychologique et sans la théorisation, j'allais presque dire la fantasmatisation, on n'avancera pas d'un pas. Malheureusement, les informations de la Sorcière ne seront pas encore cette fois ni très claires ni très détaillées. » (S. Freud, *Analyse finie et analyse infinie*, 1937.)

Mais revenons à Prague.

Il y était étonnant de constater parmi « les pratiques » psychanalytiques proposées à notre discussion la fréquence avec laquelle y intervenait un tiers. Tiers payant ou institutionnel, contrôle médical...

Il n'était plus possible de l'ignorer, ni d'en négliger

l'incidence transférentielle et contre-transférentielle.

Un autre point intéressant fut celui qui concernait la question des indications d'analyse.

L'éventail, au travers des cures présentées, en était très large et semblait essentiellement dépendre du contre-transfert de l'analyste.

Le point de vue économique prenait le pas sur une perspective dynamique. L'excès d'émotions et d'affects suscitait des interventions de l'analyste qui prévalaient sur le travail d'interprétation dans le transfert.

Il était question d'un défaut du refoulement, plutôt que de sa levée.

Les variations du cadre analytique pouvaient apparaître alors comme un palliatif à la difficulté dans laquelle se trouvait l'analyste à penser la violence des effets de l'inconscient et à en réaliser la transformation psychique.

Chacune des présentations nous confrontait à des points délicats et difficiles à discuter qui touchaient à nos idéaux et à nos appuis et repères théoriques.

Ce fut vraiment un voyage sans pareil, dans le monde psychanalytique européen d'aujourd'hui.

Séminaire à Vilnius

15 mai-22 mai 1993

Michel Gribinski

La Société Lituanienne pour l'Application de la Psychanalyse (Lietuvos Psichoanalizes Taikymo Draugija (1) compte actuellement vingt membres en Lituanie, et cinq membres qui se sont expatriés en Finlande pour faire une analyse et qui y vivent et y travaillent depuis trois ans, et suivent le cursus régulier de la Société Finlandaise de Psychanalyse à Helsinki. J'ai eu des contacts approfondis avec eux en Pologne en 1991 et à Helsinki en 1992, et je suis en rapport amical avec deux d'entre eux. Mais c'est avec les membres de la « draugija » qui vivent à Vilnius que j'ai travaillé une semaine, comme je l'avais fait l'an passé, mandaté par le Conseil de l'APF. On trouvera dans le bulletin de la FEP (n° 40) un rapport vivant et documenté du docteur Johann Michael Rotmann (Leutersberg-Schallstadt, Allemagne) sur l'histoire de cette Société. (A l'intérieur de la FEP, le docteur Rotmann seconde Han Groen-Prakken dans son travail avec les pays de l'Est (2). Le rapport de Rotmann est précis, je me permets d'y renvoyer plutôt que de le répéter, et je redresserai seulement l'erreur de la traduction française qui inverse la proportion d'hommes et de femmes.

J'ai donc travaillé six jours pleins à Vilnius, avec dix-sept collègues, en majorité des femmes, qui tous s'étaient libérés pour ce séminaire. Le thème, choisi ensemble et en coordination avec la FEP et Rotmann (des analystes allemands se rendent également à Vilnius) était « L'interprétation des rêves » (l'an passé, nous avons travaillé sur les écrits techniques de Freud) et toutes les matinées étaient consacrées à ce thème, que j'ai essayé de traiter du point de vue où il donne un accès général au travail de l'inconscient (en passant j'ai dû faire un peu de botanique culinaire, avec le rêve de la monographie botanique, car ils n'avaient jamais mangé ni vu d'artichaut). Les après-midi, et parfois les soirées, ont été consacrées à des présentations de cas et à des consultations individuelles concernant des difficultés dans le déroulement de psychothérapies ou d'analyses (aucun d'eux n'a été en analyse). Ils ont actuellement le meilleur motif pour faire des thérapies et des analyses : gagner leur vie. L'inflation a été en un an de 1 200 % tandis que leurs salaires augmentaient de quelque 30 %. De sorte qu'ils peuvent se nourrir, sans plus. (Un repas modestement raisonnable dans un restaurant coûte cinq ou six dollars, c'est-à-dire le quart du salaire mensuel d'un psychologue. Les psychiatres sont d'un tiers mieux lotis.) Ils sont donc en train de commencer à avoir une

pratique privée, et trouvent une clientèle parmi le petit pourcentage des nouveaux riches et de leurs enfants.

Quant à moi, j'ai été un ancien riche, avec un chauffeur au volant d'une guimbarde du Centre psychothérapeutique de Vilnius.

Nous avons travaillé dans ce centre, un bel endroit que les ambassades d'Europe de l'Ouest essayent d'acheter, situé au bord de la Neiris — un affluent du Niémen — dans la partie de Vilnius où se trouvent encore d'anciennes maisons en bois avec de grands jardins et de petits potagers, un peu à l'écart de la vieille ville baroque — une des très belles d'Europe.

J'ai fait également un exposé dans le Département de Psychothérapie de l'hôpital psychiatrique, devant les psychiatres de l'hôpital et les étudiants en psychiatrie et en psychologie, environ cent cinquante personnes, sur le thème « Avoir peur » : j'ai ainsi cherché un terrain de discussion en posant le problème, avec la peur, du danger interne, et de la réalité interne et de la réalité externe, en pratique hospitalière et en pratique analytique, puis en exposant les deux théories freudiennes de l'angoisse et en concluant avec l'exemple de la tête de Méduse, non pas son interprétation analytique mais l'exemple qu'elle propose quant au fait que ce qui fascine et ce qui fait peur a le même objet. La discussion qui a suivi était plaisante, contrairement à l'an passé où, après mes deux exposés : « La maladie créée par la psychanalyse » (= la névrose de transfert) et « L'interdiction de la pensée », les attaques extraordinairement violentes d'un médecin chef contre Freud (!) avaient empêché toute autre intervention.

J'ai décliné l'offre que la Société Lituanienne voulait me faire de devenir membre d'honneur, préférant devenir membre ordinaire. Mais cela posait plus de problèmes statutaires qu'ils n'en pouvaient résoudre, et j'ai gardé d'une soirée d'adieux assez arrosée chez Kazys Remeikis, le médecin chef du Centre de Psychothérapie, le souvenir d'avoir obtenu de devenir *slaptas narys*, membre ordinaire secret avec promesse de rester le seul, ce dont fait foi une dédicace sur un dictionnaire lituanien qu'ils m'ont offert.

Mais mon rapport devrait être moins secret et grâce à *Documents et Débats*, intéresser des membres de l'APF qui seraient anglophones, capables d'admirer certaines acrobaties et d'en corriger tout doucement d'autres (3).

1. Président : Jurate Uleviciene, vice-président : Vitalija Mickute et Kazys Remeikis. Secrétaire : Sigita Zileniene (mars 1992 à mars 1994).

2. Actuellement, c'est le docteur Eero Rechartt (Helsinki) qui est en charge des relations de la FEP avec les pays de l'Est en remplacement de Han Groen-Prakken.

3. Henri Normand sera présent au 5^e séminaire de la FEP qui a lieu cette année à Vilnius en mars 1994, et par ailleurs un membre de l'APF fera probablement avec moi le séminaire de mai 1994.

Conseil d'Administration

Président : Roger DOREY

Vice-Présidents : Victor SMIRNOFF - Daniel WIDLÖCHER

Secrétaire Général : Evelyne SÉCHAUD

Secrétaire Scientifique : Marie MOSCOVICI

Trésorier: Jean-Claude ARFOUILLOUX

Analystes en exercice à l'Institut de Formation

Annie ANZIEU - Didier ANZIEU - Jean-Claude ARFOUILLOUX - Lucienne COUTY

Guy DARCOURT - Roger DOREY - Pierre FÉDIDA - François GANTHERET

Wladimir GRANOFF - Michel GRIBINSKI - Christiane GUILLEMET

Marianne LAGACHE - Jean LAPLANCHE - Jean-Claude LAVIE

Danielle MARGUERITAT - Marie MOSCOVICI - Raoul MOURY - Henri NORMAND

Aline PETTTIER - J. -B. PONTALIS - Robert PUJOL - Jean-Claude ROLLAND

Guy ROSOLATO - Evelyne SÉCHAUD - Victor SMIRNOFF

Hélène TRIVOUS-WIDLÖCHER - Daniel WIDLÖCHER

Comité Scientifique

Secrétaire : Marie MOSCOVICI

Laurence APFELBAUM - Dominique CLERC-MAUGENDRE - Pierre FÉDIDA - Jean-Michel HIRT

Aline PETTTIER - Evelyne SÉCHAUD

Comité de Formation

Secrétaire : Pierre FÉDIDA

Annie ANZIEU - Didier ANZIEU - Lucienne COUTY

Pierre FÉDIDA - Michel GRIBINSKI - Marianne LAGACHE

Jean LAPLANCHE - Raoul MOURY - Henri NORMAND

Comité de l'Enseignement

Secrétaire : Hélène TRIVOUS-WIDLÖCHER

Membres ex officio : Marie MOSCOVICI - Roger DOREY

Membre représentant des Membres Titulaires : Marianne LAGACHE

Marie-José CÉLIÉ - Catherine CHABERT - Françoise COUCHARD - Yvette DOREY

Claude BARAZER - Roland LAZAROVICI - Dominique MAUGENDRE

Secrétariat

Danielle CHAIFFRE, Attachée de direction

Membres Titulaires

Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 PARIS	47 07 43 98
Pr Didier ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 PARIS	47 07 43 98
Dr Jean-Claude ARFOUILLOUX	85, avenue du Gal Leclerc - 75014 PARIS	43 22 87 72
Dr Claude BARROIS	4, allée des Pinsons - Rubelle - 77950 MAINCY	
Mme Lucienne COUTY	15, rue de l'Estrapade - 75005 PARIS	43 26 02 75
Pr Guy DAR COURT	19, rue Rossini - 06000 NICE	93 82 12 59
Pr Roger DOREY	121, rue de la Faisanderie - 75116 PARIS	45 04 50 19
Pr Pierre FÉDIDA	3, rue du Regard - 75006 PARIS	42 22 07 61
Pr François GANTHERET	91, rue de Seine - 75006 PARIS	43 54 69 31
Dr Wladimir GRANOFF	5, avenue de Montespan - 75116 PARIS	47 55 65 47
Dr Michel GRIBINSKI	16, rue des Minimes - 75003 PARIS	40 29 99 33
Dr Christiane GUILLEMET	15, rue Michel Ange - 75016 PARIS	45 27 39 74
Pr Didier HOUZEL	6, rue de l'Académie - 14000 CAEN	31 86 72 49
Dr Marianne LAGACHE	45, boulevard Victor - 75015 PARIS	45 32 65 34
Pr Jean LAPLANCHE	55, rue de Varenne - 75341 PARIS Cedex 07	45 48 37 54
Dr Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 PARIS	42 97 48 55
Dr Arnaud LEVY	8, rue Daniel Hirtz - 67000 STRASBOURG	88 35 68 40
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 PARIS	46 51 55 68
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot - 75017 PARIS	42 27 16 32
Dr Raoul MOURY	27, bd Edgar Quinet - 75014 PARIS	43 20 21 36
Dr Henri NORMAND	53, rue Huguerie - 33000 BORDEAUX	56 44 06 64
Dr Aline PETITIER	3, rue Campagne Première - 75014 PARIS	43 21 56 02
M. J. B. PONTALIS	34, rue du Bac - 75007 PARIS	42 96 36 03
Dr. Robert PUJOL	140, rue E. Rostand - 13008 MARSEILLE	9153 41 79
Dr Jean-Claude ROLLAND	45, rue de la République - 69002 LYON	72 40 20 77
Dr Guy ROSOLATO	3, square Thiers - 75116 PARIS	45 53 36 89
Mme Evelyne SÉCHAUD	87, boulevard Suchet - 75016 PARIS	45 24 67 35
Dr Victor SMIRNOFF	15, rue Duguay-Trouin - 75006 PARIS	45 48 90 19
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 PARIS	43 35 36 86
Pr Daniel WIDLÖCHER	32, rue Charles Baudelaire - 75012 PARIS	46 28 96 06

Membres Sociétaires

Mme Laurence APFELBAUM	70, rue d'Assas - 75006 PARIS	45 49 22 12
M. Bernard BARRAU	23, place Saint-Georges - 31000 TOULOUSE	61 22 53 97
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan - 75012 PARIS	43 40 68 70
Pr Françoise BRELET-FOULARD	74, rue du Coudray - 44000 NANTES	40 74 79 20
Dr Françoise CAILLE-WINTER	103, avenue du Gal M. Bizot - 75012 PARIS	46 28 43 53
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 PARIS	42 71 92 81
Mme Marie-José CELLE	32, avenue Felix Faure - 75015 PARIS	45 58 29 30
Mme Dominique CLERC-MAUGENDRE	82, boulevard Beaumarchais - 75011 PARIS	43 55 04 25
Dr Colette DESTOMBES	57, avenue Jeanne d'Arc - 59000 LILLE	20 52 75 69
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois, Tour Chéops-75646 PARIS CEDEX 13	45 85 01 10
Dr Judith DUPONT	24, place Dauphine - 75001 PARIS	43 54 44 12
Dr Lucile DURRMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 PARIS	47 07 63 42
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	44, rue de Tivoli - 33000 BORDEAUX	56 81 96 30
Mme Blandine FOLIOT-PAQUET	11, square Jasmin - 75016 PARIS	46 47 41 21
Dr Claudine GEISSMANN	13, bd George V - 33000 BORDEAUX	56 98 29 85
Pr Pierre GEISSMANN	13, bd George V - 33000 BORDEAUX	56 98 29 85
Dr René GELLY	102, rue de la Glacière - 75013 PARIS	45 88 68 50
Dr Edmundo GOMEZ-MANGO	150, avenue du Maine - 75014 PARIS	43 22 52 09
Mme Laurence KAHN	72, boulevard Richard Lenoir - 75011 PARIS	47 00 51 70
Dr Patrick LACOSTE	59, rue du Parc - 33000 BORDEAUX	56 08 88 42
Mme Monique LAWDAY	13, rue Bouvier - 76300 SOTTEVILLE-LES-ROUEN	35 72 14 70
Dr Elisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières - 75013 PARIS	43 31 94 34
Dr Dominique MAUGENDRE	82, boulevard Beaumarchais - 75011 PARIS	43 55 04 25
M. Jacques PALACI	4, rue Lincoln - 75008 PARIS	42 25 54 94
Mme Monique ROVET	41, avenue de Saint-Mandé - 75012 PARIS	46 28 13 41
Mme Hélène TENENBAUM	2, rue Dom Calmet - 54000 NANCY	83 35 00 77

Membres Honoraires

Pr Bernardo ARENSBURG	Avenida Primada Reig, 102 - VALENCE 40, Espagne	
Dr, André BERGE	110, avenue du Roule - 92200 NEUILLY	46 24 29 91
Mme Nicole BERRY	Impasse Rollon - 76230 BOIS-GUILLAUME	35 60 06 65
Pr André BOURGUIGNON	18, rue Saint Romain - 75006 PARIS	45 44 18 08
Dr Andrée DAUPHIN	24, rue Gay-Lussac - 75005 PARIS	43 26 59 30
Pr Roland DORON	22, rue Emile Dubois - 75014 PARIS	45 65 22 80
Mme Gabrielle DUCHESNE	18, rue du Sq. Carpeaux - 75018 PARIS	42 29 29 28
Dr Juliette FAVEZ-BOUTONIER	48, rue des Écoles - 75005 PARIS	43 54 00 52
Dr Bernard JOLIVET	22, rue Soufflot - 75005 PARIS	44 07 31 53
Pr Jean-Louis LANG	100, rue de Rennes - 75006 PARIS	45 48 08 03
Dr Camille LAURIN	205, avenue Club - Dorion - QUEBEC J7V 2E6, Canada	